SEPM TOP ventes

GEO

À LA RENCONTRE DU MONDE

DE RIO À LAGOS, TOUR DU MONDE DES JEUX LES PLUS STUPÉFIANTS

Nº 524. OCTOBRE 2022

Islande

QUAND LA NATURE DÉCIDE DE TOUT

ET DU CHAOS NAQUIT UNE ÎLE

LA FÉERIE DES HAUTES TERRES

UNE ÉRUPTION À GRAND SPECTACLE AUX PORTES DE REYKJAVÍK

La Réunion

LA RENAISSANCE DE LA VANILLE BOURBON

Suisse

DEUX BERGERS AU CŒUR DE L'HIVER

Amazonie

LE PEUPLE DE L'EAU, VIGIE DE LA FORÊT

PM PRISMA MEDIA CPPAP L 16987 - 524 - F: 6,50 € - RD

BE : 6,9 € - CH : 11 CHF - CA : 11,5 CAD - DE : 8 € - ES : 6,9 € - GR : 6,9 € - IT : 6,9 € - LU : 6,9 € - PT : 6,9 € - NL : 7,2 € - DOM Bateau : 6,9 € - DOM Avion : 6,9 € - MA : 75 MAD - TN : 14 TND - ZONE CFA Bateau : 5 500 XAF - ZONE CFA Avion : 7 800 XAF - ZONE CFP Bateau : 1 000 XPF - ZONE CFP Avion : 2 000 XPF

GEO Nº 524 Octobre 2022 ISLANDE ■ Suisse ■ La Réunion ■ Amazonie ■ Jeux autour du monde

De la passion naît le progrès.

Audi RS e-tron GT 100 % électrique

Le futur nous anime.

Audi Vorsprung durch Technik

Gamme Audi RS e-tron GT : consommation mini/maxi en cycle mixte (kWh/100 km)* : 20,6 - 21,7. « Tarif » au 20/05/2022. Valeurs susceptibles d'évolution. Pour plus d'informations, contactez votre Partenaire. Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant

POUR LES TRAJETS COURTS, PRIVILÉGIEZ LA MARCHE OU LE VÉLO. #SeDéplacerMoinsPolluer

progress.audi

et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée. *Selon configuration. Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.

AU QUOTIDIEN, PRENEZ LES TRANSPORTS EN COMMUN. #SeDéplacerMoinsPolluer

Au fil du Mékong

Du Vietnam au Cambodge

DU 15 AU 27 FÉVRIER 2023

GEO

CIRCUIT FLUVIAL

En présence de Valerio Vincenzo
Chef du service photo de GEO

Du 15 au 27 février 2023

Le *RV Indochine II*, un navire 4* de 30 cabines

AU FIL DU MÉKONG

Ce voyage enchanteur, conçu par **Voyages d'exception** en partenariat avec **GEO**, vous fera embarquer sur l'un des plus beaux bateaux naviguant sur le **Mékong** : le ***RV Indochine II***. Entre splendeurs et tragédies, nos **conférenciers** vous offriront un regard panoramique sur ce coin du monde, agrémenté d'anecdotes et de témoignages...

OFFRE SPÉCIALE **-400 €/pers.** pour toute réservation avant le 31 octobre 2022 (code REVE)
soit la croisière à partir de ~~5 790 €~~ **5 390 €/pers.***

Demandez la brochure au **01 75 77 87 48**, par e-mail à **contact@voyages-exception.fr**,
sur **www.voyages-exception.fr/brochures** (**code MEKOG** à renseigner),
en scannant le **QR code** ci-contre ou dans votre agence de voyages habituelle.

Voyages d'exception
S'enrichir de la beauté du monde

Se référer à la brochure pour le détail des prestations et les conditions générales de vente. Les conférenciers seront présents sauf cas de force majeure.
Licence n° IM075150063. Photos : © Voyages d'exception ©Shutterstock © CroisiEurope.

Concours photo

Au-delà du cercle polaire, notre expédition fut baignée durant deux semaines de cette lumière unique qui ne disparaît jamais durant l'été et de cet incroyable soleil de minuit.» Quand le photographe – et notre collaborateur régulier – **Olivier Touron** évoque son voyage au Groenland, où il accompagnait les participants à la croisière GEO-Ponant en août dernier, on comprend que l'occasion était plus que belle pour organiser un concours photo à bord, avec l'ensemble des passagers comme jury. «Le gagnant, François Godat, a signé un fabuleux panoramique très pictural, qui nous rappelle l'impérieuse nécessité de prendre soin de cette planète sur laquelle nous vivons», conclut Olivier.

Ljubisa Danilovic

Olivier Touron

L'image gagnante

François Godat

François Godat (Murten, Suisse) Photo prise le 17 août 2022, dans le nord-ouest du Groenland, au nord du 76e parallèle, à bord de *L'Austral*, navire de la compagnie Ponant.

«Il était 23 h 17. On regardait s'il y avait des animaux sur la glace, et tout d'un coup j'ai vu la mer qui était grise, le ciel légèrement violet, et ces immenses icebergs d'une forme fantastique. Avec la lumière de nuit, la lumière polaire, cela formait une composition qui m'a attiré», explique François Godat.

2e prix

Lisa Schmidt

Lisa Schmidt (Starnberg, Allemagne)

3e prix

Flavien Baumgartner

Flavien Baumgartner (Paris, France)

Seul le Groupe Jacuzzi fabrique des spas, spas de nage, saunas, baignoires, douches et hammams Jacuzzi®.

Jacuzzi® est une marque déposée de Jacuzzi Inc.

depuis 1915 — PLUS DE 100 ANS D'INNOVATION

Depuis toujours et pour toujours : Le premier !

Nous avons été les premiers à introduire l'hydrothérapie dans les foyers et nous continuons à montrer la voie aujourd'hui.

Après plus d'un siècle d'innovation, tout autour du monde, nos clients continuent à se reposer et se détendre avec notre gamme emblématique.

Pour plus d'information sur les produits exclusifs de Jacuzzi®, Visitez **jacuzzi.fr**

Pour télécharger gratuitement la brochure

SOMMAIRE

OCTOBRE 2022 – N° 524

Olivier Joly

56

Hannlore Vandenbussche

102

5 CONCOURS PHOTO

8 RETOUR DE TERRAIN

10 BIEN VU !
Trois photographes racontent les dessous de leurs images fortes.

16 LE CHOIX DE GEO

18 **Le grand entretien**
Alain Baraton, jardinier en chef du château de Versailles, dresse le portrait des forêts françaises, entre vigilance et émerveillement.

26 **L'esprit d'aventure**
Suisse, deux bergers au cœur de l'hiver. Gianna Spänhauer et Daniel Marti ont bravé le froid, la neige, la solitude… pour mener leur troupeau à travers le massif du Jura.

40 **Une planète à protéger**
La Réunion, le réveil de la vanille Bourbon. Ses arômes exceptionnels ensorcellent les chefs du monde entier. Mais la *Vanilla planifolia* réunionnaise souffre de la concurrence… et du réchauffement climatique.

56 **Envie d'ailleurs**
Islande, l'aube du monde. Façonnés par les volcans, les paysages de cette île boréale sont d'une beauté époustouflante. Un tableau sauvage qui ne cesse d'évoluer au gré des éruptions…

102 **L'œil du photographe**
La vie est un jeu. La Belge Hannelore Vandenbussche a réalisé un tour du monde des joutes les plus insolites.

116 **Ce monde qui change**
Amazonie, avec le peuple de l'eau. Pour survivre, les *ribeirinhos* ont appris à exploiter les richesses de la forêt tropicale et des rivières. Un savoir-faire qui intéresse de plus en plus de chercheurs.

130 LES RENDEZ-VOUS DE GEO
En kiosque, en librairie, à la télé, sur Internet…

134 USAGES DU MONDE
En Finlande, l'échec a son jour de fête !

Couverture : iStockphoto / Getty Images. **En haut à droite :** Hannelore Vandenbussche. **En bas et de g. à d. :** Bastien Doudaine ; Jéromine Derigny ; Émeric Fohlen. **Encarts marketing :** au sein du magazine figurent un encart Chridami/Rhône-Alpes et un encart Chridami Île-de-France brochés sur une sélection d'abonnés ; un encart Post-it 22 collé sur une sélection d'abonnés ; une carte Opération avantages, un encart Welcome pcwps122 et un encart Lettre extension hs parcours client 2022 jetés sur une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ
En octobre, comme tous les mois, retrouvez GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 131. arte

SUR LE WEB
Site GEO : www.geo.fr Instagram @magazinegeo
facebook.com/GEOmagazineFrance
@GEOfr YouTube www.youtube.com/geofrance

Courrier des lecteurs : 13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. **E-mail :** redaction@geo.fr

Olivier Grunewald

Islande

Olivier Grunewald

PHOTOGRAPHE

Amoureux de l'Islande depuis plus de quatre décennies et expert des terrains volcaniques depuis vingt-cinq ans, ce Français a été ensorcelé par l'éruption du Fagradalsfjall, «exceptionnelle, non pas par sa puissance, mais par son accessibilité au grand public». Olivier raconte : «D'habitude, c'est compliqué de couvrir ces phénomènes par drone, à cause du magnétisme, des vents... Alors que là, les conditions de prise de vue étaient optimales : pouvoir cadrer pile à l'aplomb d'un lac de lave, à une cinquantaine de mètres seulement, c'est unique... Et j'ai aussi trouvé drôle que les gens fassent la queue pour regarder mon petit écran !» **p. 86**

RETOUR DE TERRAIN

NOS AUTEURS ET PHOTOGRAPHES RACONTENT LES COULISSES DE LEUR REPORTAGE.

Suisse

DR

Jéromine Derigny

PHOTOGRAPHE

Jéromine s'est rendue trois fois dans le Jura suisse pour photographier les bergers en transhumance. Lors de son deuxième séjour, en hiver, elle a passé la frontière sous une tempête de neige. «La voiture ne montait pas, j'ai dû chaîner pour la première fois de ma vie, dit-elle. Mais la neige a fondu et j'ai dû attendre le dernier jour pour retrouver une belle ambiance hivernale. Une séance difficile, car le froid me rongeait les mains. J'avais acheté de bonnes chaussures d'hiver, mais impossible de photographier avec des gants !» **p. 26**

Suisse

DR

Arnaud Guiguitant

JOURNALISTE

Arnaud, qui, lui aussi, a partagé le quotidien des bergers suisses, évoque la roulotte éclairée à la bougie et chauffée par un poêle à bois hors d'âge dans laquelle vivait l'un d'eux, Daniel : «Elle était si basse qu'avec son 1,92 m, Daniel se déplaçait voûté. Ses gestes étaient lents et tout se faisait en silence : la préparation des repas, le souper, la toilette. J'avais l'impression que le temps se figeait, je n'osais parfois pas lui parler. Le lendemain, je le retrouvais avec son bâton et sa cape au milieu de ses bêtes.» **p. 26**

Monde

DR

Hannelore Vandenbussche

PHOTOGRAPHE

Lors d'un reportage en Éthiopie, Hannelore a découvert les joutes de *donga*. «Les hommes s'affrontaient avec des bâtons pour prouver leur virilité et séduire les femmes de la tribu», raconte-t-elle. La photographe belge s'est ensuite lancée, durant cinq ans, dans un tour du monde des «terrains de jeu» où s'expriment des rituels parfois séculaires. Les plus impressionnants ? «Les arènes des bidonvilles de Lagos, au Nigeria, où se pratique une boxe brutale, dit-elle. Un des univers les plus violents que j'aie vus.» **p. 102**

Aussi BON QU'UN DESSERT VEGETAL, LE GOÛT En Plus

DÉCOUVREZ LE ROI DES BRASSÉS À LA FRAISE
À BASE DE BON LAIT DE COCO

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. MANGER-BOUGER.FR

MIQUEL ANGEL ARTÚS ILLANA

Cet Espagnol de 64 ans est un photographe amateur dont le travail est primé depuis dix ans.

ÎLE SAUNDERS, ARCHIPEL DES MALOUINES

Le réveil des manchots

Débarqué pour cinq jours sur Saunders, une île inhabitée de l'archipel des Malouines, Miquel Angel Artús Illana avait une idée en tête : faire la photo minimaliste d'un petit groupe de manchots partant pêcher à l'aube. «Je ne pensais pas que ce serait si difficile, dit-il. Le premier jour, j'ai repéré une belle plage et observé la lumière. Le deuxième, j'y suis retourné mais les photos étaient plates. Ensuite, c'était mieux, mais il y avait trop de manchots : des dizaines de milliers ! Heureusement, le lever de soleil durait très longtemps, ce qui m'a permis de prendre des milliers de photos.» Dont celle-ci, exposée en novembre 2022 au festival de Montier-en-Der (Haute-Marne).

Miquel Angel Artús Illana

Heidi & Hans-Jürgen Koch

BERLIN, ALLEMAGNE

Envoûtantes volutes

Heidi et Hans-Jürgen Koch aiment photographier leur sujet au plus près. «Plus on s'approche, plus c'est excitant, témoignent-ils. On découvre ce qui était invisible à l'œil nu, on plonge dans une autre dimension.» Si, pour cette image, le spectateur se demande de quelle plante bizarre ou œuvre d'art il s'agit, alors ils considèrent qu'ils ont réussi leur pari. Car, en fait, ces deux volutes parfaites sont les plumes situées à l'extrémité de la queue d'un parasidier royal *(Cicinnurus regius)*, dégotées dans les collections du musée d'Histoire naturelle de Berlin. Depuis deux ans, les Koch photographient des plumes d'oiseaux qui sont, pour eux, «des chefs-d'œuvre de l'évolution». Un projet dont ils aimeraient faire un livre et une exposition.

HEIDI ET HANS-JÜRGEN KOCH

Spécialisé dans la photo animalière, ce couple allemand (65 ans chacun), travaille ensemble depuis trente ans.

SOZOLPOL, BULGARIE

Les bons génies de la mer Noire

En Bulgarie, les *kukeri* sont des personnages censés chasser les mauvais esprits de l'hiver au début d'une nouvelle année, dont la tradition remonte aux Thraces de l'antiquité grecque. Des chèvres à poil long sont élevées spécialement pour la confection de ces costumes portés lors de défilés et cérémonies. Parce qu'ils lui font penser à des extraterrestres, Laurent Nilles a imaginé cette mise en scène où deux *kukeri*, incarnés par un père et son jeune fils, semblent sortir de la mer Noire. «Pour atteindre cette plage, j'ai fait une heure de route avec eux deux, qui avait déjà enfilé leurs déguisements à la maison, car pour les refermer il faut les coudre sur la personne, se souvient-il. La voiture sentait encore la chèvre des jours plus tard...»

LAURENT NILLES

Basé au Luxembourg, ce photographe multiprimé, né en 1987, se passionne pour les traditions et les croyances.

Laurent Nilles

LES MONTAGNES

NOTRE SÉLECTION CULTURELLE SUR UN THÈME, UN PAYS, UNE DESTINATION.

Julianne Films / Folivari / Mélusine Productions / France 3 Cinéma / AuRA Cinéma

Le Sommet des dieux sonde l'âme des alpinistes, ces «conquérants de l'inutile».

DVD

Toujours plus haut, pour se sentir vivant

À Katmandou, le photographe japonais Fukamachi Makoto aperçoit Habu Jôji, un brillant alpiniste qui avait disparu… et se volatilise de nouveau. Dans ses mains, le grimpeur tient un appareil photo mythique, celui ayant appartenu à l'Anglais George Mallory, dont la pellicule pourrait prouver qu'il fut le premier à atteindre le sommet de l'Everest en 1924. En quête de scoop, Fukamachi se lance sur la piste d'Habu et découvre une personnalité jusqu'au-boutiste qui a failli laisser sa peau dans plus d'une ascension. Avec *Le Sommet des dieux*, le cinéaste Patrick Imbert livre un film d'animation inspiré d'un manga de Jirô Taniguchi. Dessin réaliste, cadrages audacieux, reconstitution des sons d'altitude… le spectateur est transporté sur les plus hautes cimes, face à l'immensité des espaces blancs et aux murs de glace vertigineux, sous les bourrasques. Et obtient du héros, Icare des temps modernes, la réponse à la grande question : pourquoi s'élever jusqu'à risquer la mort ? Parce que c'est le seul moyen de se sentir vivant.

Le Sommet des dieux, de Patrick Imbert, éd. Wild Side Video, 19,99 €.

RÉCIT

Un autre monde

Sa première fois, il s'en souvient comme si c'était hier. Pourtant, c'était en 1974, en Alaska : il avait huit ans. «Au-dessus de nous, les cimes et les dalles des monts environnants semblaient éclairées de l'intérieur par une lueur orange. C'était l'aube continuelle et féerique de la nuit arctique en été.» Depuis,

Jon Krakauer est devenu un reporter spécialiste des récits d'aventure, célèbre pour *Into the Wild*. Ces douze *Rêves de montagnes* font surgir tout un univers, des pentes glacées du K2 aux canyons des Rocheuses. On y découvre de fascinantes personnalités de grimpeurs, tels ce mathématicien voltigeur ou ces mariés casse-cou ; l'ennui sous la tente ; les échecs durs à avaler ; les sauvetages extraordinaires. Et, souvent, le sentiment de vivre un songe éveillé.

Rêves de montagnes, de Jon Krakauer, éd. 10/18, 7,60 €.

BD

Homme des bois

Paris, dans les années 1920. Une gueule cassée, originaire du Vercors, s'éprend d'une artiste qui lui a sculpté un nouveau visage. Il remonte, avec elle, sur les hauts plateaux où il demeurait jadis, en quête d'un coin sauvage où vivre. Mais tout a changé depuis son enfance dans cette contrée dont l'homme a chassé les animaux. Par Jean-Marc Rochette, le dessinateur du *Transperceneige*.

La Dernière Reine, de Jean-Marc Rochette, éd. Casterman, 30 €.

POLAR

Discorde d'altitude

Un corps, porté par la crue, est retrouvé sous un pont de Parme. Le commissaire Soneri apprend qu'il s'agit d'un notable local de Monteripa, un village italien des Apennins où s'affrontent deux camps : les chasseurs qui voudraient aménager une station de ski et le curé soutenu par des néo-ruraux qui défendent la forêt et son mode de vie traditionnel. Une enquête au cœur d'un monde rude.

La Main de Dieu, de Valerio Varesi, éd. Agullo, 21,50 €.

PAR FAUSTINE PRÉVOT

L'Oréal – SA Au capital de 107 345 775,20 € RCS - Paris 632 012 100
Siège social : 14 rue Royale 75008 PARIS
TVA : FR 10 632 012 10

59%
d'ingrédients biosourcés & durables en 2021

OBAKENG - CHIMISTE

FLASHEZ POUR DÉCOUVRIR NOS ENGAGEMENTS EN ACTION

Parce que le futur de la beauté est dans la nature.

D'ici à 2030, 100% de nos produits seront éco-conçus et 95% de nos ingrédients seront biosourcés, issus de minéraux abondants ou de procédés circulaires.

L'ORÉAL GROUPE | **CRÉER LA BEAUTÉ QUI FAIT AVANCER LE MONDE**

“La présence *humaine* n’est pas que néfaste **à la forêt**”

ALAIN BARATON

L’INCENDIE QUI A RAVAGÉ CET ÉTÉ LA FORÊT DES LANDES LE MONTRE : AVEC LA NATURE, L’HOMME EST CAPABLE DU MEILLEUR COMME DU PIRE. JARDINIER EN CHARGE DE VERSAILLES, ALAIN BARATON PUBLIE MON TOUR DE FRANCE DES BOIS ET DES FORÊTS *(ÉD. STOCK, 2022). UN ÉTAT DES LIEUX AUSSI VIGILANT QU’ÉMERVEILLÉ. IL RÉPOND À NOS QUESTIONS.*

Pour vous qui l’avez étudiée de près avant d’écrire votre livre, comment va la forêt française aujourd’hui ?
En France, on estime que les surfaces boisées s’agrandissent chaque année de 50000 hectares. L’équivalent de 70000 terrains de football ! La forêt gagne du terrain parce qu’on plante des arbres. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, on avait planté ce qu’on appelle les «forêts de guerre» à l’emplacement des anciens champs de bataille. Et aujourd’hui, on plante encore pour restaurer des espaces naturels, comme il y a deux ou trois ans, du côté de Montfort-l’Amaury, dans les Yvelines. À d’autres endroits, c’est la nature qui reprend parfois ses droits toute seule. Sur l’île d’Oléron, un ancien vignoble, transformé en terrain de camping, avait été abandonné. Les campeurs sont partis, alors les arbres ont repris possession des lieux. Mais avec une superficie de 155000 kilomètres carrés, deux fois plus qu’au milieu du XIX[e] siècle, la forêt française atteindra sans doute bientôt son maximum d’extension. Par ailleurs, les espaces boisés s’étendent dans les régions rurales et montagnardes, mais sont en recul autour des villes. Et ce n’est pas parce que sa surface augmente que la forêt est pour autant en bonne santé !

Quels sont les maux à surveiller aujourd’hui ? Êtes-vous inquiet ?
Dans les forêts de l’Est, la chalarose, un champignon microscopique et très virulent, est le fléau des frênes. Dans les massifs naturels du Centre ou du Sud-Ouest, les buis souffrent de dépérissement. Il y a aussi la maladie de l’encre qui affecte les châtaigniers et les noyers, le chancre qui décime les platanes, etc. Ajoutez à cela le réchauffement climatique, les sécheresses qui frappent durement les bouleaux, et les feux de forêt qui continuent de faire des ravages, alors oui, nous avons des raisons objectives d’être préoccupés. ➳

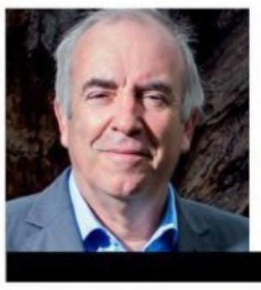
Photos : Damien Grenon/Photo12

Comme un hommage, dans le parc de Versailles, Alain Baraton pose devant la souche du chêne de Marie-Antoinette, tué par la canicule de 2003.

➳ Quelle est la différence entre un «bois» et une «forêt» ?
C'est une question que m'a posée un jour le chauffeur qui me conduisait au Festival annuel des jardins de la Saline d'Arc-et-Senans. Nous traversions alors la forêt de Chaux : 20500 hectares entre le Jura et le Doubs, un magnifique condensé de toutes les forêts de France. Une incroyable diversité de plantations et un terroir fertile en légendes. Alors, en regardant défiler ce paysage sublime par la vitre, je lui ai donné cette définition toute personnelle : un bois, c'est un espace planté d'arbres qu'on peut contempler dans sa globalité. La forêt, ce n'est pas possible, on ne peut pas en voir les limites. On entre dedans en ignorant jusqu'où elle s'étend. On peut s'y réfugier, s'y abriter. On peut s'y perdre aussi.

La forêt a toujours été une richesse pour la France. Les dirigeants du pays au cours des siècles en ont-ils eu suffisamment conscience ?
Pourquoi l'ouest parisien est-il si verdoyant ? Parce que les rois y avaient leurs châteaux. On n'a pas touché aux forêts avoisinantes, celles de Marly, de Saint-Germain, de Rambouillet, parce que c'était des territoires où Louis XIV traquait le cerf ! En province, quand est présent un beau domaine forestier, c'est généralement qu'il y a une demeure seigneuriale non loin. Outre le gibier, c'est la forêt qui donnait les faines, le fruit comestible du hêtre, et les merises [sorte de petite cerise peu sucrée]. Elle fournissait aussi le bois pour cuire les aliments, se chauffer, et c'était une source de matériaux de construction. En somme, c'était un lieu providentiel, abritant des richesses, parfois trop exploitées. Au Moyen Âge déjà, la menace était suffisamment réelle pour que le pouvoir intervienne. Philippe Auguste, au début du XIII[e] siècle, est le premier souverain à s'être impliqué dans ce que l'on ne nommait pas alors une «gestion durable» des forêts mais qui y ressemble fortement. Sous son règne, apparut pour la première fois la mention des Eaux et Forêts dans une ordonnance sur l'exploitation du bois. Puis Louis IX — Saint Louis — limita l'abattage des jeunes hêtres dans l'Orléanais. Son petit-fils, Philippe le Bel, instaura ensuite une Administration des Eaux et Forêts en 1291, que l'on peut considérer comme l'ancêtre de notre Office national des forêts (ONF). On constate en réalité une certaine continuité depuis Philippe Auguste jusqu'au gouvernement Pompidou qui créa l'ONF en 1966. De siècle en siècle, d'ordonnance en ordonnance, rois, ministres — Colbert en tête — mais aussi les révolutionnaires de la Constituante puis Napoléon, tous ont eu à cœur de préserver ce trésor naturel national. En fait, le pouvoir politique ne s'en est jamais éloigné. Aujourd'hui, le directeur de l'ONF est nommé par arrêté ministériel.

Napoléon III, pour stopper le grignotage du littoral atlantique, lança en Aquitaine un projet aussi écologique que pharaonique…
L'empereur ne se contentait pas de dire qu'il aimait la nature, il le prouvait par ses actions. On lui doit la création de parcs parisiens comme les Buttes-Chaumont. Et effectivement, c'est lui qui obligea, par la loi, les communes d'Aquitaine à planter des centaines de milliers de pins pour assainir et drainer des zones marécageuses et lutter contre l'effondrement de la côte atlantique. De la pointe du Médoc aux méandres de l'Adour, de l'océan aux rives de la Garonne, le massif des Landes de Gascogne, la plus grande forêt artificielle d'Europe occidentale, était né. J'en profite pour rétablir un fait historique : l'ingénieur Nicolas-Thomas Brémontier est entré dans l'Histoire comme étant le grand artisan de cette prouesse. Il a même sa statue à Arcachon. En réalité, ce monsieur a récupéré les techniques mises au point par des gens de la région, et grâce à un tour de passe-passe, s'est fait attribuer le mérite de la fixation des dunes !



«DE PHILIPPE AUGUSTE À POMPIDOU, TOUS ONT CHERCHÉ À PRÉSERVER CE TRÉSOR»

Vous avez un attachement particulier à cette forêt des Landes…
Oui, je l'adore ! C'est un lieu magique. Le bruit des pommes de pin qui s'ouvrent au soleil, la musique des vagues lorsqu'on s'approche du littoral… La chaleur du sable sous les pieds nus… Et puis cette odeur, les senteurs produites par le pin ! C'est la forêt de ma jeunesse.

Elle a hélas été ravagée par les incendies en juillet dernier, sur les zones de Landiras et de la Teste-de-Buch. Que faire pour l'aider à se régénérer ?
Au niveau du sol, les conséquences ne seront pas si dramatiques. Ici, la terre, qui bien souvent, repose sur du sable, est très pauvre. Les cendres vont donc amender ce substrat, l'enrichir, même s'il est beaucoup plus sensible à l'érosion car dépourvu de végétation. En revanche, pour les végétaux, l'incendie a été catastrophique et c'est sur eux que les efforts vont devoir porter.

Cette forêt est plantée de résineux qui brûlent comme des allumettes. Faudrait-il planter d'autres essences ?
Elle est un mélange merveilleux qui s'est parfaitement adapté à son milieu. Si on la change, je suis certain ➳

E.Leclerc

À PARTIR DU
4 OCTOBRE 2022

LA FOIRE AUX VINS 2022

4,60 €

AOP MUSCADET
CÔTES DE GRANDLIEU
2021
75 cl
Le L : 6,13€

LES INCROYABLES E.Leclerc

FRUIT
léger prononcé sec moelleux
PERSONNALITÉ

ISSU D'UNE EXPLOITATION HAUTE VALEUR ENVIRONNEMENTALE

« Ce Muscadet est issu du terroir Grandlieu aux sols schisteux sur lesquels les vieilles vignes donnent un fruit pur. L'élevage sur lie apporte des arômes de beurre frais. Le nez offre des notes de citronnelle et d'agrumes. L'attaque en bouche est franche et laisse place à une magnifique sensation de minéralité suivie d'une finale persistante aux saveurs iodées. Un vin à servir sur des fruits de mer comme des tagliatelles fraîches aux palourdes. »

Andreas Larsson,
Meilleur Sommelier du Monde 2007.

PRÉCOMMANDEZ DÈS
LE **19 SEPTEMBRE SUR WWW.E.LECLERC**
ET RETIREZ GRATUITEMENT VOTRE
COMMANDE EN DRIVE OU EN MAGASIN.

wine advisor

REJOIGNEZ LA COMMUNAUTÉ
WINEADVISOR ET VENEZ DONNER
VOTRE AVIS SUR LES BOUTEILLES.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.
LA LOI INTERDIT LA VENTE D'ALCOOL AUX MINEURS. DES CONTRÔLES SERONT RÉALISÉS EN CAISSE.

GALEC – 26 Quai Marcel Boyer – 94200 Ivry-sur-Seine, 642 007 991 RCS Créteil.

➳ que l'on court à la catastrophe. Car au pied des pins, plantés par l'homme – cette forêt est en grande partie constituée de parcelles privées, dont la finalité est une exploitation commerciale du bois – des sous-bois magiques se sont développés, faits de genêts, bruyères ou fougères. Ils ont émergé ici car la présence des conifères a acidifié le sol. Or très peu d'essences d'arbres s'épanouissent dans une terre acide et pauvre, et survivent à des étés longs, chauds et secs. Le pin maritime se plaît dans ces conditions inhospitalières, qui vont le devenir de plus en plus à cause du réchauffement climatique. Je vous mets au défi de trouver un feuillu qui pourra y résister. Il faudra replanter à l'identique, en rajoutant, dans les sous-bois, des chênes verts et chênes-lièges qui résistent bien au feu. Mais, surtout, aménager de vastes zones sans végétation, pour servir de coupe-feu. Et multiplier les allées permettant aux pompiers d'aller au cœur de la forêt. Je sais qu'il y en avait. Mais étaient-elles en nombre suffisant ? Et bien entretenues ?

La forêt française en chiffres

17 millions d'hectares
de forêt couvrent la France métropolitaine (+ 8 millions en outre-mer dont 6 millions en Guyane)

72 % de feuillus — **28 %** de résineux

31% du territoire
est recouvert par la forêt (soit une surface multipliée par deux en deux siècles)

75 % de forêts privées en métropole — **25%** de forêts publiques

120 espèces d'oiseaux

73 espèces de mammifères

30 000 espèces d'insectes

700 millions de visites par an

7 ESSENCES PRINCIPALES EN MÉTROPOLE

Chêne · Hêtre · Châtaignier · Pin maritime · Pin sylvestre · Épicéa · Sapin

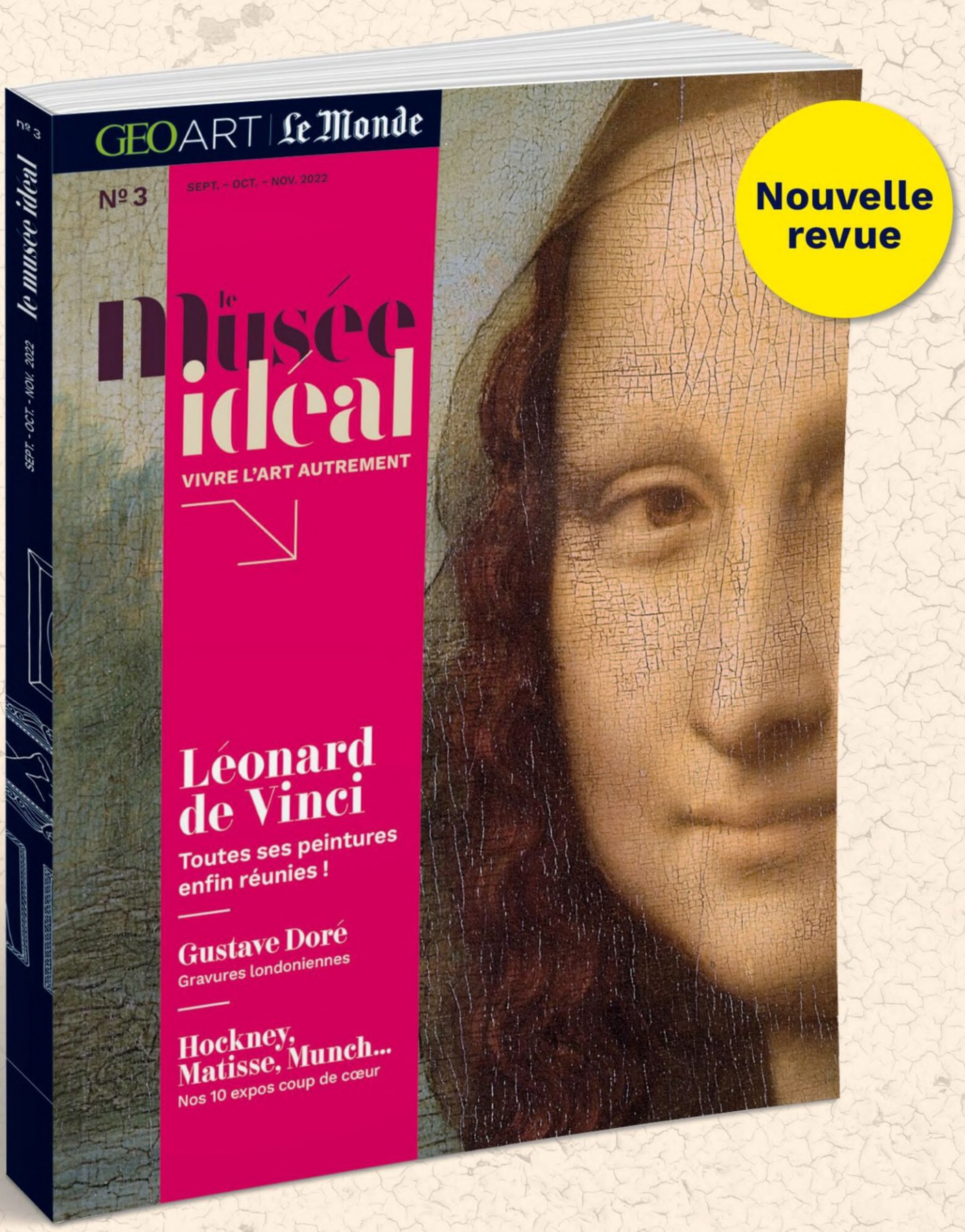
Dans votre livre, vous écrivez : «La présence humaine, si souvent récriée, n'est pas que néfaste à la nature.» C'est une idée à contre-courant… Vous ne craignez pas de choquer ?
Je persiste et je signe ! Bien sûr, l'homme est capable de provoquer des dégâts considérables dans son environnement. Par exemple, en construisant des barrages et des centrales électriques ou en envisageant d'abattre des arbres centenaires pour installer une bagagerie au pied de la tour Eiffel. Mais il est également capable de façonner positivement un paysage. La forêt des Landes est la preuve qu'on peut transformer en même temps une économie et un environnement, sans que l'une nuise à l'autre. L'Atlantique gagnait du terrain, détruisait des cultures, et mettait en péril l'économie de la région. Alors on a semé, principalement ces fameux pins maritimes, asséché certains lieux, mais pas partout ; certaines zones humides ont été conservées. Et, avant l'incendie de cet été, quand on s'y promenait, ce n'était pas parfait – quelques endroits, comme autour de l'usine de papier de Biganos, n'étaient pas terribles – mais on ne pouvait être que frappé par la beauté du site.

Nous avons tous en tête des images de l'Amazonie ravagée par les bulldozers. Les bois français sont-ils à l'abri de tels outrages ?
Malheureusement non. Au-dessus d'Arcachon, de grandes zones subissent la déforestation puis sont livrées à la culture du maïs. Mais la forêt la plus maltraitée est sans doute celle de Fontainebleau. On lui a infligé mille maux à des fins commerciales. J'ai découvert que les pavés de grès parisiens venaient de là. Les carriers en ont extrait jusqu'à trois millions par an pour tapisser les grands boulevards. On l'a aussi amputée d'une trentaine d'hectares pour faire passer l'autoroute A6. On y a même cherché du pétrole. De 1958 à 1986, une quarantaine de puits ont été forés, dont on extrayait jusqu'à 100000 tonnes d'or noir par an. En son temps, Victor Hugo s'était déjà dressé contre l'abattage des arbres décrété par Adolphe Thiers à des fins mercantiles. «Un arbre est un édifice ; une forêt est une cité, et entre toutes les forêts, la forêt de Fontainebleau est un monument. Ce que les siècles ont construit, les hommes ne doivent pas le détruire», écrivait-il en 1872 au Comité de protection de cette forêt. Heureusement, l'endroit a survécu à ces maltraitances. Il couvre aujourd'hui 25000 hectares et abrite quelques arbres estampillés «remarquables» par l'ONF. Son doyen, le chêne de Sully, dont le tronc fait cinq mètres de diamètre, aurait été planté au temps d'Henri IV vers la fin du XVI[e] siècle.

Vous évoquiez tout à l'heure les forêts de guerre. De quoi s'agit-il ?
Ce sont les forêts détruites pendant la Grande Guerre, qui furent restaurées après le conflit. Aussi bien ➳

GEO ART en partenariat avec Le Monde

Vivre l'art autrement

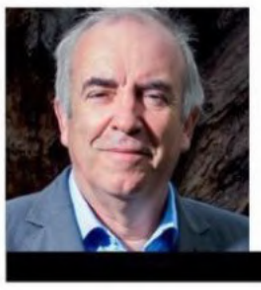


Tous les 2 mois chez votre marchand de presse et en librairie

ABONNEZ-VOUS ! Profitez de -15% sur prismashop.fr avec le code **MUIDNN3A** à saisir dans Clé Prismashop

➳ celles qui subirent des bombardements intensifs que celles, éloignées du front, qui avaient été «saignées» à blanc et surexploitées. On oublie parfois combien les arbres de l'arrière ont souffert ! On planta également des arbres sur d'anciens champs de bataille pour offrir une sépulture aux milliers de combattants qui gisaient toujours dans la glaise. Mais aussi parce que ces terrains recelaient tellement de munitions n'ayant pas explosé et avaient accumulé tant de substances toxiques qu'il aurait été impossible de les déminer et de les dépolluer en totalité. Enfin, les ruines de certains villages détruits ont également été transformées en «forêts de guerre». Beaumont-en-Verdunois, dans la Meuse, est l'une de ces très rares communes françaises administrée par un maire — désigné par le préfet — qui n'héberge pas un seul habitant. Elle est aussi la seule dont presque toute la surface, soit 7,82 hectares, est couverte d'arbres. Dans la Somme, la Meuse, ou encore dans le Pas-de-Calais, les forestiers plantèrent ainsi 36 millions d'arbres sur 9615 hectares, en particulier des épicéas, parce que leur croissance est rapide, pour reverdir ce paysage. Ils ont depuis été remplacés en partie par des feuillus, surtout des hêtres. On ne se promène pas le cœur léger dans ces bois. Pourtant, dans la forêt domaniale de Verdun, la vie a repris son cours. On peut y croiser des promeneurs, et même, pendant la saison de la chasse, des hommes avec des fusils.

Faisons un rêve : pourrait-on recréer un jour une forêt primaire en France ?
C'est le grand projet de Francis Hallé, le célèbre ethnobotaniste français, inventeur du radeau des cimes [un dispositif d'étude de la canopée des forêts tropicales]. Il se bat pour obtenir les moyens de créer une forêt primaire. Un espace où on planterait et où, ensuite, on n'aurait plus du tout le droit d'entrer. On ne s'y promènerait pas, on y chasserait encore moins, et on n'en retirerait pas le moindre morceau de bois. Mais les hommes et les arbres vivent à des rythmes différents. Il faudra patienter sept siècles avant d'obtenir une forêt primaire. Il existe déjà des expériences de ce type. À Versailles, en deux occasions, j'ai assisté aux petits miracles de la nature poussant en liberté, sans intervention humaine. D'abord, après la tempête de décembre 1999, lorsque nous avons dû arrêter l'activité du parc pendant un an : au printemps suivant, nous avons vu apparaître quantité de fleurs qui avaient totalement disparu au fil du temps. Le parc s'est couvert de jonquilles. Ensuite, ce fut vingt ans plus tard, lors du premier confinement lié à la pandémie de la Covid-19, quand les pelouses n'ont pas été tondues car il n'y avait ni visiteurs ni jardiniers ! Nous avons vu réapparaître en particulier des silènes, une variété de petite fleur qui ne pousse qu'en Corse et à Versailles parce que Bernard de Jussieu [qui créa à la demande de Louis XV un jardin botanique dans ce qui était encore alors le village de Trianon] en avait planté. On en a profité pour faire un inventaire des plantes que l'on pensait disparues du parc.



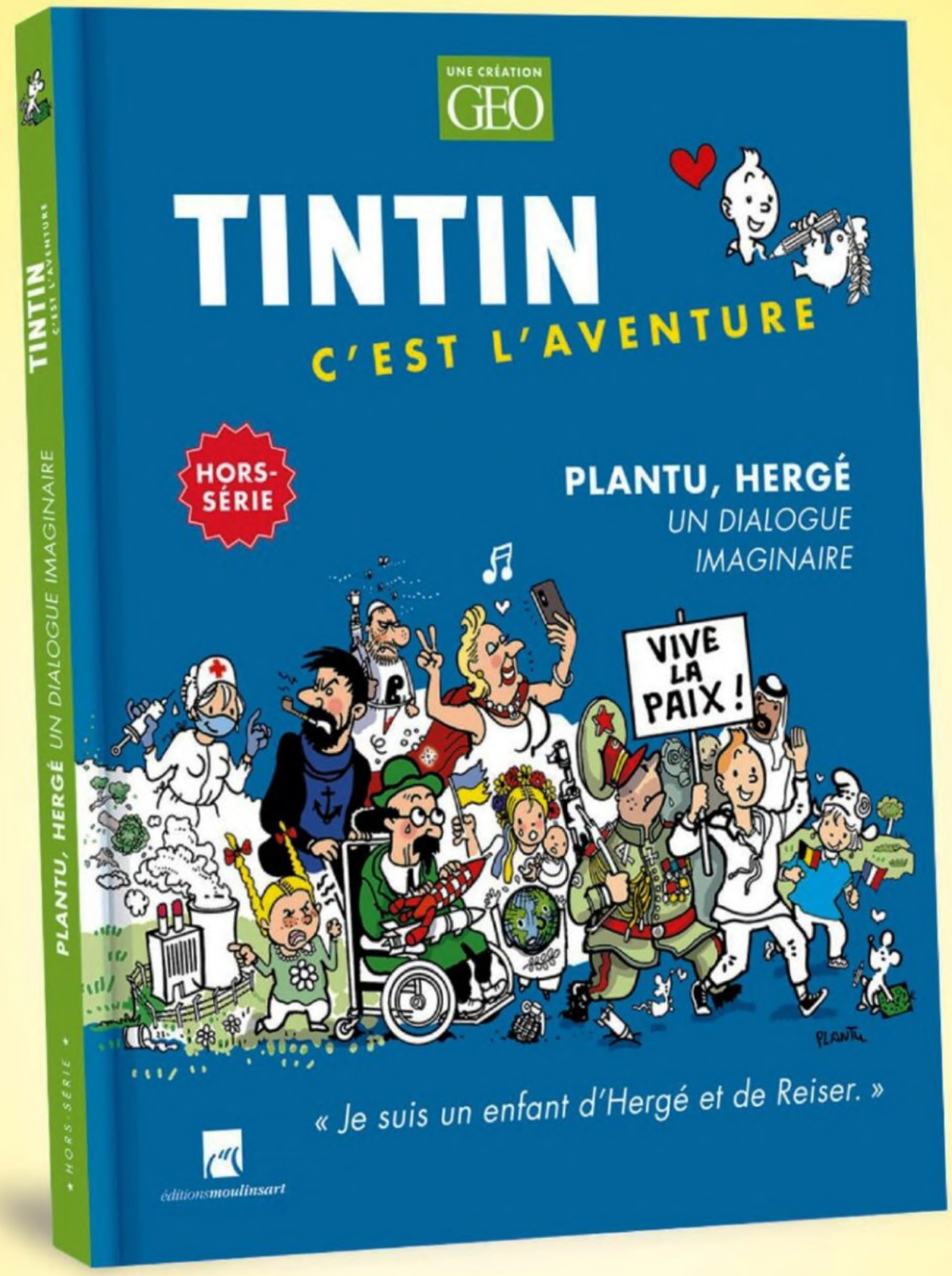
«DANS NOTRE PAYS, ON PEUT ENCORE, ET C'EST RASSURANT, S'ÉMOUVOIR DE LA FIN D'UN ARBRE»

Lors de la tempête de décembre 1999, 18 500 arbres ont été brisés ou déracinés dans le parc de Versailles. Avez-vous pu les remplacer ?
Cet événement est un des pires souvenirs de ma vie. Ce jour-là, les rafales rugissaient si fort qu'on n'entendait même pas les arbres tomber. Le bilan fut plus effroyable que ce que vous annoncez puisque dans les jours suivants, il fallut en abattre 30000 supplémentaires ! À Versailles, certains endroits ont été dévastés. Depuis le parc, on pouvait soudain voir les lumières des villes au loin, qu'un rideau de verdure masquait en temps normal. Mais nous en avons profité pour recréer une petite forêt en plantant des dizaines de milliers de jeunes végétaux. Et notamment quelque 450 chênes dans la partie champêtre du parc. Ces arbres, âgés alors d'une dizaine d'années, ne seront véritablement spectaculaires que dans un ou deux siècles.

En 2003, vous avez assisté à un phénomène étonnant autour du chêne de Marie-Antoinette. Que s'est-il passé ?
Ce chêne, doyen des arbres du parc du château, fut planté en 1681. Il hérita son nom un siècle plus tard, la reine Marie-Antoinette prenant l'habitude d'aller se reposer à l'ombre de sa ramure lorsqu'elle séjournait à Trianon. Lors de la tempête de décembre 1999, ses voisins, plus jeunes, composant le bosquet qui le protégeait des ardeurs du soleil, ont été dévastés. Affaibli, isolé, le tricentenaire de 35 mètres de haut et pesant 35 tonnes n'a pas résisté à la canicule de l'été 2003. Sa mort, annoncée par les journaux, a provoqué une immense émotion dans le public. Alors que la France suffoquait, que les pertes humaines se comptaient en milliers, que l'on réquisitionnait une chambre froide de Rungis pour entreposer les victimes, cet arbre mort, ce témoin de notre histoire, a été pleuré comme un membre de la famille. Cela m'a touché. Tant que l'homme sera capable de s'émouvoir de la disparition d'un arbre, je me dis que tout n'est pas encore perdu.

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET (AVEC ANNE CANTIN)

PLANTU, HERGÉ
UN DIALOGUE IMAGINAIRE



LE HORS-SÉRIE DE LA REVUE À SUCCÈS !

★ UN OUVRAGE INÉDIT

sur l'influence qu'a eue Hergé sur Plantu alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés, invitant à redécouvrir leurs univers foisonnants.

La revue trimestrielle et le hors-série en vente chez votre marchand de presse, en librairie et sur prismashop ★ Cliquez sur Clé Prismashop et saisissez le code **TINTINHS**

TEXTE : ARNAUD GUIGUITANT - PHOTOS : JÉROMINE DERIGNY

SUISSE
DEUX BERGERS AU CŒUR DE L'HIVER

Daniel

Gianna

ENTRE NOVEMBRE 2021 ET MARS 2022, ILS ONT GUIDÉ UN TROUPEAU DE 400 MOUTONS À TRAVERS LE MASSIF DU JURA. LE FROID CINGLANT, LA NEIGE QUI FREINE LA MARCHE, LA SOLITUDE ET, PARFOIS, LES COUPS DE BLUES... GIANNA SPÄNHAUER ET DANIEL MARTI ONT TOUT ENDURÉ. POUR L'AMOUR DES BÊTES, DE LA NATURE ET DU MÉTIER.

Photos : Jéromine Derigny / Argos

Daniel mène le troupeau sous la tempête. Ses bêtes savent trouver à manger sous une épaisse couche de neige. Mais marcher dans cette poudreuse les fatigue et les fait maigrir.

Daniel Marti, 49 ans, est berger par intermittence. Depuis trois ans, il part en transhumance l'hiver et monte des projets artistiques le reste du temps.

Gianna Spänhauer, 27 ans, est, quant à elle, une fille du sérail. Ayant grandi dans une ferme, elle n'envisage pas d'autre métier.

GUIDOU ! GUIDOU ! GUIDOU !

La voix stridente de Gianna Spänhauer se propage dans la vallée encaissée comme un galet ricoche à la surface de l'eau. Cette étrange onomatopée qu'ici dans le Jura suisse, certains bergers crient pour rassembler leurs moutons suffit à provoquer un branle-bas de combat : les bêtes se mettent à gambader dans un joyeux tohu-bohu, elles se bousculent, sautent les unes sur les autres et dévalent la pente en bêlant à tue-tête. Il est 17 heures en ce jour de novembre, et la jeune femme de 27 ans s'apprête à enclore pour la nuit les moutons dont elle a la garde. Le troupeau a passé la journée à brouter les pâturages de Lobchez, qui surplombent un large méandre du Doubs, à cinq kilomètres de la frontière avec la France. Il faut toute la vivacité de Ninja, un border collie de 2 ans, pour regrouper le bétail. «Lay down ! Lay down !», intime en anglais la bergère à son chien (dressé par un éleveur anglophone) pour qu'il s'arrête une fois sa tâche terminée. Devant elle, maintenant, une masse compacte de toisons blanches, brunes et rousses. Des moutons de race suffolk, texel ou charollais, connues pour l'épaisseur de leur laine et la qualité de leur viande. D'un coup, les bêtes se calment. Seul le tintement des sonnailles rompt le silence. Bâton à la main, Gianna les conduit vers le bas de la prairie où un enclos provisoire, monté à l'aide de filets, les attend pour la nuit. «D'habitude, ils sont moins agités, remarque-t-elle, tout en électrifiant l'enclos. Ils viennent de passer un mois à la bergerie à manger du foin, et, maintenant, ils dorment à l'air libre. Ils sentent que quelque chose se trame.» Et pour cause, le lendemain à 9 heures, la transhumance démarre.

19 NOV. 2021

LE GRAND DÉPART

Pour Gianna aussi, c'est l'excitation : pour la première fois de sa vie, elle va conduire un troupeau au cœur de l'hiver. Certes, cela fait cinq étés d'affilée qu'elle travaille comme bergère. Mais l'expérience ne l'a qu'à moitié préparée : lors de la transhumance estivale, on monte les bêtes en alpage et on y reste toute la saison. En hiver, l'herbe étant pauvre et rare, il faut les déplacer tous les trois ou quatre jours. La jeune Suissesse va vivre cette épopée nomade avec Daniel Marti, 49 ans et déjà deux transhumances hivernales au compteur. Leur caravane composée de 390 moutons, quatre chiens et trois ânes, migrera à travers trois régions jurassiennes : le Clos-du-Doubs, où se situe la bergerie de Froidevaux, qui les a embauchés, le Delémont et enfin le Val Terbi, que Gianna connaît par cœur, puisque c'est là qu'est établie la ferme de sa famille. Ce périple aura pour décor une succession de crêtes coiffées de denses forêts culminant à 1 000 mètres d'altitude et de fonds de vallées pavés de champs où se nichent quelques villes historiques et d'anciens villages agricoles. Ils marcheront 200 kilomètres, au pas des animaux, et cela durera quatre mois. «On part jusqu'à la mi-mars, j'espère arriver au bout, dit-elle un peu nerveuse. Chaque jour, ce sera l'aventure. Dans ce métier, on ne sait jamais à l'avance ce qui nous attend.» Ce qui les attend, Daniel en a une petite idée. L'année dernière, son troupeau a dû affronter des températures à ne pas mettre un mouton dehors (– 12 degrés) et des chutes de neige phénoménales : 20 à 30 centimètres de poudreuse dans laquelle les vaillantes bêtes peinaient à avancer et qu'elles s'épuisaient à gratter pour chercher de l'herbe.

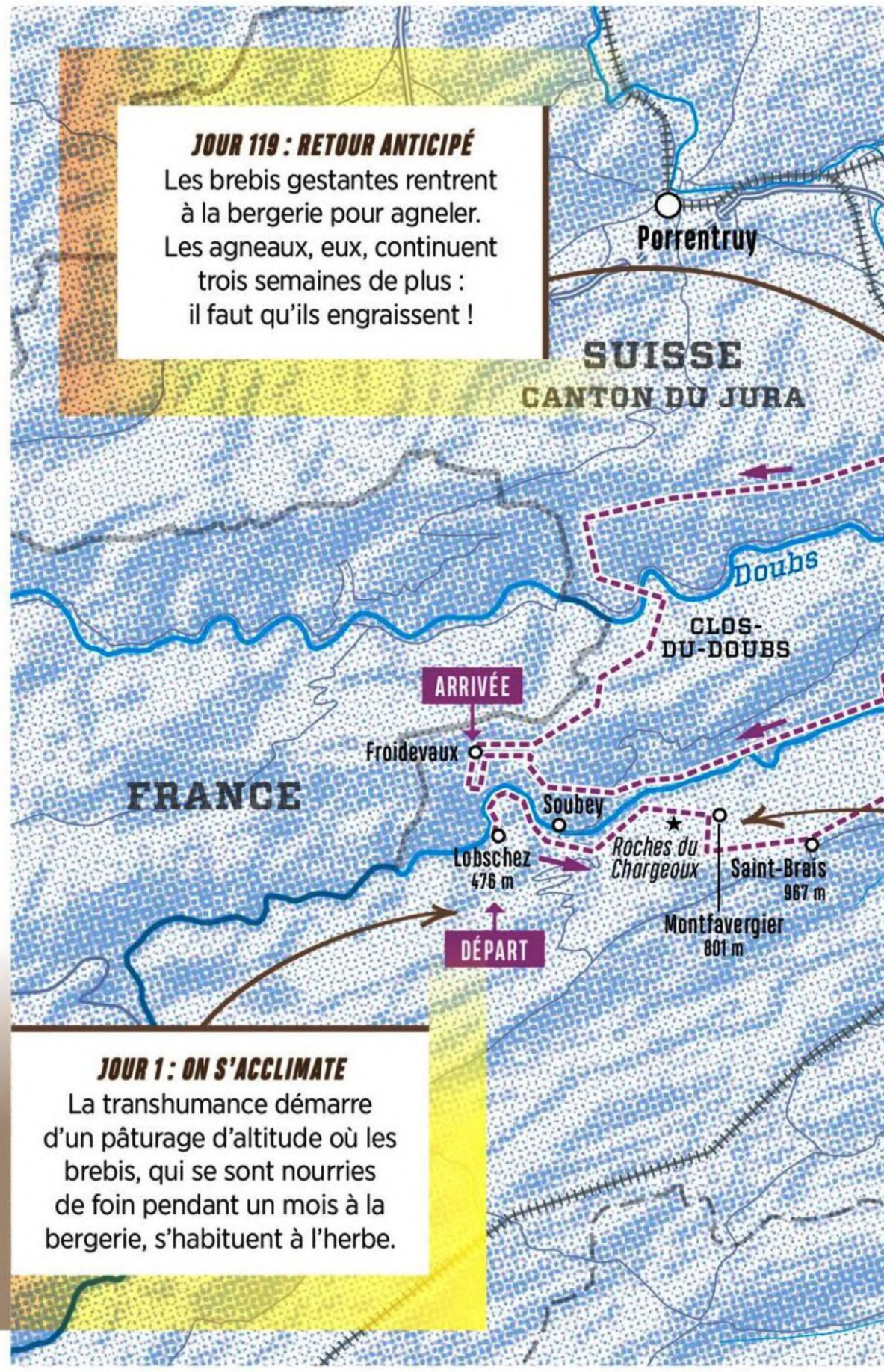
POUR TROUVER GOÛT À CETTE VIE, IL FAUT ÊTRE VAGABOND DANS L'ÂME ET SANS DOUTE UN PEU FOU

Sans parler des redoux qui détrempent les sols, obligeant hommes et bêtes à piétiner dans la boue toute la journée. Ou des obstacles, comme ce jour où il lui a fallu faire appel à la police pour arrêter la circulation sur une route que ses bêtes devaient traverser. Pour endurer cela — et y trouver plaisir — il faut être vagabond dans l'âme, aimer la solitude, apprécier la nature dans ce qu'elle a de plus rude, être un peu fou sans doute et... suisse, avant tout. Car, en Europe, la transhumance hivernale des moutons ne se pratique plus qu'ici. Certes, il existe quelques expériences sporadiques, comme sur le massif du Garlaban, près d'Aubagne, mais sans migration : les bêtes restent sur le même alpage. D'où vient cette spécificité helvétique ? De ces bergers nomades de la région de Bergame en Lombardie, dans le nord de l'Italie, qui, jusqu'au XIX[e] siècle, faute de fourrage ➳

Pour les bergers (ici près de Montmelon-Dessus), le retour des beaux jours, en mars, marque une rupture : la forêt, silencieuse tout l'hiver, bruisse à nouveau du chant des oiseaux.

«CHAQUE JOUR, C'EST L'AVENTURE, ON NE SAIT JAMAIS CE QUI NOUS ATTEND»

Gianna

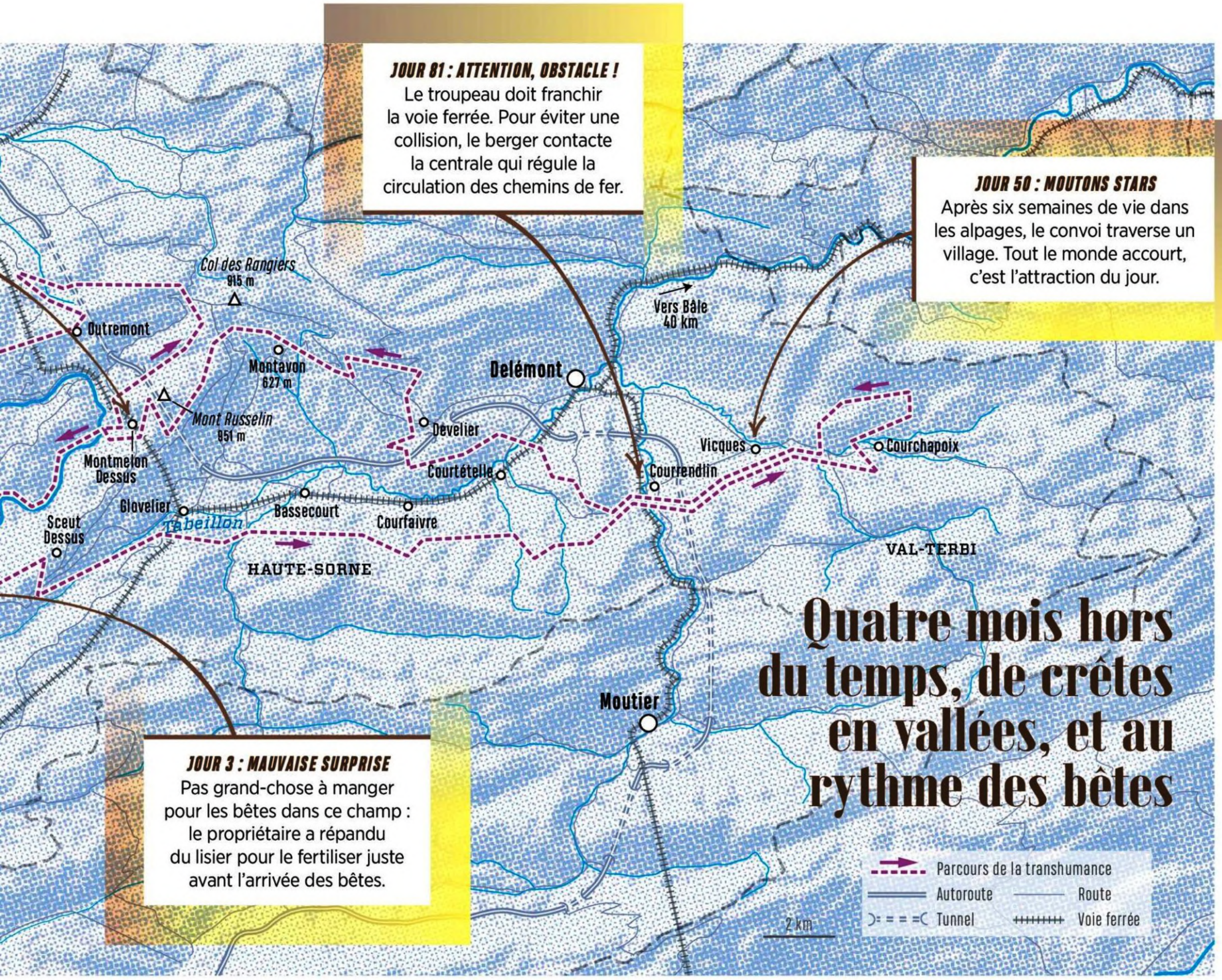


➳ hivernal menaient leur troupeau en Suisse pour qu'ils trouvent de quoi se nourrir ? Ici, personne ne le sait vraiment. Toujours est-il que, comme Gianna et Daniel, une trentaine de pâtres professionnels perpétuent cette tradition et prennent en charge, chaque hiver, un total de 10 000 à 12 000 moutons (sur un cheptel national estimé à 650 000 têtes). Dans le Jura, mais aussi dans les montagnes alpines des Grisons ou sur le plateau romand entre Lausanne et Neuchâtel. Payés environ 1 000 francs suisses (970 euros) par mois, ils travaillent majoritairement pour des éleveurs qui produisent de la viande estampillée bio. Le label impose, en effet, que les bêtes paissent soit sur des champs cultivés en agriculture biologique, soit sur des pâturages naturels. Et quand on ne dispose pas de suffisamment de terres adéquates ou qu'on n'a pas les moyens d'acheter du fourrage bio, le seul choix est de confier ses bêtes à des bergers itinérants. Claudia Raimann, 56 ans, la propriétaire des moutons qu'emmènent Gianna et Daniel, est aussi persuadée que cela contribue au bien-être des animaux. Cela fait plus de trente ans qu'elle recourt à la transhumance hivernale. «Après avoir passé quatre mois à l'estive, mes bêtes seraient malheureuses tout l'hiver à la bergerie, dit-elle. Elles sont bien mieux dehors à courir et à se nourrir de bonne herbe. C'est aussi meilleur pour la laine, elles en produisent davantage en restant au froid, et pour la qualité de la viande.» Une viande qu'elle revend au prix du bio en Suisse — entre 28 et 75 euros le kilo selon les morceaux.

22
NOV. 2021

UN PEU DE POÉSIE

Voilà maintenant quatre jours que le troupeau a quitté les rives du Doubs. Silencieux, Daniel ne quitte pas des yeux les brebis et agneaux, occupés à brouter dans un pré situé en contrebas du hameau de Montfavergier, une dizaine de fermes blotties à 800 mètres d'altitude. Jusqu'ici pas d'incident notable, à part une brebis qu'il a fallu rapatrier à la ferme de Claudia : le ventre ballonné, l'œil en berne, elle traînait en queue de peloton. Verdict des bergers : indigestion. Après un mois de régime au foin à la ferme, elle s'était gavé la panse d'herbe fraîche et juteuse. Même si le troupeau n'obéit pas encore tout à fait bien à la voix et aux chiens, la routine s'installe doucement. Pour Daniel, la journée commence à 5 h 30. Méditation et yoga, face au lever du soleil, jusqu'à 6 h 30. Puis, petit déjeuner et rangement de son «chez lui» : une roulotte de bois qu'un employé de la ferme de Claudia dépose dans les pâturages à chaque migration. Ensuite, inspection du troupeau à 8 h 30, l'heure où Gianna arrive – la jeune femme rentre chaque soir à la ferme familiale, à 40 kilomètres d'ici. Pour réveiller les bêtes en douceur, le berger leur joue parfois un air de flûte mélancolique, avant de leur lancer un «bonjour» sonore et jovial. «Vous n'avez pas eu trop froid cette nuit ?», demande-t-il en ouvrant l'enclos. Daniel est un pâtre poète. Il y a cinq ans encore, il travaillait dans la gastronomie à Bâle. «J'ai voulu changer de vie, me rapprocher de la nature, des animaux, de moi-même aussi, raconte-t-il. Il y a un côté méditatif à suivre son troupeau. Philosophique, même : on réfléchit à sa place dans le monde et dans la société. Je crois que la mienne est ici en ce moment...» Quand il n'est pas berger nomade, il monte des spectacles de danse et rêve d'ailleurs de créer une performance chorégraphique qui inclurait les bêtes. Pour l'heure, il surveille



attentivement le troupeau qui vaque en liberté. «Il y a un bois plus bas où ils pourraient être tentés d'aller, on va installer un enclos et les regrouper, ce sera plus sûr», lance-t-il à Gianna. En pantalon treillis et chaussures de randonnée, la jeune femme descend le pré à grandes enjambées pour éloigner les moutons les plus téméraires des fourrés. Elle les effarouche en effectuant de grands moulinets avec les bras. Puis les repousse vers le futur enclos. «L'important est de les parquer sur un endroit en pente, explique-t-elle, pour qu'une bête qui se retrouve sur le dos arrive seule à se remettre sur ses pattes, sinon elle pourrait mourir étouffée par le volume de ses quatre estomacs.» Son assurance est à toute épreuve. «Pour moi, c'était logique de devenir bergère, ajoute-t-elle. J'ai grandi dans une ferme. Quand je ne transhume pas, j'aide mes parents. Travailler dans un bureau à Berne ? Non merci...»

23
NOV. 2021

GARE AU LOUP

Le champ sur lequel ils sont arrivés l'avant-veille est miné de taupinières. Les moutons ont presque ratiboisé tout ce qui était mangeable. Il va falloir partir. Daniel a minutieusement préparé les itinéraires entre deux pâturages. Des sauts de puce, à travers combes et forêts, qui ne font jamais plus de trois kilomètres : les bêtes doivent avoir grossi de 7 à 10 kilos au terme de la transhumance, et si on les épuise à trop marcher, elles vont au contraire perdre du poids. Sur des cartes plastifiées, le berger a tracé en rouge chaque étape. Une trentaine au total. Chacune mène à un terrain communal ou privé. «Avant de partir, j'ai demandé des droits à pâturer aux propriétaires. Sans ces sésames, on ne peut pas s'arrêter, explique-t-il. Allez, en route, ➳

Diego Gonsalves da Silva, l'un des bénévoles qui travaille à la bergerie de Froidevaux, assouplit les peaux de mouton qui seront vendues sur place ou sur les marchés.

«PARFOIS, J'OUBLIE LE BUT DE NOTRE METIER : OBTENIR UNE VIANDE ET UNE LAINE DE QUALITÉ»

Daniel

➳ le temps se gâte, guidou, guidou, guidou !»

Le long convoi se met en branle alors que les premiers flocons se mettent à tomber. Une neige fine et tourbillonnante qui marque l'entrée de la migration dans l'hiver. Pourtant, ni le froid vif de ce matin-là (– 5 degrés), ni les trois centimètres de flocons qui blanchissent la route, ni le vent cinglant qui force le troupeau à marcher en rangs serrés, n'arrêtent sa progression. Quelques brebis tentent bien de s'attarder un instant sur des touffes de mousse accrochées aux écorces de sapins, mais elles sont vite rappelées à l'ordre. Le troupeau atteint le pré vers midi. Sans jamais se départir de son sourire solaire, Gianna brave le vent qui bat dru cet alpage situé sur la commune de Saint-Brais à 1 050 mètres d'altitude. Pour lutter contre le froid, les deux bergers superposent les couches. Sous son manteau, Daniel a enfilé un sous-pull en mérinos, un gilet et un pull en laine. Mais surtout, contrairement aux autres bergers itinérants qui bien souvent dorment sous tente, il dispose de la fameuse roulotte. Un luxe ! Chaque fin de journée, une fois que son poêle à bois ronronne, l'habitacle se transforme en sauna-séchoir. Et le fumet de la soupe de légumes frais en train de mijoter se mêle à celui des vêtements mouillés suspendus à des cintres et à l'huile de lavande dont Daniel se frictionne le corps — il ne peut se laver que lorsqu'il rentre chez lui à Bâle pour de courtes pauses, soit deux ou trois fois dans l'hiver.

Ce soir, le vent, qui a redoublé d'intensité, fait tanguer la roulotte. Coup de fil de Claudia, l'éleveuse. Les moutons qu'elle avait gardés près d'elle à la bergerie ont été attaqués. Deux agneaux ont été presque entièrement dévorés, deux autres ont disparu et une brebis a été mortellement touchée. Les analyses vétérinaires tombent le lendemain : c'est une attaque de loup. Grand choc. Dans le Jura, où des lynx s'en prennent parfois aux troupeaux, des loups furtifs ont aussi été aperçus en de rares occasions (150 rôderaient sur l'ensemble du territoire d'après l'Office fédéral suisse de l'environnement), mais la dernière fois que le prédateur a usé de ses crocs sur un mouton remonte à l'année 1888, selon les archives cantonales. Claudia pense que ses bêtes seront davantage en sécurité en transhumance. Le troupeau va donc s'agrandir de 30 têtes. «J'ai fait le choix de ne pas avoir de fusil, explique Daniel. Si je devais tomber nez à nez avec un loup, je hurlerais ou je ferais de grands gestes. Je compterais aussi sur mes patous.» Avec leur pelage touffu blanc et brun, les deux chiens des Pyrénées se fondent au milieu des ovins. Le jour, ils se déplacent au même rythme qu'eux, d'un pas nonchalant. La nuit, ils dorment dans l'enclos. Ce n'est que lorsqu'ils donnent de la voix que l'on réalise la puissance de leurs 50 kilos de muscles.

À l'école des pâtres

UN MÉTIER QUI NE S'IMPROVISE PAS

Quelque 250 bergers travaillent en Suisse, et chaque année, l'Association suisse pour le développement de l'agriculture et de l'espace rural en forme dix de plus. Au programme, dix jours de théorie, suivis de douze semaines de stage en alpage et en bergerie, au terme duquel les apprentis pâtres doivent être capables de mener et de soigner un troupeau de 400 à 800 bêtes. Des rudiments de dressage des chiens sont aussi dispensés, souvent complétés par un stage chez la Société suisse pour la formation des chiens de troupeau. Un parcours exigeant rendu nécessaire par le besoin croissant en bergers. Auparavant, les troupeaux restaient, en effet, longtemps seuls sur le même pâturage. Mais la pression accrue des prédateurs sur les troupeaux (314 moutons attaqués par des loups dans le canton des Grisons en 2020, par exemple) et la nécessité de protéger les herbages, fragilisés par le réchauffement climatique, obligent à surveiller les bêtes en permanence et à les faire migrer régulièrement.

8
JANV. 2022

BAIN DE FOULE

Après avoir passé trois semaines dans les forêts profondes et silencieuses tout en haut des crêtes, puis trois autres à l'orée des bois, à observer la nuit, de loin, les halos scintillants des hameaux, la troupe descend enfin dans la vallée. «Dans les Évangiles, les bergers sont représentés comme des humbles qui vivent en marge, observe Daniel. Deux mille ans plus tard, cela n'a pas vraiment changé. Nous sommes là, à la lisière ➳

Trois semaines avant la fin du périple, Claudia, l'éleveuse (ci-dessous) rejoint le troupeau pour ramener les brebis directement à la bergerie. La marche de deux jours se déroule sans encombre, si ce n'est ces troncs d'arbres qui gênent le passage et qu'il faut déplacer (ci-dessus).

«CETTE IMAGE DU BERGER HUMBLE, VIVANT EN MARGE, C'EST NOTRE RÉALITÉ»

Daniel

Bien isolée, dotée d'un poêle, la roulotte de Daniel est un refuge presque douillet. Un tracteur la dépose sur chaque nouveau pâturage.

des villages, à veiller sur nos bêtes.» Mais aujourd'hui, c'est différent : le troupeau n'est plus qu'à quelques pas de Vicques. Avec ses chalets à balcons ouvragés, ses grosses fermes blanches aux greniers bardés de bois sombre, cette bourgade bucolique attire de plus en plus de néoruraux travaillant à Bâle, à 50 kilomètres de là. Tout autour, des maisons contemporaines cossues ont poussé au milieu des champs. Alors, ici, l'arrivée de la caravane bêlante est un événement. Bientôt, une dizaine de familles, à pied, avec des poussettes, ou à vélo, viennent à sa rencontre, apportant café et biscuits. Gianna, qui fait partie de la minorité germanophone du Jura, est un peu perdue dans ce village où tout le monde parle français, mais tout sourire, elle permet aux enfants d'enfoncer leurs petits doigts dans la laine profonde des brebis – certains d'entre eux, nouvellement arrivés, n'en avaient jamais vu «en vrai». Daniel, même s'il est ému lui aussi, doit s'éclipser. Ici, aucun des paysans n'a répondu à ses demandes d'autorisation. Pour l'instant, le troupeau, qui stationne en lisière du village, est dans l'illégalité. Avec ses bottes boueuses, ses vêtements froissés et imprégnés de l'odeur âcre des bêtes, le berger ne passe pas inaperçu. Il sonne à un portail. La réponse de l'agriculteur est expéditive : «On a déjà semé là-haut, c'est trop frais. Vous feriez des dégâts.» Le berger consulte alors le cadastre, appelle quatre propriétaires de parcelles : «Bonjour, je suis Daniel, de la transhumance...» Enfin, il décroche la permission de rester deux jours dans un champ. Après y avoir conduit les moutons, les deux bergers passent une heure à balayer la rue du village par où le troupeau est passé, souillée de crottes et de boue. Pas question de laisser une image négative.

16
FÉV. 2022

GROSSE FATIGUE

Dans le grenier baigné de lumière de sa grange, à la bergerie Froidevaux, Claudia Raimann s'apprête à tanner des peaux qu'elle mettra en vente à la ferme ou sur les marchés du canton. Le téléphone sonne : c'est Daniel. «Il va prendre un peu de repos, explique-t-elle après avoir raccroché. Gianna va continuer seule le temps qu'il récupère.» Le froid glacial qui a régné depuis le début de février sur la vallée de Delémont, et les séances interminables où il a fallu

«ÊTRE COINCÉE TOUTE LA JOURNÉE DANS UN BUREAU À BERNE ? NON, MERCI !»

Gianna

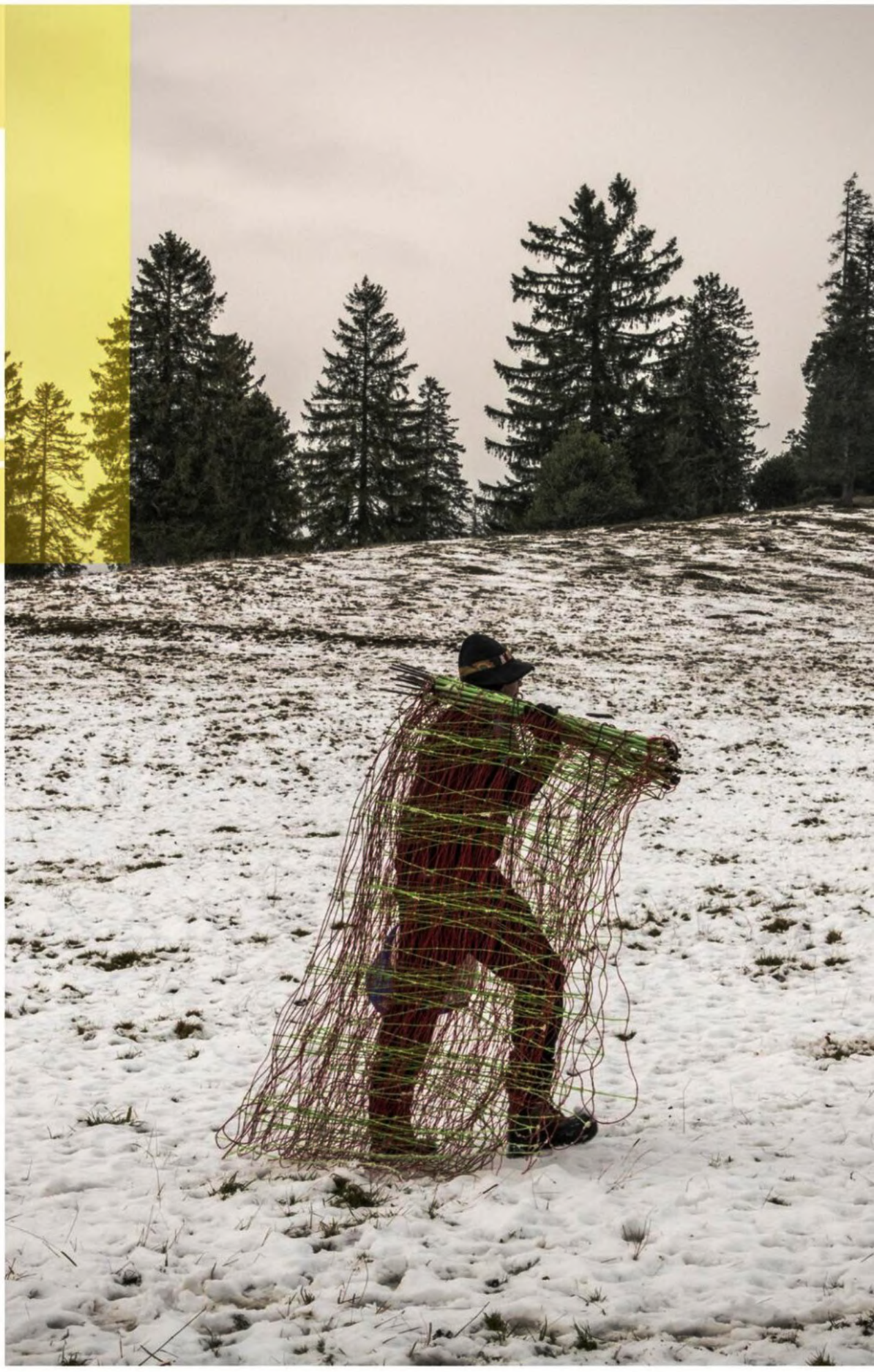
retourner les bêtes de 50 à 60 kilos une à une pour dégager la boue de leurs onglons et traiter ces derniers pour éviter qu'ils ne pourrissent, ont eu raison des forces du berger. «Je suis tombé en voulant attraper une agnelle qui boitait, écrit-il dans son journal de bord. Je me suis fait mal à un pied. Mon corps me donne de nombreux signes de fatigue et de stress. J'ai mal au dos.»

9
MARS 2022

SÉPARATION

De retour depuis deux semaines, assis dans l'herbe, un carnet sur les genoux, Daniel dessine au fusain les moutons qui paissent sur un immense pâturage escarpé, surplombant le village de Develier. Il esquisse leurs silhouettes bombées, éclairées ce jour par un soleil généreux. En face, la forêt commence à reverdir. Même s'il ne fait que 1 degré, l'hiver n'est bientôt plus qu'un lointain souvenir. «Ce soleil fait du bien, dit-il. On entend à nouveau le chant des oiseaux, qui s'étaient tus toute la saison, les jours rallongent.» Malgré cela, il n'a pas retrouvé assez d'énergie pour continuer. Pour lui, c'est terminé : quand il aura fini de ranger la roulotte, il rentrera à Bâle. Reviendra-t-il l'hiver prochain ? «Je ne sais pas encore, j'ai besoin de me reposer et de revoir mes amis, dit-il. Ce dont je suis sûr, c'est que le troupeau va me manquer.» La bergerie de Froidevaux, terminus de cette migration, n'est plus très loin. Claudia vient chercher ses brebis : elle va les y mener, en 48 heures. «Elles doivent être tondues et mettre bas», précise Gianna, qui, elle, va poursuivre la route seule avec les agneaux pendant deux semaines pour qu'ils finissent d'engraisser. La saison se termine et la jeune femme, sereine, ne porte pas le poids des difficultés endurées. «C'est le métier, tout simplement, dit-elle. Je suis juste heureuse d'avoir tenu tout l'hiver.» À peine arrivée à Froidevaux, elle remontera en estive avec un autre troupeau. ■

ARNAUD GUIGUITANT



Installer, démonter, déplacer la clôture électrique… Ces tâches reviennent régulièrement (ici, Daniel en action), car les bergers doivent parquer les bêtes quand ils ne peuvent plus garder constamment un œil sur elles (lors des repas et la nuit).

TEXTE : SÉBASTIEN DESURMONT - PHOTOS : BASTIEN DOUDAINE

Reza / Hemis.fr

LA RÉUNION

LE RÉVEIL DE LA

Le fruit de la *Vanilla planifolia* qui pousse sur l'île fait tourner la tête des chefs du monde entier.

Elles mettront neuf mois avant de finir en bottillons (ci-contre). Fraîches, les gousses ont l'air de gros haricots. Certains producteurs y gravent leurs initiales (en h. à d.), afin de dissuader les vols.

VANILLE BOURBON

Problème : la filière souffre de la concurrence… et du changement climatique. Enquête à l'ombre des lianes.

ICI ON CULTIVE L'ORCHIDÉE DANS SON MILIEU NATUREL, EN FORÊT

Les pentes du mont Dimitile (dans le sud-ouest de l'île) sont un territoire sauvage où subsistent des microplantations artisanales. La liane odorante y pousse au cœur d'immenses forêts denses et brumeuses.

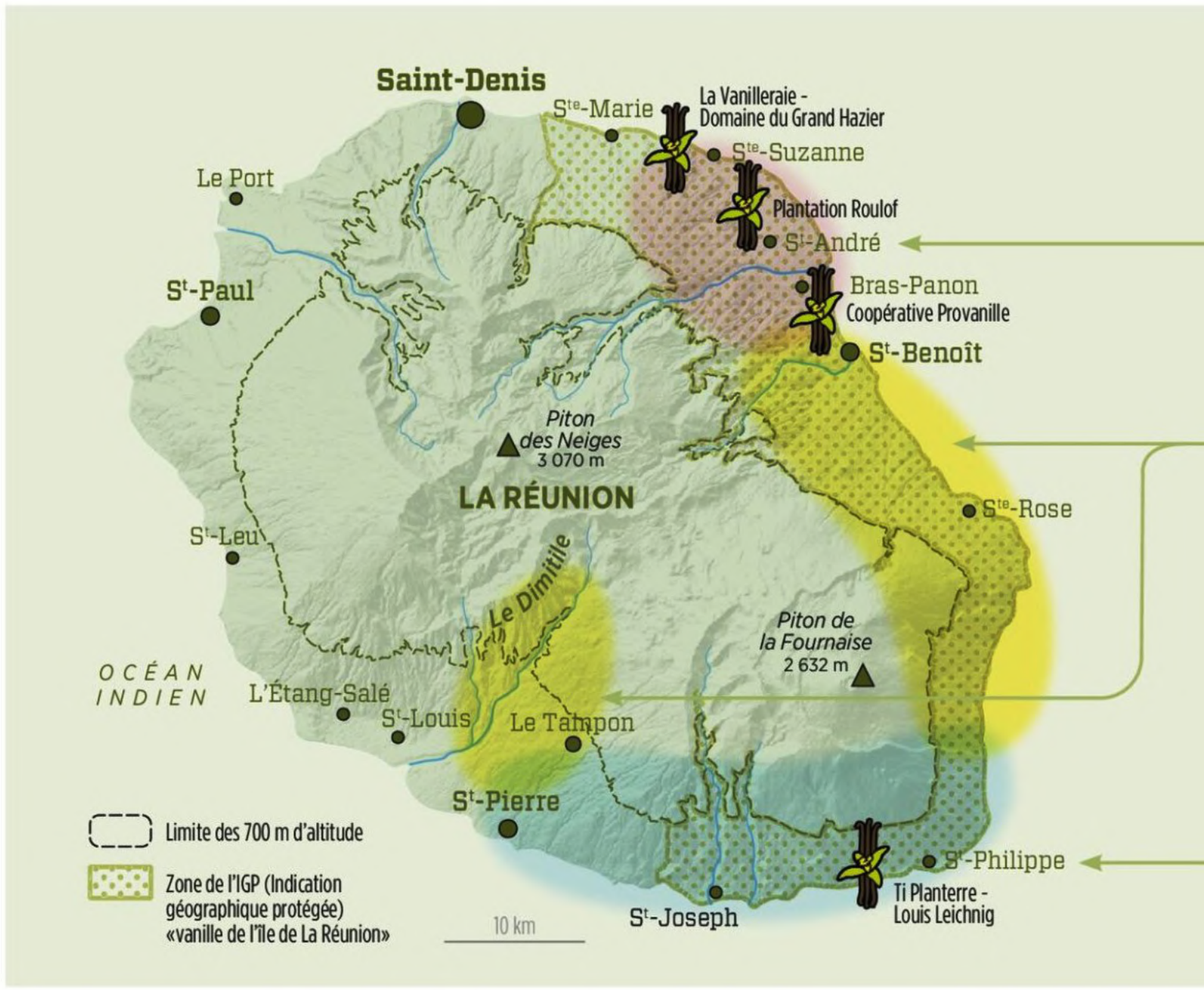
LA PLANTE DÉLICATE REQUIERT DES GESTES PRÉCIS ET PATIENTS

Sur les pentes du piton de la Fournaise, Louis Leichhig et Geoffrey, son fils, rabattent à hauteur d'homme leurs vanilles qui n'ont de cesse de grimper. Une opération qui facilitera, plus tard, la fécondation des fleurs.

Comme d'habitude, elles se sont levées de bonne heure. Ce matin, sur les hauteurs de Saint-André, commune rurale de la côte est de l'île de La Réunion, alors que les oiseaux lancent à peine leurs premiers trilles, elles sont déjà là, jouant les cupidons, car, à midi, sous l'effet de la chaleur, encore perlées de rosée, le pétale immaculé, les jeunes fleurs se refermeront. Pour toujours. Les «marieuses» doivent donc se dépêcher. Dès cinq heures, à la fraîche, les bonnes fées de la vanille sont au travail, armées d'une simple aiguille prélevée sur un cactus du jardin. «Tout se joue en quelques secondes, mais toujours en douceur», murmure l'une d'elles, Amandine Roulof, 30 ans, sans détourner le regard de l'orchidée blanche qu'elle entrouvre pour en dévoiler l'intimité. La manœuvre consiste à soulever, grâce à la fine pointe, une sorte d'hymen qui sépare organes mâle et femelle, puis à procéder à l'union du pollen et du pistil en pressant le cœur juteux de la fleur. Neuf mois plus tard, naîtront ici de jolis petits «balais» (des grappes d'une dizaine de gousses) verts. Cela fait dix ans qu'Amandine est «marieuse», comme on dit dans le monde sensuel de la vanille créole. Et elle-même mariée à Matthieu Roulof, représentant de la cinquième génération d'une des plus prestigieuses dynasties de vanilliculteurs réunionnais, ce qui revient à avoir épousé la profession, ses horaires matinaux, ses exhalaisons suaves qui envahissent l'exploitation familiale, mais surtout ses gestes d'alchimistes des tropiques.

Ces techniques, à force d'être accomplies à la perfection, ont accouché d'un trésor : une gousse de vanille sombre et luisante, considérée par tous les connaisseurs comme l'une des meilleures au monde. L'étrange pollinisation du bout de l'aiguille fut inventée ici, à La Réunion. En 1841, Edmond Albius, esclave âgé de 12 ans, découvrit, sans doute un peu par hasard, ce procédé miraculeux qui rendait enfin possible la vanilliculture. Une révolution ! Originaire du Mexique, la capricieuse *Vanilla fragrans*, dite aussi *planifolia*, avait été introduite dans l'île quelques décennies plus tôt. Problème : il lui manquait la mélipone pollinisatrice, cette abeille vénérée par les Mayas, seule capable de féconder naturellement cette orchidée mais qui n'aime bourdonner qu'en Amérique latine. La trouvaille du jeune Albius changea le confetti de l'océan Indien en eldorado de la gousse odorante. Si bien qu'au début du XX[e] siècle, celle qu'on a fini par nommer la vanille Bourbon (en référence à l'ancien nom de La Réunion) s'écoulait à hauteur de 200 tonnes par an. L'île était alors le leader mondial du marché. Aujourd'hui, hélas, elle ne fournit plus la planète.

Recul des terres disponibles dû à l'urbanisation, priorité donnée à la canne à sucre, réchauffement climatique, multiplication des cyclones qui ravagent les plants, prix de revient plus bas dans les pays concurrents (Madagascar et Indonésie en tête, qui assurent 80 % de l'approvisionnement mondial) sur lesquels il est impossible de s'aligner... Tout cela a réduit comme peau de chagrin le nombre des vanilleraies locales. On ne compte plus que 200 producteurs. Et encore, pour la majorité d'entre eux, ne s'agit-il là que d'une activité secondaire. En ➳



Comment dénicher les meilleures vanilles créoles

Une gousse bien affinée est fine, moelleuse et luisante, se plie sans jamais casser, mesure 14 à 20 cm, n'est jamais fendue sur plus de 3 cm. Son prix à l'unité varie de 4 à 10 euros. Gare à la mention «vanille Bourbon», utilisée aussi pour les productions malgaches, souvent peu qualitatives. Créée l'an dernier, la nouvelle IGP «vanille de l'île de La Réunion» garantit la provenance et la qualité. Le label reconnaît la vanille sèche, grande spécialité de l'île, mais aussi la vanille givrée, constellée de cristaux, et la vanille fraîche, gorgée d'eau, plus amère. Enfin, le plus avisé est toujours d'aller directement se fournir dans les vanilleraies plutôt que sur les marchés.

LA CÔTE DES GRANDS CRUS

Voici le paradis de la gousse traditionnelle. Suave, riche en vanilline, parfaite pour les desserts. Deux domaines à visiter absolument : celui du Grand Hazier, à Sainte-Suzanne, et la plantation Roulof, à Saint-André.

LES DEUX PAYS DES PETITS PRODUCTEURS

Au sud de Bras-Panon, beaucoup ne travaillent que quelques pieds au fond de leur jardin ou en forêt, puis livrent leur récolte à la coopérative Provanille, ouverte au public (de la qualité à prix correct). Sur les hauteurs de l'ouest, hors IGP, on trouve quelques indépendants, dont une exploitation d'un nouveau genre, le Domaine de Bellevue, qui fait pousser ses lianes à l'ombre de panneaux photovoltaïques.

LES GIVRÉS DU SUD SAUVAGE

Autour de Saint-Philippe, voici la contrée des vanilles de caractère (souvent assez boisées, idéales pour les préparations salées), dont beaucoup cultivées en forêt. Louis Leichnig y produit sa superbe vanille givrée. Un autre ovni, au Tremblet : la vanille bleue. Récoltée tardivement, elle est devenue «tendance».

Julien Coquentin / Hans Lucas

Dans le sud de l'île (ici près de Saint-Philippe), l'orchidée est souvent cultivée dans des forêts baignées par les embruns soufflés depuis la côte.

COMME LE BON VIN, LA DIVINE GOUSSE A SES CONNAISSEURS ET SES TERROIRS D'EXCEPTION

LA DÉLICATE RÉCOLTE EST SURVEILLÉE TOUT AU LONG DE L'AFFINAGE

Chez les Roulof, la plus vieille famille d'affineurs de l'île, Amandine Roulof (la belle-fille), inspecte les claies de séchage pour éliminer les gousses moisies. Un rituel quasi quotidien.

➳ 2022, La Réunion n'a fourni que cinq tonnes de vanille affinée. Une paille dans un marché mondial dont la production annuelle avoisine 3 000 tonnes. Et un signal d'alerte pour la filière : le temps est venu de sortir d'une certaine torpeur tropicale.

A Saint-André, au pied de yuccas hauts de quatre ou cinq mètres plantés en rangs serrés pour servir de «chandelles» (tuteurs) aux vanilliers, le constat est sans appel chez les Roulof : «Dans les années 2010, sur les mêmes cinq hectares dont on dispose aujourd'hui, on produisait plus du double», explique Amandine, la marieuse. En cause : la baisse des floraisons. Entre août et novembre, un stress de température est nécessaire pour qu'éclosent de jolis bouquets nacrés. Or, cet écart entre nuits fraîches (idéalement sous la barre des 17 °C) et jours chauds (autour de 25 °C) se fait plus rare. Même constat à quelques kilomètres de là, au Domaine du Grand Hazier, à Sainte-Suzanne. Au bout d'une majestueuse allée de cocotiers, une vaste bâtisse coloniale et des ombrières bien ordonnées sous lesquelles les lianes vertes s'alignent comme à la parade annoncent le «château Pétrus de la vanille». C'est en tout cas ce que revendique le maître des lieux, Bertrand Côme, 57 ans. Ce Vosgien débarqua à La Réunion en 1987 pour son service civil, qu'il effectua par accident au sein d'une vanilleraie. Séduit par l'île, ensorcelé par l'orchidée, il n'a plus jamais quitté ni l'une ni l'autre. Quelque 30 000 visiteurs passent chaque année dans son domaine, lequel a remporté, comme celui des Roulof, moult médailles dans les concours internationaux. Hélas, faute de stock suffisant, il est obligé désormais de contingenter ses ventes : lorsqu'en fin de parcours, le visiteur arrive à la boutique, il ne peut acheter plus de 50 grammes de vanille par famille, soit moins d'une dizaine de gousses. «Un crève-cœur, déplore Bertrand. La demande est là, les prix sont hauts ; on aurait le triple de gousses qu'on en vendrait le triple !» Sans compter que nombre de chefs français, Roellinger père et fils en tête,

De plus en plus de plantations, comme ici, chez les Roulof, cultivent leurs lianes sous des ombrières (voiles semi-opaques), pour les protéger des aléas climatiques.

ont pris l'habitude de se fournir chez lui. «Aujourd'hui, les gousses *made in La Réunion* sont un produit de luxe, recherché par les grands chefs du monde entier, notamment parce qu'elles affichent des taux records en vanilline, l'un des principaux composés aromatiques de la vanille», confirme le critique gastronomique Thierry Kasprowicz, installé dans l'île depuis vingt-cinq ans. Les données chiffrées qui noircissent les registres du Grand Hazier sont sans appel : la situation ne va pas s'arranger. Le nez dans ses graphiques, Bertrand Côme détaille : «Mon domaine subit une profonde mutation ; en moyenne, les températures enregistrées sont supérieures de 1 à 1,5 °C par rapport à celles d'il y a dix ans. Résultat, nous produisons 50 % de vanille en moins qu'en 2013.» L'une des solutions est de s'étendre pour compenser les pertes. Outre la trentaine de petits producteurs en forêt auprès desquels il récupère des gousses vertes, il a décidé d'installer quelque 4 000 mètres carrés de nouvelles ombrières. Et pour l'avenir, il rêve déjà «de grimper vers la montagne pour aller chercher de la fraîcheur». Mais le rêve sur ce territoire austral de 2 500 kilomètres carrés, trois fois plus petit que la Corse, se heurte aujourd'hui à une réalité : les terrains agricoles encore disponibles sont rares.

La baisse des rendements frappe tous les pays producteurs du globe. En cause : des saisons de moins en moins marquées, des épisodes pluvieux plus violents mais trop brefs, des étés de sécheresse et des hivers australs trop doux. «Dans ce contexte, La Réunion, grâce à ses reliefs et ses microclimats très diversifiés, a sans doute une carte à jouer», observe de son côté Michel Grisoni, 62 ans, chercheur au Cirad (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement). «L'île, explique-t-il, a toujours été un laboratoire d'innovations. Alors pourquoi ne pas imaginer qu'on puisse cette fois encore y trouver des solutions ? » Tombé amoureux de la vanille il y a près de trente ans, il mène ses travaux scientifiques entre Madagascar et La Réunion où, à la sortie de la ville de Saint-Pierre, se trouve l'une des plus importantes unités de recherche agronomique de l'océan Indien, au sein de laquelle le Cirad se penche sur la génétique des végétaux tropicaux autant que sur la production de nouvelles variétés (lire notre encadré). «Longtemps, la vanille fut l'orpheline de la recherche mondiale, reconnaît l'agronome. Or, depuis peu, le réchauffement planétaire change la donne. ➳

DANS CE LABORATOIRE, ON IMAGINE LA VANILLE DU FUTUR

À Saint-Pierre, des agronomes planchent sur la variété qui résistera au changement climatique, suscitant espoir et impatience chez les producteurs.

C'est peut-être, ici, dans le sud de l'île, au Cirad, que se joue l'avenir de la gousse parfumée. Le Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement teste diverses pistes. Il s'intéresse, par exemple, à la grande capacité d'adaptation à la chaleur des espèces aphylles (sans feuilles) endémiques de Madagascar. Mais doit résoudre un problème : leurs fruits n'ont ni goût, ni parfum. «Il existe une centaine d'espèces, mais seulement trois sont aromatiques», explique Carine Charron, responsable de la chambre de culture in vitro du Cirad (en photo, ci-dessus). Pour l'instant, la trouvaille la plus prometteuse reste la Handa. Obtenue par croisement à la fin des années 1990, issue de la variété phare utilisée en vanilliculture (la *planifolia*), elle en possède les propriétés aromatiques. Et surtout, elle résiste au stress hydrique et aux vents forts (l'île connaît de plus en plus de cyclones). Mais, depuis qu'elle a donné ses premiers fruits en 2010, elle est toujours en phase d'essai chez une poignée de producteurs : sa productivité à long terme devant être évaluée. Et cela devrait prendre encore quelques années. Bref, pour l'instant, la Handa se fait attendre. Au point qu'ici on lui a forgé un sobriquet : la «En-retard». «En botanique, il faut être patient, sinon on fait des catastrophes !», insiste Michel Grisoni, le patron du pôle vanille du Cirad.

AUX PETITS SOINS POUR LA «TRUFFE NOIRE» DE L'OCÉAN INDIEN

ENTRE LA FÉCONDATION DE LA FLEUR ET LA VENTE DES GOUSSES ODORANTES, UN LENT TRAVAIL D'ORFÈVRE EST NÉCESSAIRE POUR FABRIQUER UNE VANILLE DU MEILLEUR CRU.

1

LA FÉCONDATION Pendant deux ou trois mois, le producteur passe tous les jours polliniser les fleurs à maturité : à l'aide d'une épine de cactus, de citronnier ou d'oranger, il fait basculer l'opercule qui sépare la partie mâle de la partie femelle.

2

LA RÉCOLTE Afin de favoriser la pousse, les plants sont éclaircis : on garde 15 capsules (gousses) maximum par balai (grappe). La récolte intervient au bout de huit à neuf mois, quand leurs têtes (côté pédoncule) se mettent à jaunir.

3

LE TRI Les capsules, qui n'ont encore ni goût, ni odeur, sont triées une première fois (selon la taille et l'état de conservation). Tout au long du processus, on écartera les gousses non conformes, pour en faire de la poudre ou de l'extrait de vanille.

4

LA MORTIFICATION Les gousses sont ensuite échaudées dans une eau à 65 °C pendant trois minutes. Ce procédé un peu barbare a pour but d'interrompre le mûrissement naturel.

5

L'ÉTUVAGE Encore chaudes, les capsules sont emballées dans des couvertures, qu'on enferme dans des caisses ou des sacs pendant un à trois jours. Les arômes commencent à se développer.

6

LE SÉCHAGE La vanille est ensuite exposée au soleil cinq à vingt jours, puis sèche à l'ombre pendant deux à douze semaines, période où elle perd jusqu'à 60 % de son poids : son parfum s'intensifie.

7

LA MATURATION Cette phase d'affinage (dans des caisses en bois), durant laquelle la vanille gagne en complexité aromatique, peut varier de quatre mois à deux ans, selon la qualité recherchée.

8

LE CALIBRAGE À ce stade, on procède à un nouveau tri : les gousses déformées, cassées, présentant des cicatrices sur plus de 20 % de la longueur, fendues, moisies, ou qui ne sont pas d'un brun foncé uniforme, sont écartées. Les autres sont mesurées une à une : plus elles sont longues, plus on les vendra cher.

9

LE STOCKAGE Les gousses sèches (de 25 % à 42 % de teneur en eau) sont regroupées en bottillons très serrés, ce qui permet de limiter la dessiccation (la perte d'humidité). Les vanilles fraîches (60 % à 80 % d'eau) sont conservées dans des emballages hermétiques, tels que des bocaux ou des tubes en verre.

1. Aldo Pavan / Getty Images ; 2. Bastien Doudaine ; 3. Sergi Reboredo / Getty Images ; 4. Manavy ; 5. TMK / Eurovanille.com ; 6. Bastien Doudaine ; 7. Bastien Doudaine ; 8. Jacques Sierpinski / hemis.fr ; 9. Bastien Doudaine

DÉJÀ ASTRONOMIQUES, LES PRIX ONT PLUS QUE TRIPLÉ CES DIX DERNIÈRES ANNÉES

Les cours s'envolant du fait de la pénurie, partout des scientifiques sont entrés dans une course effrénée pour pérenniser une culture devenue très lucrative.» En effet, les tarifs ont explosé – autour de 700 euros le kilo (contre 200 euros il y a dix ans). À quelques enjambées des laboratoires, Michel Grisoni dévoile une étrange vanilleraie cachée derrière de hauts arbres. Un jardin secret sur l'équivalent de trois terrains de tennis dont les portes sont cadenassées et où les jardiniers ont aussi le rôle de vigiles... Sous les pergolas pousse un trésor de guerre scientifique : une collection unique au monde de plusieurs centaines de variétés issues des différents terroirs de la planète mais aussi des croisements réalisés par le Cirad. L'objectif ? Être les premiers à faire éclore la vanille du futur, celle qui résistera à la sécheresse ou à la fusariose, champignon favorisé par le changement climatique devenu l'ennemi numéro un des producteurs.

En attendant ce miracle, sur le terrain, la profession a commencé une autre guerre : la lutte pour faire mieux reconnaître la qualité de ses savoir-faire ancestraux. L'an dernier, après dix années de palabres, elle s'est enfin dotée d'une Indication géographique protégée (IGP), visant à sanctuariser les différentes zones de production (voir carte), mais surtout à établir un cahier des charges rigoureux. De quoi se distinguer du tout-venant malgache, qui inonde même les marchés de l'île... La mention IGP «vanille de l'île de La Réunion» servira désormais de garantie pour reconnaître un produit local poussé et affiné dans les règles de l'art. Une fois fécondée, la *planifolia* ne se transforme pas toute seule en trésor à l'ombre des grands arbres. Après la récolte, elle ressemble à un vulgaire haricot vert jaunâtre, au goût amer. Pas de quoi séduire le moindre pâtissier. Comme pour le bon vin, le talent du producteur-transformateur entre alors en jeu, neuf mois durant. Là aussi, de l'échaudage (un bain à 65 °C) pour bloquer le mûrissement jusqu'aux différentes étapes de séchage pour faire lever les arômes, ce sont les Réunionnais qui ont inventé, au XIXe siècle, les procédés, aujourd'hui universellement utilisés, pour exalter le parfum de la vanille et obtenir une qualité constante. Jusqu'alors, nombre de touristes se faisaient berner en achetant sur place des gousses à moitié prix. Car, par le truchement d'un improbable tour de passe-passe historico-sémantique, les productions de

AVANT RÉSERVÉE AU RHUM, L'ÉPICE PARFUME ENFIN LES PLATS CRÉOLES

Éva Annibal, ici dans sa ferme-auberge à Bras-Panon, fut la première à imaginer la vanille en version salée pour un canard rôti, puis braisé, devenu mythique.

➳ Madagascar peuvent encore se vendre sous l'étiquette trompeuse de «vanille Bourbon». La confusion était garantie ! Et les déceptions fréquentes, la production de la grande île ne valant pas toujours celle de la petite. «Là-bas, par peur des vols, la récolte se fait d'un seul coup, sans tenir compte des différents niveaux de mûrissement, souligne Fabiola Chrysot, 46 ans, technicienne à la coopérative Provanille, qui réunit 110 producteurs et a défendu le dossier. L'affinage est souvent bâclé pour limiter le temps d'immobilisation de la marchandise ; quant à l'emballage sous-vide, c'est une pratique fréquente mais qui abîme les arômes... L'IGP réunionnaise nous différencie dorénavant de tout cela.»

Ce nouveau label a aussi le mérite d'inclure dans sa zone de protection certaines forêts où œuvrent quelques petits vanilliculteurs. Bien souvent ces derniers sont les seuls à arpenter ces recoins escarpés et nuageux qu'aucune route ne relie. Là-haut, la culture de la vanille rapporte un petit revenu de subsistance. Entre le défrichage régulier des plantes invasives et la protection des grands arbres auxquels on amarre les lianes de l'orchidée, le service rendu pour le maintien de la biodiversité de l'île n'est pas négligeable. Face aux bouleversements du climat, le futur de la production passera d'ailleurs sans doute davantage par cette forme d'agroforesterie où l'on travaille entre 200 et 700 mètres d'altitude, à la recherche de la fraîcheur. Pour l'instant, ce mode de production encore très artisanal se pratique surtout du côté du «sud sauvage», sur les anciennes coulées de lave du piton de la Fournaise, ou sur les pentes du mont Dimitile, dans les hauts de Saint-Pierre. Dans ces replis de nature sauvage, la vanille acquiert un parfum singulier, profitant de la lumière plus tamisée, de l'humidité ambiante et des senteurs qu'exhalent parfois les vieux arbres (benjoins, tamarins des Hauts, fanjans et autres essences endémiques de l'île), autant que de la richesse des sols volcaniques. À la clé, entre autres, des notes parfois plus poivrées qui font merveille dans un plat de poisson. Illustration au village de Saint-Philippe, l'autre épicentre du savoir-faire réunionnais. Dans cet antipode, règnent en maîtres les frères Leichnig. Ils sont trois, brouillés, chacun dans son recoin de forêt, s'ignorant superbement. Le plus réputé d'entre eux, Louis, 64 ans, a trouvé un moyen pour se distinguer : en plus de sa barbe blanche qui lui donne des airs de savant fou, il porte un drôle de petit chapeau qu'il semble avoir volé dans une vignette de *Tintin au Congo*. Très respecté, connu des acheteurs du monde entier, l'homme est un vieux sage qui n'a de cesse de chercher des nouveaux procédés pour améliorer la puissance aromatique déjà fabuleuse de ses gousses. Toujours escorté de son fils, Geoffrey, 37 ans, il n'a que deux mots à la bouche pour expliquer sa réputation : le terroir et le travail. «Sans la forêt qui s'étend au-dessus de ma case, je n'aurais pas de bons résultats, affirme-t-il dans son créole chantant. Tout le reste est

question de sueur et d'expérimentation.» Il n'en dira pas plus. Ses méthodes sont «top secrètes». Est-ce l'air si particulier de Saint-Philippe, les embruns permanents qui brumisent le visage ? Ou plutôt les jours et les nuits passées dans son laboratoire ? Toujours est-il que Louis Leichnig est le seul à avoir trouvé la martingale pour obtenir de façon systématique ce qui est le Graal de la profession : la vanille givrée, ainsi nommée en raison des étranges cristaux qui parsèment la gousse. Des poils blancs et des paillettes comme des poussières de diamants, qui, au premier abord, font penser à de la moisissure, mais sont en réalité le signe extérieur d'un produit hors du commun, qui sera vendu jusqu'à trois fois plus cher car il est gorgé d'arômes. Des effluves capiteux qui planent sur la Ferme du piton Rouge, ouverte il y a quelques mois par Yoan Ayé, 42 ans, sur les hauteurs de la commune des Avirons sur la côte ouest. Dans la bonne humeur et devant une vue imprenable sur l'océan Indien, ce fils d'agriculteurs y enseigne aux gourmets la vraie popote des maisons créoles, les rougails et les caris au feu de bois... Aujourd'hui, il prépare un canard à la vanille en compagnie de ses hôtes.

Son concept cartonne. «Cette cuisine domestique, on ne la trouve pas au restaurant», souligne Yoan, qui a hésité avant de proposer à ses clients un plat vanillé. «Dans mon enfance, on ne mangeait pas ça à la maison, se souvient-il. Au mieux, la vanille servait à aromatiser le rhum arrangé et le gâteau-patate [une pâtisserie à la patate douce].» Longtemps, la vanille était ici perçue comme un produit de luxe et superflu. «Avec la notion de terroir, qui émerge enfin, la nouvelle génération découvre les différentes palettes aromatiques de la vanille avec des notes plus cuirées ou plus boisées pour certaines gousses, qui sont très intéressantes dans des préparations salées», observe le critique Thierry Kasprowicz. Bref, les temps changent. Et Éva Annibal, «l'impératrice du canard à la vanille» qui inventa la fameuse recette en 1986, n'est soudain plus la seule à rendre hommage à la «truffe noire» de La Réunion. Elle est toujours aux fourneaux malgré ses 84 ans. Midi et soir, sa table d'hôte, située à Bras-Panon, sur la côte est, ne désemplit pas. Preuve, s'il en fallait, du redoutable pouvoir d'attraction de l'orchidée parfumée. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

On ne peut pas prévoir l'avenir. Mais vous pouvez le visiter.

Qui l'a vécu en a gardé la trace

Méditerranée EN LIVE ET EN SÉCURITÉ

COMUNITAT VALENCIANA

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU

Des collines verdoyantes se reflètent dans les eaux pures du lac Blautulón (dans le sud du pays). Une piste permet de traverser celui-ci en 4 x 4, à condition de rester proche de la rive.

ISLANDE

P. 58
ET DU CHAOS NAQUIT UNE ÎLE...

P. 72
«LES PLUS BEAUX AUTOMNES SE VIVENT DANS LES HAUTES TERRES»

P. 86
UNE ÉRUPTION AUX PORTES DE LA VILLE

P. 98
LES CONSEILS D'UN «PRO»

L'AUBE DU MONDE

AUX AMATEURS DE NATURE BRUTE, CE PETIT PAYS BORÉAL OFFRE UN FABULEUX TERRAIN DE JEU. DE L'OCÉAN MINÉRAL DES HAUTES TERRES AUX EFFUSIONS DE MAGMA DE REYKJANES, NOS REPORTERS PARTAGENT LEURS EXPÉRIENCES DANS LE ROYAUME DE FEU ET DE GLACE.

Olivier Joly

TEXTE : BERNADETTE GILBERTAS - PHOTOS : OLIVIER GRUNEWALD

Et du chaos naquit une île...

VOLCANS GRONDANTS, VERTES VALLÉES TOURMENTÉES, SOURCES BOUILLONNANTES ET DÉSERTS DE LAVE... ICI, LES PAYSAGES, ÉTOURDISSANTS, SONT LE REFLET DES PUISSANTES FORCES TELLURIQUES TOUJOURS À L'ŒUVRE.

Magnifiquement ciselé par l'érosion depuis la fin de la dernière glaciation, le canyon de Fjadrargljufur zigzague sur 1500 m dans le sud du pays.

Les flancs recouverts de scories d'un rouge flamboyant, la colline de Raudholar se distingue dans le décor tout de noir et de vert des contrées

«La montagne murmure en son foyer d'incendie / elle attend son heure / quand les crasses d'or gagneront les airs / une fois de plus.»

Ari Trausti Gudmundsson, *L'Islande en son essence*, 2009

du Nord. Harcelée par les vents, elle fait partie d'une petite chaîne volcanique en activité il y a une dizaine de milliers d'années.

«Je voyais des vallées profondes se croiser en tous sens, les précipices se creuser comme des puits, les lacs se changer en étangs, les rivières se faire ruisseaux.»

Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre*, 1864

Le Oldugljufur est surnommé «canyon de la vallée des larmes» pour la myriade de cascades qui dévalent ses parois. Ces chutes sont apparues en

majesté depuis qu'en 1977, le niveau de la rivière Tungnaa, détournée au profit d'une centrale hydroélectrique, a baissé au fond du gouffre.

C'est un havre de chaleur lové entre deux glaciers, au cœur des Hautes Terres désolées du centre de l'Islande. À Hveravellir, un site géothermique,

« Le vent devient transparence, la neige qui volait en bourrasques se pose sur la terre et devient un manteau de silence : au-dessus, le ciel noir et le scintillement d'étoiles aussi vieilles que le temps.»

Jon Kalman Stefansson, *La Tristesse des anges*, 2009

des geysers jaillissent et des vasques opalescentes bouillonnent dans une atmosphère saturée de fumerolles et de vapeurs...

Au crépuscule, les rives du lac Myvatn, dans le Nord, offrent des scènes postapocalyptiques, de vieilles coulées de lave, figées et crevassées,

«Le meilleur moment de l'année pour comprendre
l'essence de la lumière, c'est justement celui où elle est le plus rare.»

Audur Ava Olafsdottir, *La Vérité sur la lumière*, 2021

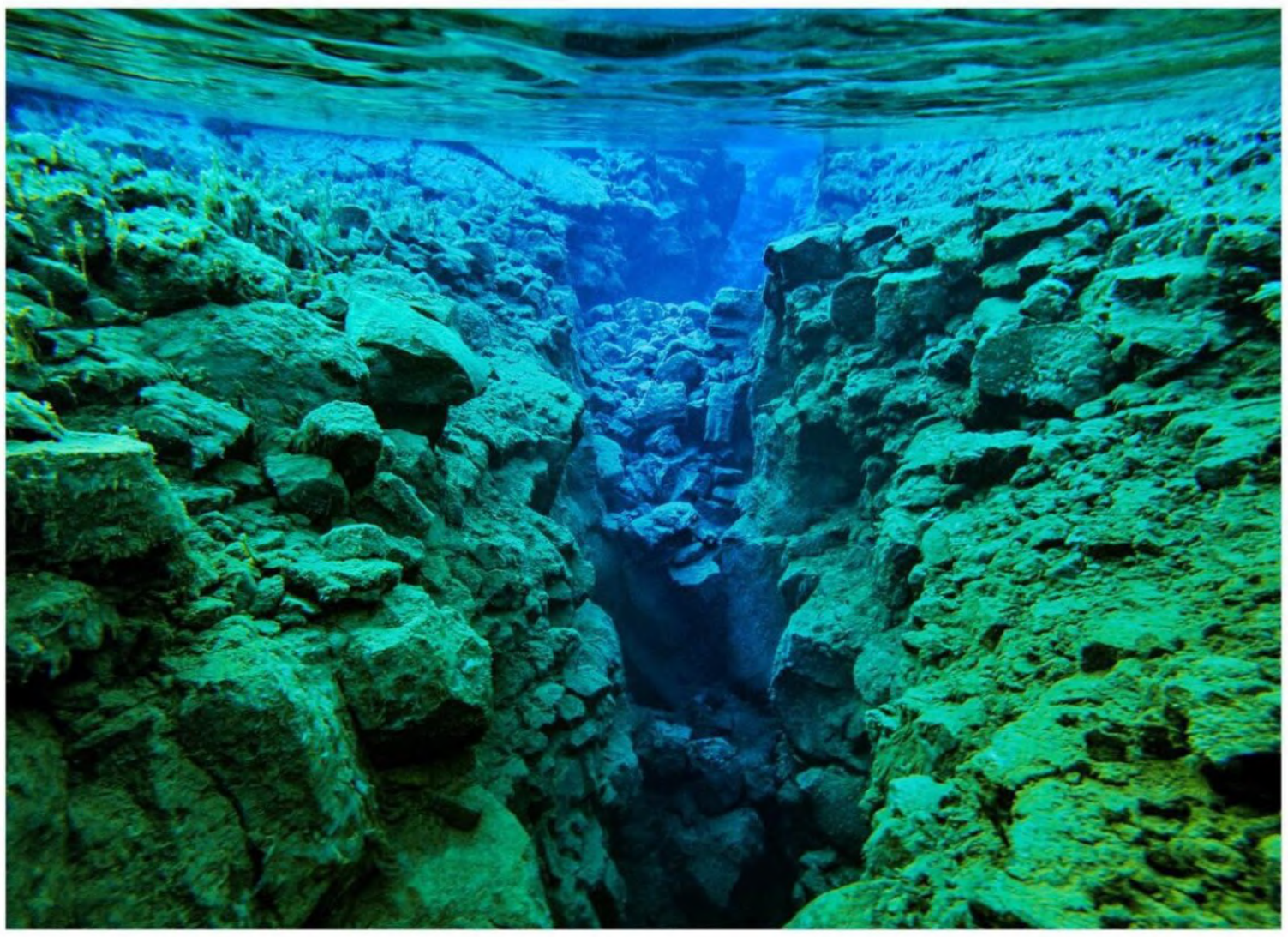
boursouflant le sol telles des cloques géantes. L'œuvre, entre 1724 et 1729, du Krafla, volcan qui fit encore parler de lui en 1984.

En septembre, les premières neiges commencent déjà à recouvrir le Landmannalaugar, région aux montagnes célèbres pour leurs couleurs chatoyantes.

mmaculés, le plumage hivernal tout neuf, ils jaillissent de la toundra poudrée des premiers gels de l'automne. Ils sont une trentaine de lagopèdes à virevolter au-dessus des orgues de basalte noir parsemées de mousses gris argenté encadrant l'Almannagja, la «faille de tous les Hommes». Dans cette fracture béante qui scinde le sud-ouest de l'Islande sur plusieurs kilomètres, les eaux froides et vives de la rivière Oxara s'engouffrent un temps, avant de divaguer ensuite à travers les plaines. C'est au bord de cette fissure gigantesque offrant une acoustique naturelle remarquable que les hommes libres de toutes les contrées d'Islande proclamèrent, en l'an 930, la naissance de leur État. Ils créèrent ainsi le tout premier parlement en Europe, l'Althing. Depuis, l'assemblée des représentants du peuple se réunit chaque année, au solstice d'été, ici même, dans les entrailles de la Terre...

Hautement symbolique, l'Almannagja n'est pourtant qu'une brèche parmi toutes celles qu'ont engendrées les soubresauts tectoniques sans lesquels ce pays n'existerait pas. La naissance même de l'île remonte en effet à la séparation, il y a soixante à soixante-dix millions d'années, de deux plaques constituant l'écorce terrestre, l'une portant le continent ➳

Une fréquence d'éruptions exceptionnelle : une tous les trois ans et demi en moyenne

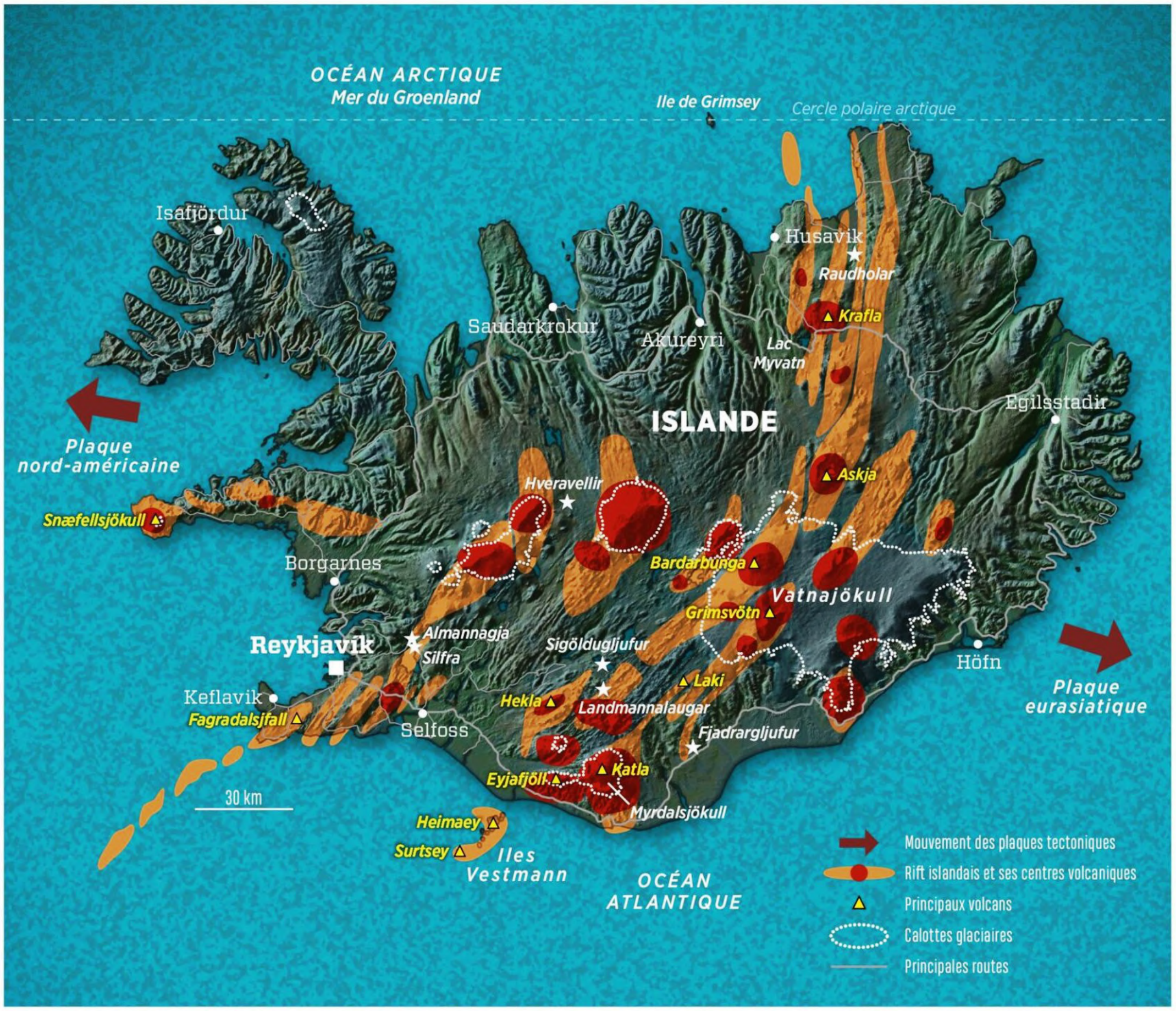


Les eaux froides mais translucides de la faille de Silfra, située non loin de celle de l'Almannagja, offrent une expérience originale : plonger là même où deux plaques continentales se séparent !

américain, l'autre le bloc eurasiatique. Telles des radeaux à la dérive, celles-ci ont continué à s'éloigner lentement l'une de l'autre, de part et d'autre d'une déchirure océanique, permettant au magma de remonter par d'innombrables fractures et de façonner une chaîne montagneuse sous-marine étirée sur quelque 6500 kilomètres, dont de rares sommets ont fini par émerger des eaux. Parmi eux, les Açores (à 1400 kilomètres au large du Portugal), Jan Mayen (au Svalbard), et bien sûr l'Islande, apparue aux confins du cercle polaire il y a vingt-cinq millions d'années. La plus jeune terre du monde. Le volume de magma déversé a ici été quatre à cinq fois plus important qu'ailleurs, formant par endroits des plateaux basaltiques de vingt kilomètres d'épaisseur.

Jalonnant ce rift qui cisaille le pays selon un axe nord-est sud-ouest, et continue de s'écarter au rythme de deux centimètres par an, les volcans les plus actifs, Krafla, Askja, Grimsvötn, Hekla et Katla, tous placés sous haute surveillance, dominent des paysages chaotiques et crevassés... Depuis les années 1970, les scientifiques savent ce qui s'est passé ici : pile à l'aplomb de l'Islande se trouve un «point chaud», une anomalie thermique qui provoque la remontée de roches brûlantes. En un demi-siècle, les progrès technologiques, et notamment l'utilisation de la tomographie sismique – l'enregistrement et l'étude de la propagation des ondes sismiques – ont permis de brosser un portrait plus précis des phénomènes qui se jouent dans cette zone. Comme l'explique le géologue Ari Trausti Gudmundsson, également poète à ses heures : «On sait aujourd'hui avec certitude que la naissance de l'Islande est le fruit de la coexistence de ce "point chaud" et du rift nord-atlantique : le panache du point chaud se faufile aisément par la dorsale médio-océanique, zone de faiblesse de l'écorce terrestre...»

Cette conjugaison de facteurs rend l'Islande «unique pour un volcanologue», remarque Ari Trausti. Avec, notamment, une fréquence d'éruptions exceptionnelle : une tous les trois ans et demi en moyenne au cours des 1100 dernières années. Sur ce total, 130 ont été documentées depuis l'arrivée des premiers Vikings, au IXe siècle. La plus dévastatrice fut celle du Laki. Dans la matinée du 8 juin 1783, les flots incandescents jaillis d'une fissure ouverte au milieu des Hautes Terres du sud de l'île, entre les glaciers de Myrdalsjökull et de Vatnajökull, ont commencé à engloutir pâturages, fermes et rivières. Quand, neuf mois plus tard, les «feux du Laki» se sont enfin éteints, le paysage n'était plus qu'une plaine fumante de part et d'autre d'une entaille d'une trentaine de kilomètres de long, couronnée de 115 cratères. Le Laki avait émis la plus grande quantité de lave des temps



L'Islande est située sur la frontière entre les plaques tectoniques américaine et eurasienne, qui continuent de s'écarter. Cette situation particulière explique l'intense activité sismique, ainsi que la présence de 32 systèmes volcaniques actifs – un record en Europe.

historiques et l'Islande, perdu les trois quarts de son cheptel de moutons, la moitié de ses vaches, et 9300 habitants — soit, à l'époque, 21 % de la population ! La même année, les projections du volcan japonais Asama avaient atteint la stratosphère. Ce n'est que deux siècles plus tard, dans les années 1980, que des relevés de températures et de concentration des sulfates dans les glaces du Groenland ont permis de corréler ces deux épisodes cataclysmiques et leurs conséquences. Ensemble, le Laki et l'Asama avaient provoqué une pollution massive tout autour de l'hémisphère Nord, sous la forme d'un brouillard composé d'aérosols sulfatés. Ce qui généra, raconte Olgeir Sigmarsson, directeur de recherche au laboratoire clermontois Magmas et volcans, «un refroidissement climatique de 1 à 2 °C en moyenne sur l'Europe pendant les années suivantes». Une baisse des températures à l'origine de mauvaises récoltes, de famines, de désespoir et de révoltes – dont la Révolution française, disent certains historiens.

Aujourd'hui, on soupçonne le changement climatique d'influencer une partie de l'activité volcanique. En Islande, mais aussi en Alaska ou au Kamtchatka, la fonte accélérée des glaciers diminuerait leur pression sur certains volcans, ce qui faciliterait la remontée du magma et des gaz, telles des bulles de champagne une fois le bouchon dégagé de son muselet. Les forces de la nature peuvent-elles écrire l'Histoire ? En Islande, on n'en a jamais douté. ■

BERNADETTE GILBERTAS

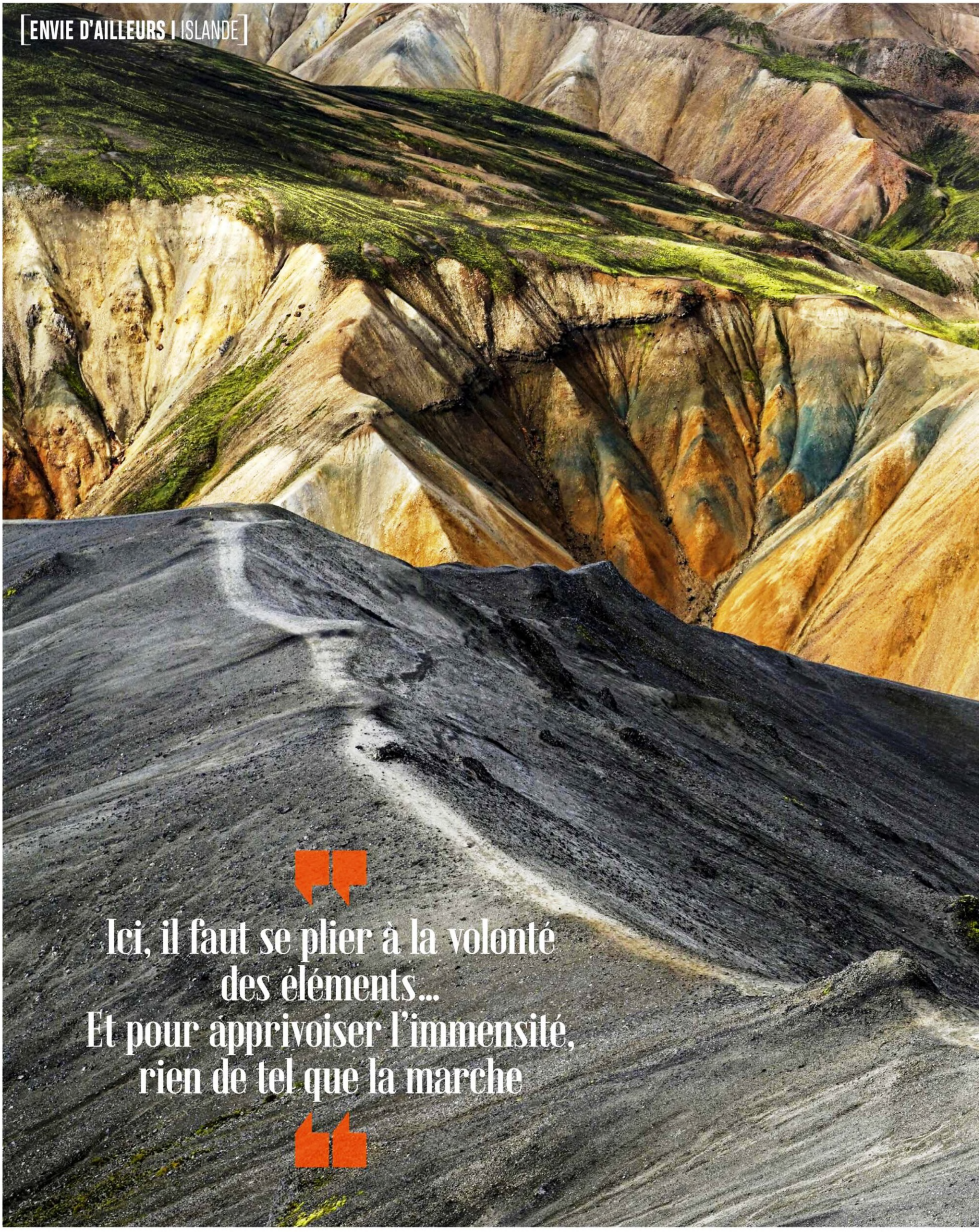
TEXTE ET PHOTOS : OLIVIER JOLY

Les plus beaux automnes se vivent dans les Hautes Terres

CETTE VASTITUDE MINÉRALE SANS ROUTE NI HAMEAU, DONT LES ISLANDAIS PARLENT AVEC FASCINATION ET CRAINTE, LES VISITEURS S'Y AVENTURENT SURTOUT L'ÉTÉ. LE PHOTOGRAPHE OLIVIER JOLY, LUI, PRÉFÈRE L'EXPLORER JUSTE AVANT LES GRANDS FROIDS.

Portrait : Jean-Paul Morin

Seules des pistes, comme ici dans la réserve de Fjallabak, permettent de parcourir les Midhalendid, les «Hautes Terres centrales» ou Highlands. L'hiver, ces chemins sont impraticables. La région devient ainsi inaccessible… huit mois durant !



> Ici, il faut se plier à la volonté des éléments... Et pour apprivoiser l'immensité, rien de tel que la marche

Pour ses couleurs oniriques, Landmannalaugar, dans le sud des Highlands, est la terre promise des randonneurs. Depuis le sommet du mont Blahnukur, la vue est imprenable sur ces collines de rhyolite qui marient ocre, bleu, vert et rouge.

Pour découvrir Hveragil, un bain à remous naturel d'un romantisme sauvage, il faut se diriger vers le centre de la terre. Depuis Reykjavik, conduire une douzaine d'heures en direction du nord-est jusqu'au refuge de Kverkfjöll, fermé depuis la fin de l'été mais dont le gardien laisse volontiers l'accès pour la nuit. À l'aube, reprendre la piste principale, simple sillon dans la vastitude minérale, entre-lacs de collines et camaïeu de gris. Puis soudain, tourner à droite, là où rien, ni panneau, ni cairn n'indique qu'une voie est carrossable. Encore deux heures de cahots vers une zone blanche de la carte... où la piste s'arrête brusquement. Alors je me mets en marche. Je longe la crête, surplombe un canyon, puis m'enfonce dans une gorge. Dans cette vallée cernée de sommets blanchis par les premières neiges automnales, voici qu'apparaît enfin un torrent aux rives moussues. Les vapeurs ne trompent pas. L'eau est délicieuse — autour de 38 °C —, chauffée par le feu de la terre juste sous mes pieds. Il ne reste plus qu'à plonger et à s'immerger dans la nudité du monde.

> **En plongeant la tête sous l'eau tiède, on entend gronder les tréfonds de la Terre**

Difficiles d'accès et très isolées, les sources de Hveragil ne figurent pas dans les guides. Elles sont l'une des innombrables merveilles dissimulées dans le cœur de l'Islande, un *no man's land* au-delà des 600 mètres d'altitude que les insulaires appellent Midhalendid, «les Hautes Terres centrales», avec respect, admiration et une pointe de crainte. Comme si c'était là, à l'aplomb du magma, que battait le pouls de leur pays. Grande comme un dixième de la France métropolitaine, cette région a été forgée par des millénaires de volcanisme et de glaciations, avant d'être abandonnée à la virulence du climat. Considérée comme la plus sauvage d'Europe, elle n'est accessible que l'été, entre le dégel et les premières neiges. Soumise aux rigueurs d'un hiver qui dure plus de six mois, elle reste inhabitable à l'année. On n'y trouve ni route bitumée, ni hameau, ni ferme. Il y a un seul hôtel, et des refuges allant du basique au primitif, qui accueillent randonneurs ou bergers. En septembre, les premiers, ou du moins la plupart, sont déjà rentrés chez eux ; les seconds arpentent encore la région lors de la grande transhumance annuelle appelée *réttir*. C'est à cette période, courte mais particulièrement belle, que je reprends la route des Hautes Terres chaque année depuis sept ans.

Je pensais bien connaître ces contrées lorsque Bertrand Jouanne, qui m'a accompagné dans l'un de ces périples, a évoqué pour la première fois les sources de Hveragil. Cela fait plus de trente ans que Bertrand vit en Islande. Créateur d'une agence de voyages, il est un des meilleurs connaisseurs des Hautes Terres. Il avait entendu parler de cette rivière d'eau chaude par des fermiers du cru. Il y a cinq ans, nous avons donc décidé de mettre nos pas dans les leurs afin d'explorer la région désertique située au nord de l'immense glacier Vatnajökull. Le paysage semble y avoir été dessiné au fusain par les colères répétées des volcans Askja, Kverkfjöll, Grimsvötn et Bardarbunga, parmi les plus actifs du pays. En 1875, une éruption a même créé le grand lac appelé Öskjuvatn, le plus profond du pays (260 mètres), au cœur de la caldeira d'Askja. Un cataclysme si terrible que des milliers d'Islandais furent poussés à s'exiler en Amérique du Nord. Le Danemark, puissance coloniale d'alors, avait même envisagé de rapatrier les habitants de cette île ingrate. Tout en coulées de lave,

Les décors tout en sables volcaniques et en mousses sont omniprésents dans la réserve de Fjallabak, où sinue cette rivière qui puise sa source dans le lac Holmsarlon. Comme il n'y a aucun pont dans les Hautes Terres, il faut estimer le niveau de l'eau et la puissance du courant, puis se lancer et traverser à gué.

bombes de basalte et sables volcaniques mêlés de cendres, cette contrée forme un océan minéral dominé par un ciel sans limites. La Lune, ou tout comme. Voilà pourquoi, entre 1965 et 1967, la Nasa y a envoyé des astronautes se préparer aux conditions du terrain qu'ils auraient à affronter durant la mission Apollo 11.

Suivant leurs pas, c'est par goût de l'aventure que les Islandais se rendent aujourd'hui sur ces lointains arpents, encore inexplorés il y a cent cinquante ans. À proximité immédiate du lac Öskjuvatn, aux eaux limpides, ils aiment se baigner dans le petit *maar* (un cratère empli d'eau) turquoise appelé Viti, d'où a jailli l'éruption de 1875. En plongeant la tête sous l'eau tiède, il est encore possible, disent-ils, d'entendre les grondements de la terre. Je tente l'expérience. Difficile de savoir si ce son sourd est dû au feu qui couve sous la surface de ce point chaud, ou si c'est l'émotion qui fait battre le sang contre mes tempes. La caldeira Askja possède une étrange puissance magnétique. Un amas de pierres agrémenté d'une plaque y salue la mémoire de deux Allemands venus étudier les lieux en 1907, le géologue Walther von Knebel et le peintre Max Rudloff, mystérieusement disparus sur le lac Öskjuvatn sans laisser de trace. Face à cette énergie tellurique, l'homme se sent partie intégrante du monde. Et l'on comprend mieux la vidéo de la star islandaise Björk, ardente défenseuse de l'environnement, qui, pour sa chanson *Joga*, se mettait en scène face à une nature bouillonnante se prolongeant à l'intérieur même de son corps...

En Islande, les toponymes disent beaucoup d'un lieu. L'austère plaine caillouteuse qui entoure Askja s'appelle Odadahraun, «le désert des bannis». Pendant des siècles, jusqu'à ce que la peine de mort soit établie en 1590, le châtiment le plus sévère encouru par un criminel était en effet ➳

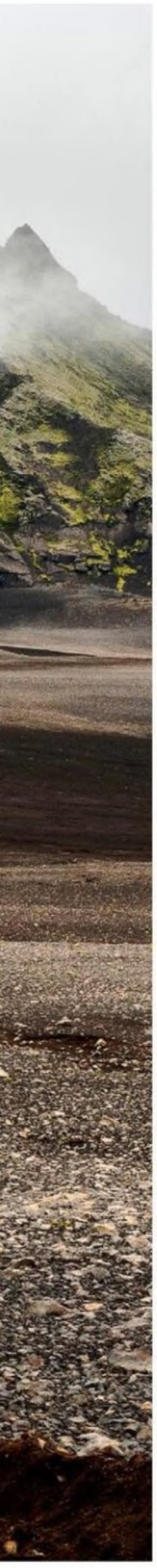
> Avant la transhumance, les fermiers lâchent leurs montures dans le désert noir de Maelifellsandur, pour une cavalcade fantastique

Une équipée sauvage avant que ne débute le traditionnel *réttir*... Ces chevaux escortent en effet des éleveurs qui, à l'automne, arpentent les Highlands pour récupérer les brebis laissées là en début d'été afin qu'elles puissent paître en liberté.

La F235 traverse un somptueux désert de pierres, en direction du lac glaciaire de Langisjor, découvert en 1878 par des bergers cherchant leurs moutons. Les pistes des Hautes Terres sont chacune identifiées par un «F» (pour *fjall*, «montagne», en islandais) et accessibles seulement aux véhicules tout-terrain.

l'exclusion de la communauté, et son exil dans ce monde inhospitalier. Cela revenait à le condamner à une lente agonie, de froid ou de faim. Les Hautes Terres («Highlands» en anglais) en ont gardé la réputation d'être hantées. À la tombée du jour, sous la silhouette menaçante de Herdubreid, «la montagne large d'épaules», une ambiance brumeuse, digne d'un tableau de Georg Gudni, le peintre des clairs-obscurs islandais, fait ressentir quelques frissons dans le dos. Ce n'est pas pour rien que les elfes et les trolls font partie du folklore local ! La nature à vif aiguise tant les sens qu'épier un éventuel mouvement parmi les roches ou distinguer des visages dans le paysage devient vite un réflexe. Mais ce soir-là, les seuls hululements sont ceux du vent.

«La fascination qu'exercent les Hautes Terres vient de leur austérité, de leur immensité en apparence sans limites», me souffle Bertrand lors de la veillée au refuge de Herdubreid, tandis que l'on perçoit au loin le passage groupé d'oies sauvages. Barges à queue noire, courlis corlieu, bécasses, cygnes chanteurs... Les oiseaux comptent parmi les rares animaux à hanter ces lieux désolés – avec les rennes, importés de Norvège au XVIII[e] siècle. Les plantes, pour survivre, ont quant à elles fait allégeance aux forces telluriques. À Herdubreid, angéliques, bouleaux nains et saules rampants poussent au bord d'un ruisseau, roussis par l'été indien. D'abord attiré par les glaciers, les cascades, les volcans et les sommets, mon regard de photographe discerne désormais les nuances subtiles de cette terre : une vaillante plante solitaire, l'ombre d'un nuage, la caresse du crépuscule sur le flanc d'une montagne. «Malgré leur dépouillement, les Hautes Terres offrent des paysages très différents, souligne Bertrand. La partie nord, en zone subaride, est dominée par les ocres gris. Alors qu'au sud, les préci-



pitations abondantes créent des contrastes saisissants entre le noir des roches et le vert des mousses.»

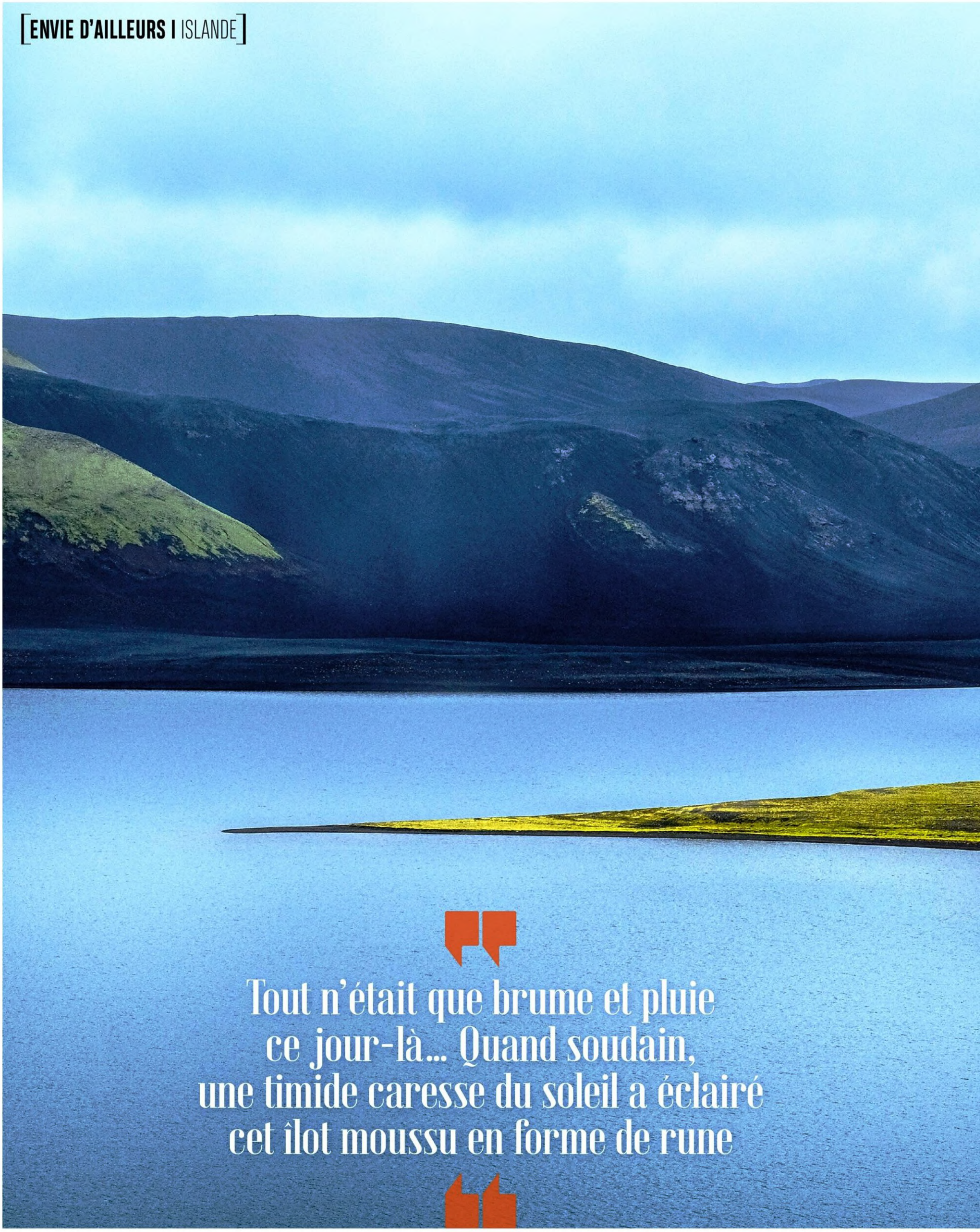
L'endroit le plus fréquenté des Highlands se trouve justement dans leur partie méridionale : Landmannalaugar, «les bains chauds des gens du pays». C'est le point de départ d'un trek mythique, le Laugavegur, dans la réserve naturelle de Fjallabak, et la porte d'entrée vers un monde surnaturel, avec ses collines de rhyolite aux teintes jaunes, rouges, vertes et bleues, son champ de lave féerique, ses résurgences géothermiques et des sources pour se délasser. Depuis l'essor touristique des années 2010, le refuge et le camping de Landmannalaugar attirent quelques milliers de randonneurs chaque été. Ici, l'aventure semble à la portée de tous. Mais elle perd un peu de sa magie avec cette affluence. Alors il faut s'engager plus loin pour retrouver le sentiment d'isolement qui confère à ces parages toute leur intensité. Avec un véhicule tout-terrain, un sac de couchage, le goût de la marche et une carte détaillée, on s'offre ainsi la découverte de mille univers différents. Sur ces pistes, on croise des rivières, beaucoup de rivières. Et comme il n'y a pas de pont dans les Hautes Terres, il faut passer à gué. Avec le temps, j'ai appris à estimer la hauteur des eaux, la puissance du courant, la présence de rochers, le risque que la pluie ou même le soleil, en provoquant la fonte des glaciers, fassent monter le niveau, rendant le retour impossible. Dans le doute, il m'arrive encore de traverser d'abord la rivière à pied.

Palmi Bjarnason et Sigrun Kristjansdottir n'ont pas ce problème. Avec leur fourgon 4x4 au châssis surélevé, ce couple de photographes d'une soixantaine d'années, accompagné de Raxi, leur border collie, peut se rendre partout ou presque – ils évitent seulement de traverser la rivière Holmsa, l'une des plus dangereuses du pays. Chaque année, ils passent une cinquantaine de nuits dans ce nulle part infini. Comme eux, de nombreux Islandais sont amoureux de ces espaces vierges, où ils randonnent, pêchent, chassent le renne pour certains, ou font de ces paysages des œuvres d'art, comme les deux photographes. «Les Highlands sont la partie la plus remarquable du pays, explique Palmi. C'est un sentiment rare que de se réveiller à l'écart du monde, avec seulement le bruit d'un lointain torrent. Ce paysage ne cesse de surprendre, transfiguré d'une minute à l'autre par la météo qui change. Ceux qui veulent – et peuvent – aller dans cette région l'adorent ; les autres la considèrent comme inutile, ne valant pas la peine d'être visitée et tout juste bonne à accueillir des centrales électriques...» De fait, on y trouve déjà deux complexes géothermiques, neuf électriques ainsi qu'un champ d'éoliennes. Et depuis juin, neuf nouveaux projets sont sur la table.

> La nature à vif aiguise les sens. J'épie le moindre mouvement parmi les roches

Accompagné de Palmi et Sigrun, j'ai approché des sites d'une beauté unique. Comme Eldgja, une faille immense née d'une éruption autour de l'an 1000 ; Laki, une cicatrice terrestre de 25 kilomètres de long, perforée de 125 cratères, où s'est produite la plus grande éruption de mémoire d'homme ; Langisjór, un lac enchâssé dans un écrin montagneux ; Maelifellsandur, un désert noir surmonté d'un cône vert ; ou encore Veidivötn, une myriade de lacs fréquentés par les pêcheurs l'été, rendus à la solitude à l'automne... Écoutant les conseils des connaisseurs, étudiant les cartes de près, inspiré par les toponymes, j'ai déniché des routes alternatives, des microrégions étonnantes, des vallées oubliées, des lacs à l'écart des pistes principales... Parfois, face aux aléas – tempête de sable, piste trop mauvaise ou crue soudaine –, j'ai douté. Et même, de temps en temps, renoncé à aller voir plus avant. Dans ces déserts du monde hyperboréal, il faut se plier à la volonté des éléments. C'est ce que sous-entend d'ailleurs la devise fataliste de ces insulaires : *thetta reddast*, «tout finira par s'arranger...»

Cette synergie avec la nature, les éleveurs islandais la vivent depuis plus d'un millénaire. Chaque année, au début de l'été, ils lâchent leurs troupeaux de moutons à travers ces vastes espaces, où ils peuvent brouter en paix. Fin septembre, lors du fameux *réttir*, la transhumance, ils s'en vont, une semaine durant, chercher les brebis et leurs petits entre sommets et vallées. Cette tradition date des débuts de la colonisation du territoire, au IXe siècle, quand résilience et solidarité étaient déjà nécessaires à la survie. Accompagnés de volontaires, les bergers partent à cheval et à pied vers les pâturages isolés. À l'horizon, ➳



> Tout n'était que brume et pluie
> ce jour-là... Quand soudain,
> une timide caresse du soleil a éclairé
> cet îlot moussu en forme de rune

Son nom dit tout : Langisjor, la «longue mer» en islandais. Enchâssé dans les montagnes du sud-ouest des Highlands et parsemé d'îles volcaniques, cet écrin d'eau pure s'étire sur 20 kilomètres. C'est un des plus grands lacs du pays.

Ces contrées austères, où l'on doit renoncer au confort, offrent des surprises incongrues. Comme ce (vrai) lavabo, installé près d'un poste de rangers du parc national du Vatnajökull. Ou ces vaillants élymes des sables, qui s'accrochent aux rocailles couleur charbon…

POUR VIVRE CETTE AVENTURE...

La saison idéale

En général, les pistes des Hautes Terres centrales ouvrent de début juillet jusqu'aux premières grosses neiges, parfois fin octobre. Les informations en temps réel sont disponibles sur *road.is*. Sur place, vérifier la météo sur *vedur.is*.

Pour tailler la route

En juillet-août, des transferts en autocar sont assurés depuis Reykjavik vers Landmannalaugar et Thorsmörk (horaires sur *re.is* et *trex.is*). Pour plus d'autonomie, l'idéal est de louer un 4x4. Les véhicules «normaux» ne sont d'ailleurs pas assurés sur les Hautes Terres.

Rivières à gué, mode d'emploi

Avec un 4x4, il faut rester en première vitesse et rouler lentement afin d'éviter les remous. En cas de doute sur la hauteur des eaux, attendre le passage d'un autre véhicule ou vérifier à pied. Se fier à des cartes plutôt qu'au GPS. Elles indiquent les gués, sont précises et n'envoient pas dans la mauvaise direction !

Un abri pour la nuit

Les opérateurs Ferdafelag Islands (*fi.is*) et Utivist (*utivist.is*) gèrent la plupart des refuges rustiques (50 à 80 euros la nuit) et des campings (20 euros environ). Lorsqu'il n'y a pas de gardien, ils peuvent donner un code d'accès. Dans les Hautes Terres, il y a un seul hôtel, le Kerlingarfjöll Mountain Resort, qui va s'agrandir en 2023 (*kerlingarfjoll.is*).

Ça use les souliers...

Avis aux marcheurs : le Laugavegur est l'un des plus beaux treks du monde et facile qui plus est, si la météo est bonne. Il part de Landmannalaugar pour rejoindre Thorsmörk (4 jours) ou Skogar (6 jours). Attention : il faut réserver les nuitées en refuge des mois à l'avance.

➳ les silhouettes de ces femmes et hommes arpentant les collines et sillonnant les canyons malgré le froid mordant semblent minuscules. J'ai vu les visages rosis par l'effort, le masque du découragement, parfois, et les sourires à la veillée, toujours. Rassérénés par la chaleur du refuge, équipé de douches et d'une cuisine, ils ôtent alors leur *lopapeysa*, le pull traditionnel en laine déperlante. Bière à la main, devant un dîner d'agneau et de pommes de terre, ils refont le monde des heures durant, offrant l'image d'une communauté soudée. À l'arrivée de l'hiver, qui dure huit mois, cet univers se refermera jusqu'à l'année suivante. En 2013, une tempête de neige était arrivée plus tôt que prévu dans la saison : ma voiture avait été bloquée au passage d'un col — un incident sans conséquences. Ignorant l'alerte, un Américain avait dans le même temps commencé le trek du Laugavegur dans le blizzard. Son corps a été retrouvé huit mois plus tard. Régulièrement, les Hautes Terres prennent des vies...

Rencontrée dans l'un des refuges colorés au toit de tôle, souvent déserts à cette période, Sif Konradsdottir, avocate impliquée dans la protection de la nature, se préoccupe de l'avenir de ces lieux. Vont-ils rester sauvages ? Ou être domestiqués afin que torrents et rivières alimentent de nouveaux barrages aux portes des Hautes Terres ? Ce dilemme, parfois caricaturé comme une simple lutte entre romantisme et pragmatisme, divise le pays depuis longtemps. Un projet de parc national des Highlands, qui prolongerait l'actuel parc national de Vatnajökull, sanctuarisant ainsi 40 % de la surface de l'Islande, en est resté au stade des études. En lien avec Sif Konradsdottir, quatre ONG islandaises ont de leur côté confié en 2021 une importante mission de cartographie au Wildland Research Institute de l'université de Leeds, en Angleterre, financée par des fonds privés islandais et internationaux. Le résultat de ces travaux a été dévoilé en mars. «Il en ressort que la moitié des zones les plus sauvages du continent européen se trouvent en Islande», insiste l'avocate. Ces relevés inédits montrent aussi que la majeure partie des Hautes Terres demeurent intouchées par les activités humaines. «Être précis sur l'état réel des Highlands va nous aider à mieux les protéger, explique-t-elle. Heureusement, pour l'instant, il n'est pas prévu d'y installer d'infrastructures touristiques tels que des routes ou des hôtels.»

Aldeyjarfoss, une puissante chute d'eau sertie d'orgues basaltiques... Hrafnabjargafoss, la «cascade de la falaise aux corbeaux», l'une de mes préférées... Faute de certitudes sur l'avenir, je me mets à considérer chaque montagne, chaque rivière, chaque cascade des Hautes Terres centrales comme une merveille en sursis. Même sous un ciel désespérément bas, j'ai appris à me mettre en marche pour aller admirer ces créations de l'univers. Chaque minute passée face à ces paysages de premier matin du monde est un privilège. Voilà pourquoi, cet automne encore — le huitième —, l'appel des Hautes Terres sera pour moi plus fort que tout. ■

OLIVIER JOLY

TEXTE : BERNADETTE GILBERTAS - PHOTOS : OLIVIER GRUNEWALD

Une éruption aux portes de la ville

CELA FAISAIT HUIT SIÈCLES QUE LA PÉNINSULE DE REYKJANES NE S'ÉTAIT PAS EMBRASÉE ! SES BOUILLONS DE LAVE SONT, CAS RARE, TRÈS FACILES D'ACCÈS. ALORS DEPUIS 2021, LES ISLANDAIS PROFITENT DU SPECTACLE... TOUT EN SE PRÉPARANT AU PIRE.

L'an dernier, chaque jour pendant six mois, des curieux se sont pressés pour être aux premières loges, à environ 200 mètres de l'hypnotique chaudron du Fagradalsfjall.

Les effusions couleur sang s'enchaînent à un rythme de métronome

Dans le cône profond de 80 mètres, des bulles de magma explosent toutes les huit à dix minutes. Ce gouffre est un cimetière à drones : des centaines y ont disparu !

Mai 2021. Plus noir que la nuit, le cône grumeleux se dresse au milieu d'un océan de laves figées dans la vallée de Geldingadalur, à proximité immédiate d'une petite montagne basaltique appelée Fagradalsfjall. Soudain, un halo diaphane apparaît au fond de son cratère. La lumière monte, danse sur les parois de jais et s'embrase. Des panaches rougeoyants fusent. Mue par une force venue des entrailles de la Terre, une bulle de matière incandescente apparaît par l'une des brèches ouvertes sur les versants. Elle enfle, hésite, se dilate à nouveau, puis explose. Poussé par la pression des gaz, le lac déborde à gros bouillons. Le fluide dévale les pentes et se déverse dans un chenal solidifié aux multiples ramifications, dont les extrémités s'éteignent une à une sitôt la lave refroidie. L'embrasement dure trois minutes à peine. La surface rougeoyante du chaudron se creuse déjà… et disparaît. Les lueurs faiblissent, la source de magma a tari. À nouveau pétrifié, le paysage replonge dans le silence et l'obscurité. Jusqu'à ce que le spectacle recommence à l'identique, après une pause de moins de cinq minutes. Malgré le froid piquant, l'odeur tenace de charbon brûlé et les volutes de fumée que le vent transporte, la scène est hypnotique. Pas question de quitter les lieux de peur de manquer la prochaine remontée de magma, ou la suivante, ou les prochaines encore, sous la poussée des gaz…

La foule observe la scène jusqu'à l'aube, le visage cramoisi par la chaleur

Reykjavík, la capitale islandaise (qui abrite un bon tiers de la population du pays), est à 40 kilomètres à peine. L'aéroport international, à moins de vingt minutes. Ici, à la pointe sud de la presqu'île de Reykjanes, les gardes-côtes ont été les premiers, dans la soirée du 19 mars 2021, à repérer un embrasement anormal des nuages lors de leur reconnaissance aérienne quotidienne. La lave s'échappait à ce moment-là d'une fissure de 200 mètres de long, dont il ne resta rapidement plus que huit bouches. Les trois cônes sud se sont tus au bout de quelques jours, et les cinq situés au nord n'en ont formé plus qu'un. Surnommé Big Five par les volcanologues, ce dernier a craché sans relâche six mois durant. Pour les Islandais, qui vivent sur la terre volcanique la plus active d'Europe, c'est presque de la routine : ils sont habitués à subir une éruption tous les trois ans et demi en moyenne. N'empêche, celle de Fagradalsfjall est la plus longue des cinquante dernières années. Et les experts prédisent qu'elle est partie pour durer. Si bien que les autorités s'inquiètent des potentielles répercussions – économiques, sanitaires… – d'un événement volcanique au long cours. Personne en Europe n'a oublié le panache de cendres de l'Eyjafjallajökull, qui avait perturbé le trafic aérien en 2010.

Sur la presqu'île de Reykjanes, l'explosion de lave à Fagradalsfjall a pourtant été accueillie avec soulagement. Elle a en effet mis un terme à dix-huit mois de séismes quasi quotidiens, de plus en plus intenses, lézardant certaines maisons et éprouvant durement le moral des habitants installés dans des fermes isolées et dans le petit port de Grindavík, situé à seulement sept kilomètres du cœur du Big Five. Tous craignaient que ne survienne le tremblement de terre majeur et destructeur auquel la défense civile, les experts et le gouvernement, relayés par les médias, ne cessaient de préparer la population. Les premiers flots de magma ont donc tempéré leur frayeur. D'autant qu'ils ont eu la délicatesse de se déverser sur un bout de terre inhabité, loin d'un glacier (ce qui aurait pu causer de dangereuses débâcles), et à distance raisonnable – une dizaine de kilomètres – des puissantes centrales géothermiques de Svartsengi et de Hellisheidi.

Août 2021. Telles des lucioles tremblotantes dans la pénombre, les randonneurs, lampe vissée sur le front, torche ou téléphone en main, tracent un chemin de lumière sur le fil des versants. En solo ou en famille, ils sont arrivés à petites foulées ou à vélo, pour

Un long filet de lave incandescente parcourt une grosse coulée déjà refroidie, d'un noir d'encre. Les Islandais ont construit une digue pour stopper l'avancée de ce flux vers le sud et la mer (témoin les traces en zigzag que l'on voit ici, laissées par le passage d'engins de chantier)... En vain.

quelques minutes, quelques heures ou toute la nuit. En chaussures de ville et les mains dans les poches ou équipés pour la montagne, le sac bourré de victuailles et d'un duvet, tous cherchent une place avec vue imprenable. À leurs pieds, la scène noire vire au rouge, vibre et s'embrase. Flashs. Selfies. On s'interpelle, on exulte, on applaudit, sur fond de panache couleur sang. Les caméras tournent, les drones zigzaguent, les verres s'entrechoquent. Histoire d'alimenter leur fil d'actualité sur Instagram ou Facebook, quelques intrépides s'aventurent au plus près des lobes de matière rougeoyante pour y faire griller quelques cubes de marshmallows, sous la huée de spectateurs outrés qu'on trouble le spectacle. Plus tard, l'aube bleutée en trouve certains endormis au fond d'un duvet, d'autres toujours éveillés, le visage cramoisi par la chaleur qui émane des coulées et le dos glacé par le vent. Le rythme hypnotique des fontaines de lave a eu raison de l'excitation de la foule,

SENTIERS, PARKINGS, *FOOD TRUCK*... TOUT A ÉTÉ TRÈS VITE ORGANISÉ

qui garde désormais le silence...

Les voisins les plus proches du Fagradalsfjall étaient arrivés sur les lieux dès le lendemain de l'ouverture de la fissure en mars 2021, bravant la neige et le froid. Ils avaient très vite été suivis par un bon nombre des 3 300 habitants de Grindavík et par d'autres curieux originaires de Reykjanes, péninsule qui n'avait connu aucun phénomène éruptif en huit cents ans. Interdire la zone aurait été vain. En réponse à l'extraordinaire intérêt pour l'éruption, la défense civile et les propriétaires terriens les plus proches ont fait creuser à la hâte plusieurs parkings et balisé, dès le 23 mars, deux sentiers pour permettre aux curieux de gagner des promontoires naturels situés à distance respectable du magma en fusion. Les réseaux sociaux ont fait le reste. «Ce fut une aubaine pour l'office du tourisme, s'amuse Bertrand Jouanne, un Français fin connaisseur de l'Islande installé à Reykjavík depuis trois décennies, en marchant d'un pas vif malgré la raideur du chemin. À cause de la pandémie, le nombre de visiteurs dans le pays avait plongé entre 2019 et 2020, passant de deux millions à 490 000. L'éruption a dopé le démarrage de la saison l'année suivante...» De mars à septembre 2021, 355 000 personnes se ➳

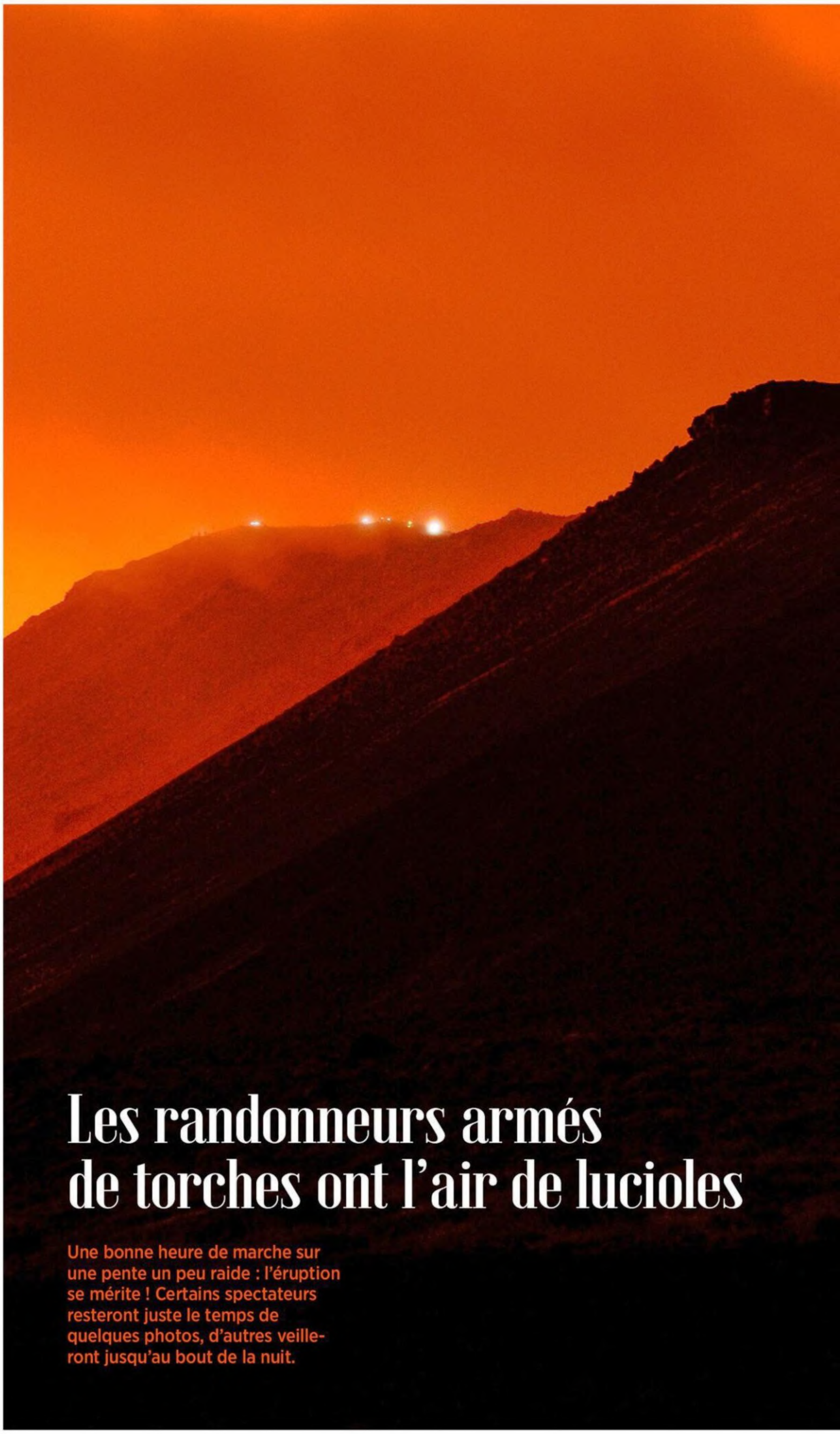
sont ainsi pressées dans la vallée de Geldingadalur, remplissant les parcs de stationnement, et faisant la queue devant le *fish and chips* de Jóhann Issi Hallgrímsson. Lui a eu le nez assez fin pour poser son *food truck* pile à l'entrée de l'un des chemins. «Vous n'imaginez pas le nombre de randonneurs qui, partis le nez au vent dans la journée, n'arrivent plus, une fois de retour dans l'obscurité, à retrouver leur véhicule !, rit-il en glissant un filet de cabillaud fumant dans un cornet. Je ne sais pas combien j'en ai escorté pour les aider... Alors que moi, le premier mois, je n'avais toujours pas eu le temps de voir l'éruption.»

Quelques chevilles tordues, des fractures, des irritations causées par l'âcreté des gaz, une hypothermie... La liste des accidents est bien maigre au vu de l'affluence. La vigilance discrète, mais ô combien efficace, des *björgunarsveitir*, les équipes bénévoles de secouristes, y est aussi pour quelque chose : 350 volontaires se relayent sur le site, se déplaçant deux par deux pour discuter avec les uns et les autres, proposer un sucre ou un café chaud aux touristes tremblants de froid et de fatigue, ou pour éloigner calmement la foule, détecteur de gaz en main.

LE PANACHE GRIS FAIT DÉSORMAIS PARTIE DU DÉCOR DE REYKJAVÍK

La grande crainte ? Les *vogs* (mot-valise formé par contraction de *volcanic* et de *fog*, «brouillard»), ces aérosols chargés d'acide sulfurique et de sulfates, très irritants pour les yeux et le système respiratoire. «Les gaz lâchés par l'éruption se sont répandus sur l'ensemble de l'Islande, confirme la spécialiste Melissa Anne Pfeffer, mais, heureusement, des *vogs* ont rarement été détectés.»

Septembre 2021. Rougeoyant la nuit, gris rose le jour, le panache chargé de volutes de gaz et de vapeur expulsé par le cratère jusqu'à 300 mètres de hauteur fait maintenant partie du décor de Reykjavík. «C'est devenu une habitude de jeter un œil à ces signaux de fumée», s'amuse Thorbjörg Rannveig Hákonardóttir. Adossée aux orgues de béton de l'église Hallgrímskirkja, cette guide de 60 ans, que tout le



Les randonneurs armés de torches ont l'air de lucioles

Une bonne heure de marche sur une pente un peu raide : l'éruption se mérite ! Certains spectateurs resteront juste le temps de quelques photos, d'autres veilleront jusqu'au bout de la nuit.

Le magma en fusion profite de brèches pour s'échapper

Les parois du Fagradalsfjall (ici, en juin 2021) s'effondrent et se désagrègent régulièrement, puis se reforment. Des cascades de lave se faufilent par ces ouvertures jusqu'à des chenaux.

monde surnomme Obba, glisse ensuite un éclat malicieux dans ses yeux si clairs : «Les volcans ? Ils font partie de notre vie. Mais les tremblements de terre, eux, me terrifient.» Au début de l'année 2021, quand les secousses étaient quotidiennes, Obba était sans cesse sur le qui-vive : «J'avais une obsession : laisser toutes les portes des pièces ouvertes pour éviter qu'un séisme ne vienne déformer les chambranles et bloquer toute tentative de fuite. C'était une réminiscence des exercices de simulation obligatoires de mon enfance.» Des entraînements qui n'ont plus cours aujourd'hui dans les écoles – à l'exception de celles installées à proximité des volcans les plus à risques. Car grâce à Internet et aux médias, les Islandais, qui suivent désormais en direct l'activité géologique de leur pays, sont sensibilisés aux consignes de l'Almannavarnir, la Sécurité civile : ils maîtrisent les bons réflexes – par exemple celui de se faufiler sous une table dès que le sol se met à bouger – et savent aussi dans quel abri se réfugier en cas de cataclysme. Tous s'attendent à une éruption volcanique majeure. Depuis leur arrivée sur l'île, au IXe siècle, les Islandais en ont déjà essuyé une quantité… Et toujours, se sont relevés.

UNE ÉQUIPE D'EXPERTS ANALYSE LES MOINDRES SOUBRESAUTS DE LA TERRE

Dans les laboratoires du Vedurstofa, l'Office météorologique islandais, on ne prédit pas seulement le temps qu'il va faire. Une quinzaine d'employés se dédient entièrement aux risques naturels, tentant d'anticiper inondations, glissements de terrain ou avalanches, et suivant, bien sûr, les moindres soubresauts de la Terre. Parmi eux, Hulda Rós Helgasdóttir, géophysicienne et sismologue. «Nous savons aussi tout de la vie des citoyens, plaisante-t-elle, en glissant un doigt sur les trémors (les tremblements de terre engendrés par la remontée du magma lors d'une éruption) retranscrits par l'un de ses appareils. Nos machines sont d'une telle précision qu'elles perçoivent, par exemple, les vibrations du trafic routier.» Sur un graphique, de nombreuses secousses parmi les 30 000 produites le mois

précédant l'ouverture de la fissure du Fagradalsfjall affichent une magnitude de 5,4 sur l'échelle de Richter. «Au vu de l'activité sismique intense, nous nous attendions à un événement tectonique majeur, et non à une éruption !», souligne la spécialiste. En réalité, le magma issu d'un réservoir situé entre 10 et 17 kilomètres de profondeur a profité des fracturations provoquées par les séismes du moment pour remonter sous la surface terrestre. Mais n'a finalement donné lieu qu'à une éruption effusive minime, soit un volume de lave de 140 millions de mètres cubes, étalés sur 4,8 kilomètres carrés. Bien peu au regard de celle du Bardarbunga en 2014, dont le milliard de mètres cubes de flots de lave avaient recouvert 83 kilomètres carrés de terres désertiques, au nord de la calotte glaciaire du Vatnajökull.

Octobre 2021. Le vent siffle sur le sol gelé, emporte dans sa tourmente des lambeaux arrachés aux coulées de lave refroidies. L'accès par l'ouest est raide, la progression sur le plateau rocheux, chaotique. Le Fagradalsfjall s'est tu le 18 septembre 2021, mais la vue vaut encore le détour, alors que le pâle soleil de l'automne révèle un paysage pétrifié. Une ultime rafale dégage les volutes bleutées s'élevant encore du cratère désormais silencieux, et révèle des parois sublimées d'or et de cuivre par les émanations de soufre. Un randonneur solitaire en quête d'un morceau de lave s'enhardit sur un ruban de roche couleur de jais, appelée coulée de Nátthagi. Celle-ci a poursuivi sa course vers le sud, inexorablement, coupant l'accès qui menait au sommet panoramique où se pressait la foule durant l'été. Une digue avait pourtant été érigée dans le but de freiner son avancée. En vain. La coulée a même renversé un engin de chantier, qui gît encore sur place. Non loin de là, sur la rocaille, se dresse, flanquée d'une antenne, une armoire métallique dans laquelle farfouille Jón Atli Magnússon. Cet ingénieur indépendant fait partie d'un groupe de dix experts responsables de la protection des infrastructures critiques menacées par les séismes et les éruptions. Il a été missionné par la Sécurité civile pour expérimenter la résistance des fibres optiques aux coulées. Patiemment, l'homme vérifie l'état de ses thermographes et caméras thermiques, entre autres équipements. «Ces appareils nous ont fourni des informations précieuses sur la vitesse de pénétration de la chaleur dans le sol situé sous la lave, explique Jón Atli Magnússon. Et ces données nous ont permis de déduire le temps dont nous disposons avant que les infrastructures enterrées ne tombent en panne si une coulée les recouvre. Soit seulement quelques jours, et non quelques semaines comme nous l'espérions !» Un enjeu majeur car la destruction des réseaux de télécommunication pourrait paralyser une partie du pays.

Grâce à ces instruments, les ingénieurs peuvent mesurer la résistance de certaines infrastructures enterrées, comme les fibres optiques, à la chaleur émise par la lave.

Un jour, la destruction des réseaux télécoms risque de paralyser une partie du pays

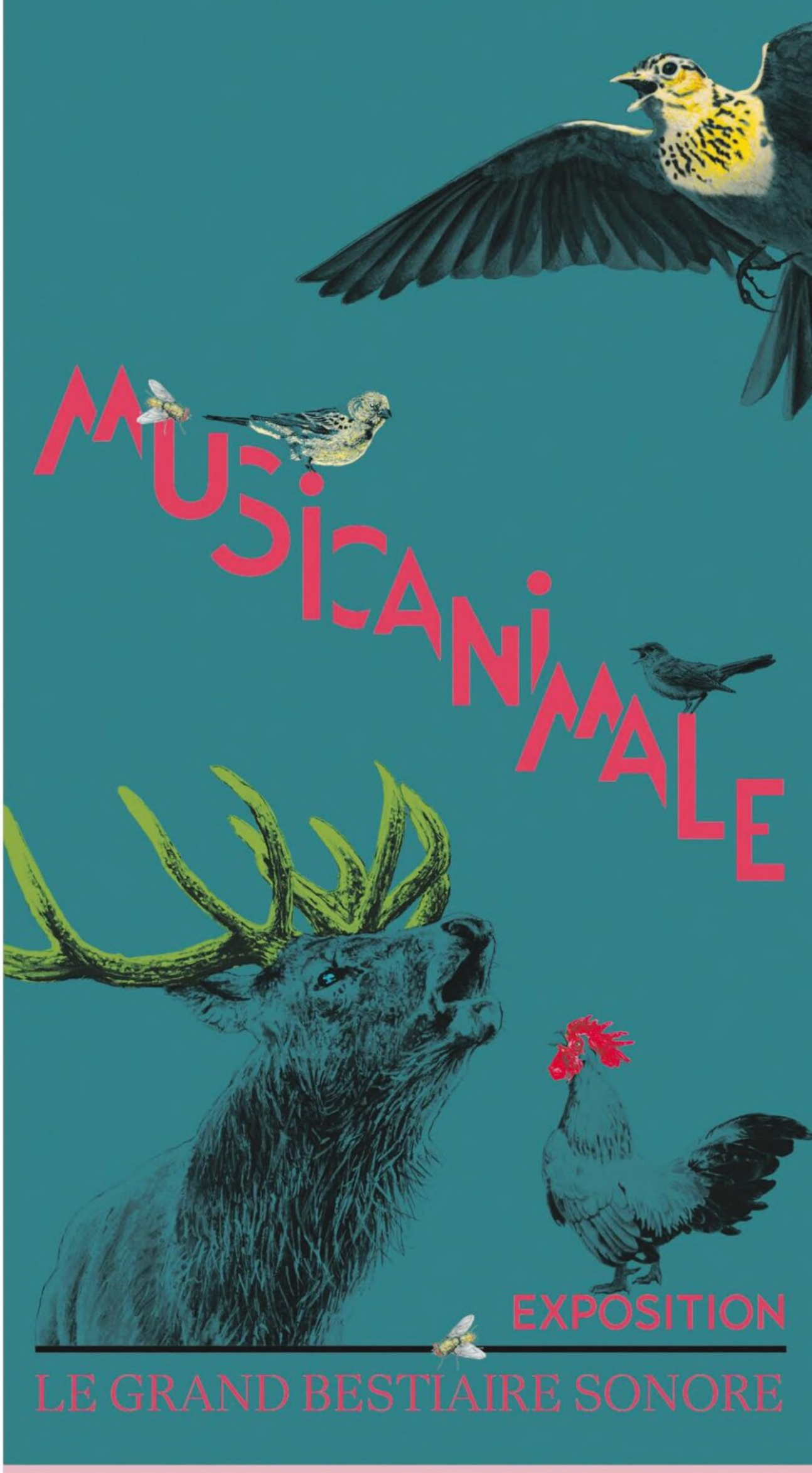
Décembre 2021. Le samedi 18, le Vedurstofa déclare l'éruption de Fagradalsfjall officiellement terminée. Mais les experts préviennent : il faut toujours se méfier du magma qui dort. «Je m'attends à une nouvelle période d'agitation dans quelques mois ou quelques années, assure ainsi le géologue Ari Trausti Gudmundsson, également membre du Parlement. Le magma continue d'évoluer vers la croûte terrestre depuis des réservoirs profonds. Il pourrait donc percer à nouveau la surface et relancer l'activité volcanique dans la région...» Une annonce prophétique.

3 août 2022, à 13h18 : après 2 700 tremblements de terre en quatre jours, de la lave jaillit à nouveau sur la péninsule de Reykjanes. Elle s'épanche par une fissure de 100 mètres de long, dans la vallée de Meradalir, déjà recouverte par les débordements de Fagradalsfjall en 2021. Sans surprise pour Thorvaldur Thórdason, professeur de volcanologie à l'université d'Islande : «Les quatre systèmes volcaniques [ensemble de lignes tectoniques et de volcans associés] de Reykjanes sont actifs les uns après les autres, avec des interludes de huit cents ans environ, dit-il. Le dernier s'étant réveillé entre le XIe et le XIIIe siècles, la péninsule est pile à l'heure pour un autre cycle d'éruptions !» Tandis que la procession de curieux a repris, Ari Trausti Gudmundsson, lui, est retourné à Grindavík, pour expliquer une fois encore aux habitants les scénarios que les autorités échafaudent afin de pouvoir réagir au plus vite.

ALERTE, ICÔNE EN PÉRIL ! LE FAMEUX LAGON BLEU POURRAIT ÊTRE TOUCHÉ

«Nous craignons que les réserves d'eau potable toutes proches ne soient polluées par les émanations gazeuses», annonce-t-il en préambule. En se développant vers le sud, les coulées pourraient aussi barrer la route qui file de Grindavík vers l'est et gagner la mer, bloquant l'accès à cette zone et mettant à mal le réseau Internet via la surchauffe des fibres optiques. Autre hypothèse : «Un flux important de magma vers l'ouest pourrait toucher le célèbre Bláa Lónid, le Lagon bleu [des bains d'eau chaude], et la centrale géothermique de Svartsengi, ce qui affecterait l'alimentation en chauffage de 22 000 foyers», avance Ari Trausti. Plus que tout, les experts et le gouvernement craignent que ces deux «petits» phénomènes de Fagradalsfjall et de Meradalir soient les prémices d'un événement durable, qui pourrait bien couper vers le nord la voie d'accès entre l'aéroport et la capitale, privant ainsi l'île d'une importante source d'approvisionnement et de ses touristes, voire restreignant les possibilités d'évacuation… À l'heure où nous écrivons ces lignes, l'éruption vient juste de s'arrêter. Jusqu'à la prochaine fois. ■

BERNADETTE GILBERTAS



TEXTE ET PHOTO : OLIVIER JOLY

▶ Délicieux remous
Le rituel préféré des Islandais ? Aller au *heitur pottur*, le «pot d'eau chaude». Parmi ces jacuzzis naturels, voici Hveragil, dans les Hautes Terres, une rivière à 38 °C où l'on peut barboter au calme.

Les conseils d'un «pro»

NOTRE REPORTER ET EXPERT LIVRE SES BONS PLANS.

Des expériences uniques

▶ **Le spa sur la falaise**
Le village de Husavik, réputé pour l'observation des baleines, dispose de bains chauds en surplomb de l'océan Arctique. Des bassins, on aperçoit parfois passer les cétacés.
geosea.is

▶ **Du requin au menu**
Dans cette ferme-musée de Snaefellsnes, on peut déguster une plat de fêtes typique : le *hakarl,* le requin faisandé. C'est au XVII[e] siècle que les insulaires ont appris à accommoder cette viande fatale consommée crue.
bjarnarhofn.is

▶ **Souffle polaire**
L'Arctic Coast Way offre 900 kilomètres de tours et détours à travers les sept péninsules du Nord, encore peu touristiques. Une route idéale pour admirer les landes, errer sur des plages désertes, observer les macareux…
arcticcoastway.is

▶ **Au cœur du volcan**
Explorer les entrailles du Thrihnukagigur, endormi depuis 4000 ans sur la péninsule de Reykjanes, c'est possible, grâce à une nacelle qui descend à 120 m dans une féerie de coulées multicolores.
De mai à octobre. insidethevolcano.com

Des livres pour voyager

▶ **Toute l'âme d'un pays**
Un homme amnésique débarque dans un village des fjords de l'Ouest et redécouvre d'étranges destins familiaux. Une fresque émouvante à travers les époques, et une fine exploration de l'identité islandaise.
Ton absence n'est que ténèbres, *Jon Kalman Stefansson, éd. Grasset.*

▶ **Une plume délicate**
La jeune Hekla quitte sa province en 1963 pour devenir écrivaine. Au fil des rencontres, elle va défier les préjugés et gagner sa liberté… Des personnages touchants d'humanité, qui ont valu à ce roman le prix Médicis étranger en 2019.
Miss Islande, *d'Audur Ava Olafsdottir, éd. Zulma.*

▶ **Grands frissons**
D'un côté, la disparition d'un enfant à Isafjördur ; de l'autre, une ferme isolée sur la péninsule sauvage du Hornstrandir, où trois amis sentent d'inquiétantes présences. En liant deux récits à la manière de Stephen King, l'auteure signe le plus haletant des polars islandais.
Je sais qui tu es, *d'Yrsa Sigurdardottir, éd. Points.*

Une immersion musicale

▶ **Fragrances post-rock**
Depuis 1994, le groupe Sigur Ros distille des chansons puissantes et éthérées, portées par la voix d'ange du chanteur Jonsi. Ce dernier a aussi ouvert dans le vieux Reykjavik une élégante boutique de parfums composés par ses soins, où il invite à une balade au fil des essences, à l'écoute de poèmes.
Album coup de cœur : Takk *(2005). Boutique : fischersund.com*

▶ **Mélodies gracieuses**
Son premier album, *In the silence* (2014), avait fait découvrir ses mélodies accrocheuses devenues des tubes planétaires, comme *Going Home*. Asgeir délivre enfin un nouvel opus, qui trace son sillon électro-folk avec une grâce entêtante.
Time on my hands, *dans les bacs le 28 octobre.*

▶ **Notes d'automne**
Sin Fang, Mammut, Biggi Hilmars, Arnor Dan… La scène islandaise est foisonnante. La meilleure façon de découvrir les sons du pays des trolls est d'assister au festival Iceland Airwaves, qui embrase Reykjavík chaque automne.
Du 3 au 5 novembre 2022. icelandairwaves.is

Sur les écrans

▶ **Femme de caractère**
Présenté à Cannes en 2018, *Woman at War* est le portrait touchant d'une activiste environnementale, dont les aventures haletantes se dénoueront avec la complicité de sa sœur jumelle.

▶ **Thriller glaçant**
Très en vogue à Hollywood, l'Islandais Baltasar Kormakur a créé la remarquable série *Trapped*. Dans la première des trois saisons, la plus réussie, le héros doit élucider des meurtres à Seydisfjördur, un fjord coupé du monde par une tempête de neige.

Pause Instagram

▶ **Sublime noir & blanc**
Ragnar «Rax» Axelsson est le photographe islandais le plus réputé. Ses clichés mettent en scène ses compatriotes dans leur environnement, souvent sauvage. Et aussi des trésors en sursis, les glaciers, vus du ciel.
@ragnaraxelsson

▶ **Regard de connaisseur**
Le voyagiste français Bertrand Jouanne poste des publications toujours pertinentes, en images et en mots. Le reflet de son amour inconditionnel pour son pays d'adoption depuis trente ans.
@bjouanne

Pour faire ce voyage : *Icelandair, qui nous a aidés à réaliser ce dossier, relie toute l'année la France à l'Islande, avec, l'hiver, 1 à 2 vols/jour de Paris à Reykjavik et, l'été, 2 à 4 vols/jour depuis Paris ainsi que 2 vols/semaine depuis Nice.* icelandair.com/fr-fr

GEO ÉDITIONS

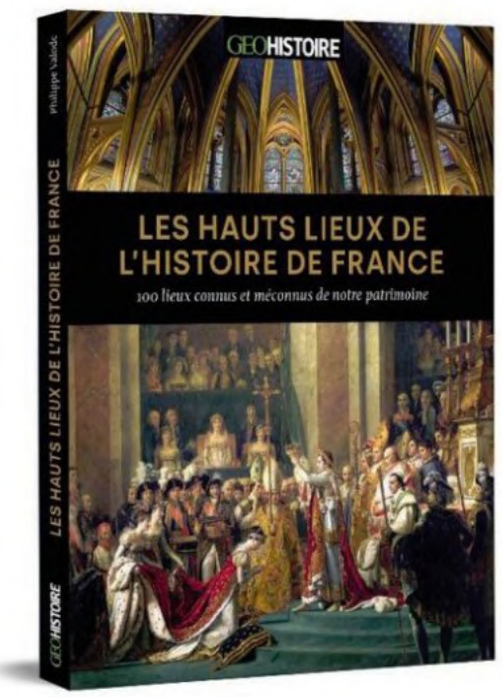
LES HAUTS LIEUX DE L'HISTOIRE DE FRANCE

100 lieux connus et méconnus de notre patrimoine

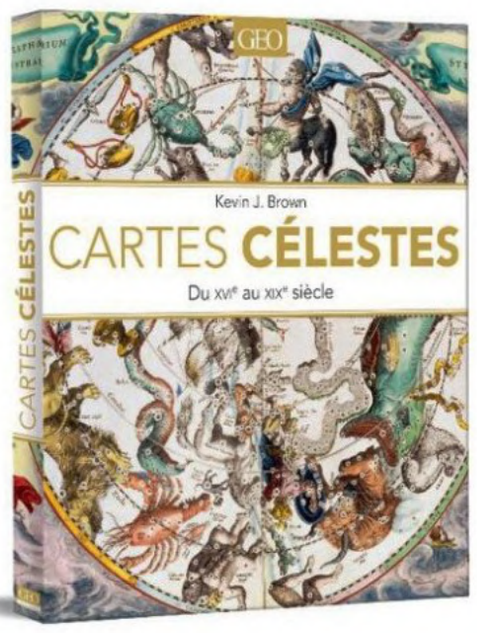
Prix
19,99€

Du château de Blois à la cathédrale de Reims pour assister au baptême de Clovis... un périple foisonnant où l'on croise au détour de ces chemins la route des grands héros de notre histoire.

Éditions GEO - Format : 23,3 x 30 cm - 192 pages



Prix
35€



CARTES CÉLESTES

Du XVIe siècle au XIXe siècle

Depuis l'époque des Égyptiens et des Babyloniens, l'observation, l'étude et la représentation du ciel nocturne ont constitué un défi pour les hommes. Ce livre de référence, magnifiquement illustré, présente une sélection de cartes rares du ciel, des plus belles et plus significatives.

Éditions GEO - 23,1 x 30 cm - 208 pages

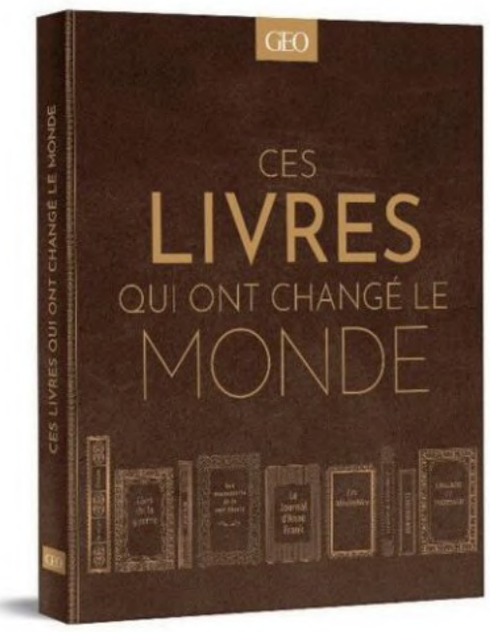
CES LIVRES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

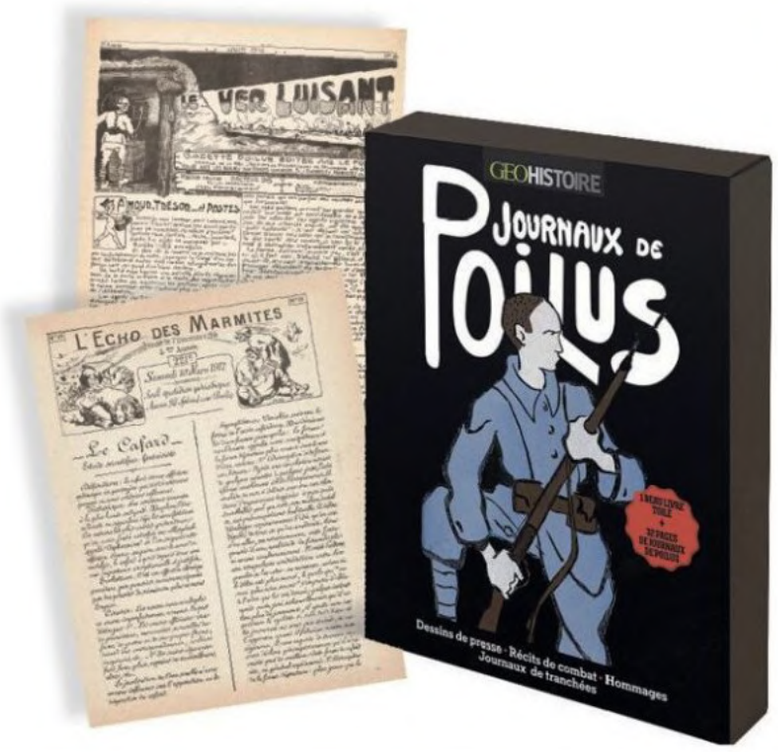
Quand les écrits influencent l'humanité

Prix
27,30€
au lieu de 39€

Du Livre des morts de l'Egypte ancienne à Harry Potter, de la Bible de Gutenberg au Journal d'Anne Franck, des Très Riches Heures du Duc de Berry au Deuxième sexe… Partez à la découverte des livres qui ont marqué l'histoire !

Éditions GEO - Format : 26 x 31 cm - 256 pages





Prix
19,98€
au lieu de 49,95€

COFFRET JOURNAUX DES POILUS

La guerre de 1914-1918 vue par les poilus

Pour lutter contre l'ennui, le bourrage de crâne, les poilus créent, avec les moyens du bord, leurs propres journaux. Découvrez d'incroyables documents, forts,créatifs, politiques, véritables documents historiques et témoignages d'une époque.

GEO Histoire - Format du coffret : 23,6 x 26,5 x 3,5 cm - 224 pages

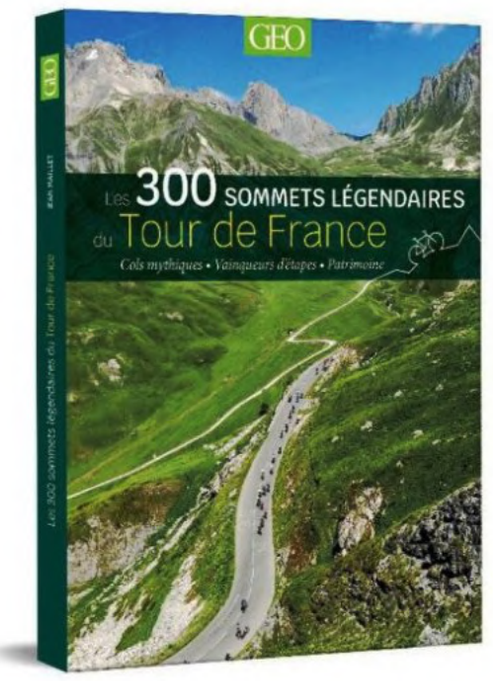
Documents inédits
1 coffret collector contenant 1 très beau livre dos toilé, richement illustré et 2 fac-similés de Journaux de poilus inédits **soit 32 pages reproduites !**

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOS DERNIÈRES SORTIES DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

LES 300 SOMMETS LÉGENDAIRES DU TOUR DE FRANCE

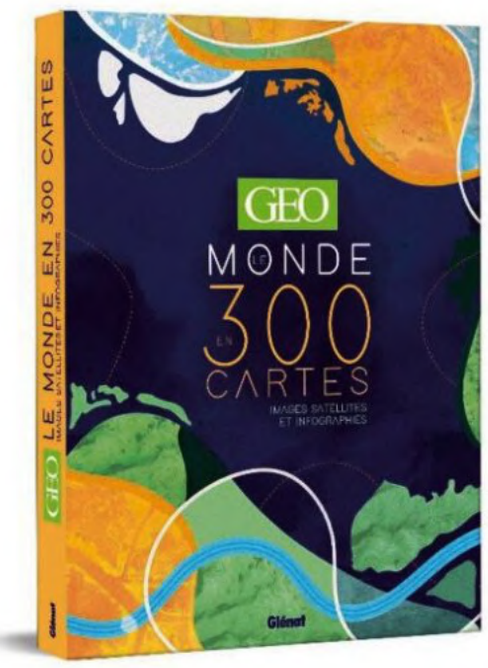
Prix **17,99€**



Découvrez les plus beaux paysages de notre pays

Des Vosges à la Corse, en passant par le Massif central, cet ouvrage propose une balade inédite qui permet au lecteur de s'attarder sur les quelque 300 sommets franchis depuis 1903 par les nombreux coureurs.

Éditions GEO - 21 x 27 cm - 176 pages



Prix **39,95€**

LE MONDE EN 300 CARTES

Images satellites et infographies

Conçu par les plus grands spécialistes internationaux de cartographie, l'Institut géographique De Agostini et Libreria Geografica en collaboration avec GEO, ce livre est un outil de référence indispensable pour comprendre la géographie du Monde.

Éditions GEO - 23 x 31,8 cm - 352 pages

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M. GEO524V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

_____

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail* _____

☐ Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1. **Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr**
2. **Je clique sur** Clé Prismashop — **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur** / **Situé en bas du menu sur mobile**
3. **Je saisis la clé Prismashop** GEO524 Voir l'offre

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** au lieu de ~~78€~~ (1 an -12 numéros version papier + numérique + accès aux archives numériques).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Les Hauts lieux de l'histoire de France	14040	.....	.....	.....
Cartes Célestes	13660	.....	.....	.....
Ces livres qui ont changé le monde	13704	.....	.....	.....
Coffret Journaux de poilus	13714	.....	.....	.....
Les 300 sommets légendaires du Tour de France	14073	.....	.....	.....
Le monde en 300 cartes	13852	.....	.....	.....

Participation aux frais d'envoi	+ 5,50 €
❑ **Je m'abonne à GEO aujourd'hui** (1 an - 12 numéros)	+ 69 €

Total général en € : .....

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2022. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

PHOTOS : HANNELORE VANDENBUSSCHE - TEXTE : CYRIL GUINET

LA VIE EST

UN JEU

Jouer est un besoin universel, même si parfois, la partie prend un tour dangereux, voire cruel. La photographe belge Hannelore Vandenbussche a réalisé de stupéfiants clichés autour du monde de ces casse-cou qui, avec un objet ou à mains nues, sur le sable, l'herbe ou la glace, se défient pour prouver leur bravoure ou leur adresse.

La course de rennes – *porokisat* dans la langue des Samis – est un sport très populaire en Laponie. À la différence des épreuves de trot attelé, les drivers ne sont pas juchés sur un sulky mais sur… une paire de skis. Et leurs animaux, lancés à 40 kilomètres par heure sur la piste enneigée, plus fantasques que des chevaux, n'hésitent pas à les envoyer dans le décor…

FINLANDE

Tous les coups sont permis ! Au Kirghizistan, les parties de *bouzkachi,* spectaculaires et violentes, voient des centaines de cavaliers se disputer la carcasse d'une chèvre décapitée avant d'aller la déposer dans une zone déterminée. Dans une mêlée dantesque, les chevaux se cabrent, ruent, se mordent. Les hommes chutent, se font piétiner. Ce sport guerrier a inspiré Joseph Kessel pour son roman *Les Cavaliers.*

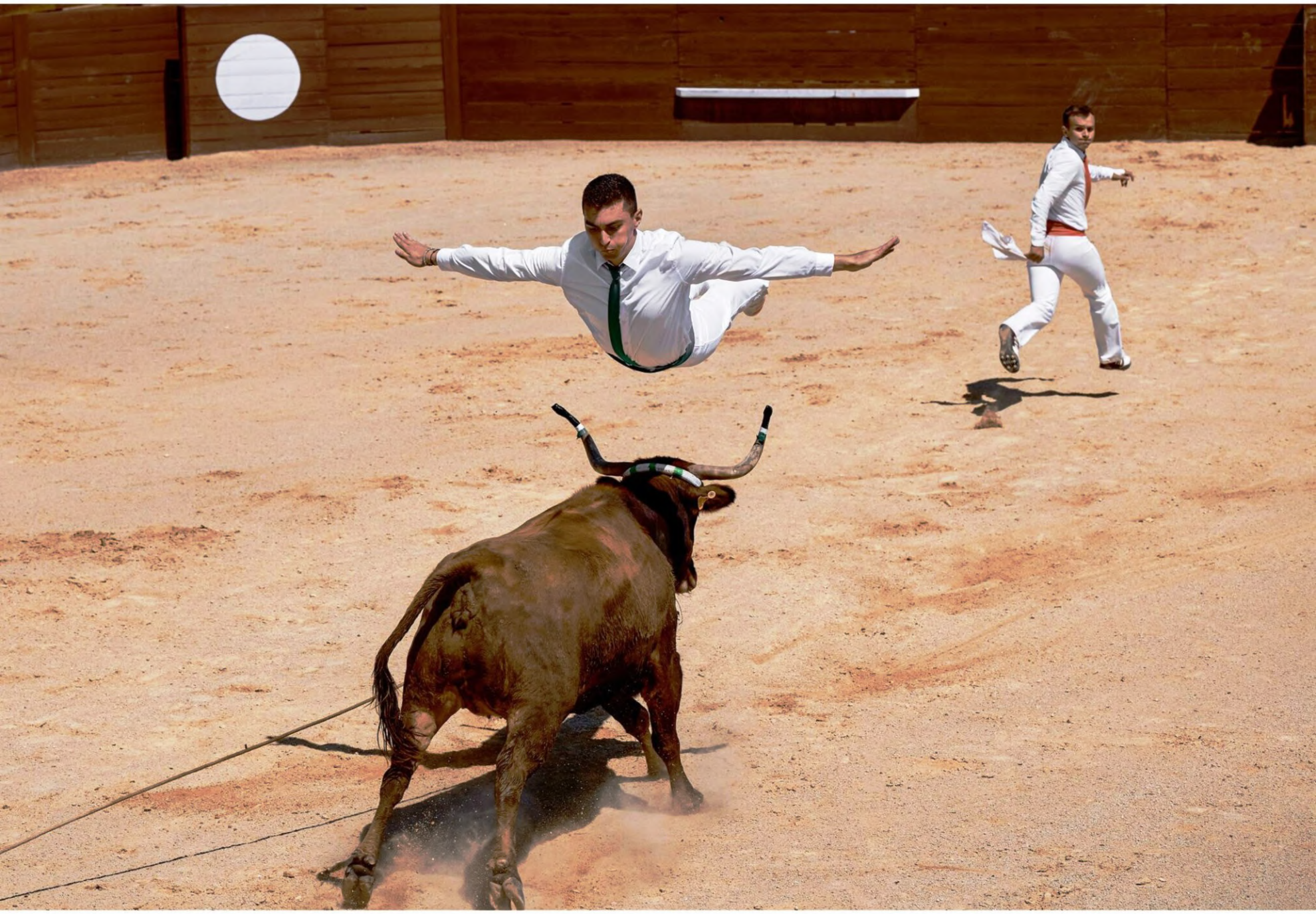
KIRGHIZISTAN

Dans un combat de *dambe*, la boxe nigériane des Haoussas (ici près de Lagos), la main qui frappe est enveloppée dans un *kara*, un entrelacs de lanières. L'autre, laissée libre, sert à parer les coups. Le but est d'assommer son adversaire, ou, à défaut, de le forcer à l'abandon. Ce sport extrêmement brutal remonterait au Xe siècle et les tournois, retransmis sur Internet, attirent aujourd'hui des millions de spectateurs.

NIGERIA

Sur les sentiers périlleux qui serpentent dans les Barrancas del Cobre («ravins du cuivre» en espagnol) dans l'État mexicain de Chihuahua, les Tarahumaras s'affrontent lors de surhumaines courses d'endurance qui sont l'enjeu de paris. Ces marathoniens de l'extrême sont capables de courir sur des dizaines de kilomètres, chaussés de sandales rudimentaires, durant des heures – et même des jours – en poussant du pied le *komakali*, une boule en bois de la taille d'une balle de base-ball.

MEXIQUE



«L'écart sur le saut», figure la plus difficile à réaliser de la course landaise, fait immanquablement frissonner le public : dans cet exercice (ici à Vielle-Tursan, dans les Landes), le *coursayre* doit éviter la charge de la vache (ou du taureau), en bondissant in extremis, au-dessus de ses cornes. Exécuté une seconde trop tôt, ou trop tard, et c'est la *tumade,* c'est-à-dire un coup porté par l'animal à l'homme...

FRANCE

Sur les hauts plateaux mongols, la fauconnerie n'est plus seulement une activité de chasse : elle est présente dans de nombreux festivals. Le *berkutchi* (fauconnier) doit toutefois se consacrer entièrement à son oiseau de proie pendant des années, le nourrir, lui parler, avant de pouvoir participer à un concours. Selon le champion Talgar Shaibyrov, seul un chasseur au cœur pur peut pratiquer cet art séculaire.

MONGOLIE

Seules quelques tribus surmas (ou suris), de la vallée de l'Omo, pratiquent encore le *donga*, bravant une interdiction du gouvernement éthiopien datant de 1994. Cet art martial brutal oppose des hommes jeunes, deux à deux, armés de perches en bois effilées longues de deux mètres. But du «jeu» : contraindre l'adversaire à l'abandon en lui faisant mettre un genou à terre... et séduire les femmes du village. Au prix, souvent, de fractures, dents cassées ou traumatismes crâniens...

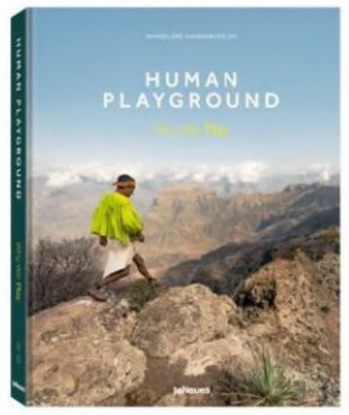
ÉTHIOPIE

Art martial ou chorégraphie ? Difficile de démêler l'un de l'autre en admirant les sauts, les acrobaties, et les coups de pied aériens de la capoeira. Les racines de ce sport brésilien (que l'on voit ici pratiqué à Rio de Janeiro), connu dans le monde entier, remonteraient à l'époque où les esclaves africains, qui n'avaient pas le droit de se battre, camouflaient les gestes de combat en gracieux mouvements de danse.

BRÉSIL

Au XVIe siècle, les paysans de la province de la Frise sautaient par-dessus les innombrables canaux pour gagner leurs champs à l'aide de longues gaules de bois. Le premier tournoi de *fierljeppen,* sorte de saut à la perche en longueur, s'est déroulé dans le bourg de Baard en 1767. Avant de devenir, en 1975, un sport officiel avec sa fédération et ses champions équipés de perches désormais en fibres de carbone.

PAYS-BAS



Human Playground, le livre de la photographe Hannelore Vandenbussche (éd. teNeues, non traduit en français) explore, en images, les plus incroyables terrains de jeu de la planète.

GEO

À la rencontre du monde

[ENVIE **D'AILLEURS**]

[L'ŒIL **DU PHOTOGRAPHE**]

[**CE MONDE** QUI CHANGE]

Plus de **25%** de réduction en vous abonnant en ligne

12 NUMÉROS/AN

AVANTAGES

QUELS SONT LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT EN LIGNE ?

En vous abonnant sur Prismashop.fr, vous bénéficiez de :

- **15%** de réduction supplémentaire
- Version numérique + Archives numériques offertes
- Paiement immédiat et sécurisé
- Votre magazine plus rapidement chez vous
- Arrêt à tout moment avec l'offre sans engagement !

Chaque mois, GEO **vous invite à vous évader** à la découverte de lieux inattendus, inédits, originaux ; à partir à la rencontre de celles et ceux qui façonnent ces lieux et notre monde. Une découverte à travers des reportages de terrain et **des photographies exceptionnelles, riches en émotions**.

Emportez votre magazine **partout !**

La version numérique est **offerte** en vous abonnant en ligne.

BON D'ABONNEMENT
RÉSERVÉ AUX LECTEURS DE GEO

❶ Je choisis mon offre :

☐ **OFFRE ANNUELLE**
12 numéros par an
69€ (2) au lieu de ~~88,40€~~ €*
Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de votre part.
21% de réduction

☐ **OFFRE SANS ENGAGEMENT**
12 numéros par an
6,20€ par mois (1)
au lieu de ~~7,37€~~ €/mois *
15% de réduction

❷ Je choisis mon mode de souscription :

▶ @ EN LIGNE SUR PRISMASHOP **-15% supplémentaires !**

❶ Je me rends sur **www.prismashop.fr**

❷ Je clique sur Clé Prismashop
* en haut à droite de la page sur ordinateur
* en bas du menu sur mobile

❸ Je saisis ma clé Prismashop ci-dessous :

GEODN524 **Voir l'offre**

▶ PAR COURRIER

❶ Je coche l'offre choisie
❷ Je renseigne mes coordonnées** ☐Mme ☐M.
Nom** : .....
Prénom** : .....
Adresse** : .....
CP** : ☐☐☐☐☐
Ville** : .....
❸ À renvoyer sous enveloppe affranchie à :
GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9
Pour l'offre sans engagement : une facture vous sera envoyée pour payer votre abonnement.
Pour l'offre annuelle : je joins mon chèque à l'ordre de GEO

▶ PAR TÉLÉPHONE **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

*Par rapport au prix kiosque + frais de livraison. **Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre sans engagement :je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. (2) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique.Le prix des abonnements est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Vos informations sont collectées par PRISMA MEDIA et traitées, en tant que responsable de traitement, aux fins de : gestion de la relation client ; gestion des impayés, précontentieux et contentieux ; communication marketing par email pour des produits et services similaires à ceux déjà souscrits ; communication marketing par voie postale par Prisma Media et ses partenaires ; amélioration des services et de l'expérience utilisateur. Sous réserve de votre consentement, vos données pourront être traitées à des fins de prospection commerciale et de publicité ciblée. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, d'opposition, de suppression, de limitation du traitement et à la portabilité de vos données en vous adressant à dpo@prismamedia.com. Nous vous invitons à consulter la Charte pour la protection des données sur https://www.prismashop.fr. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GEODN524

[CE MONDE QUI CHANGE]

TEXTE : ZHU WEILIAN — PHOTOS : EMERIC FOHLEN

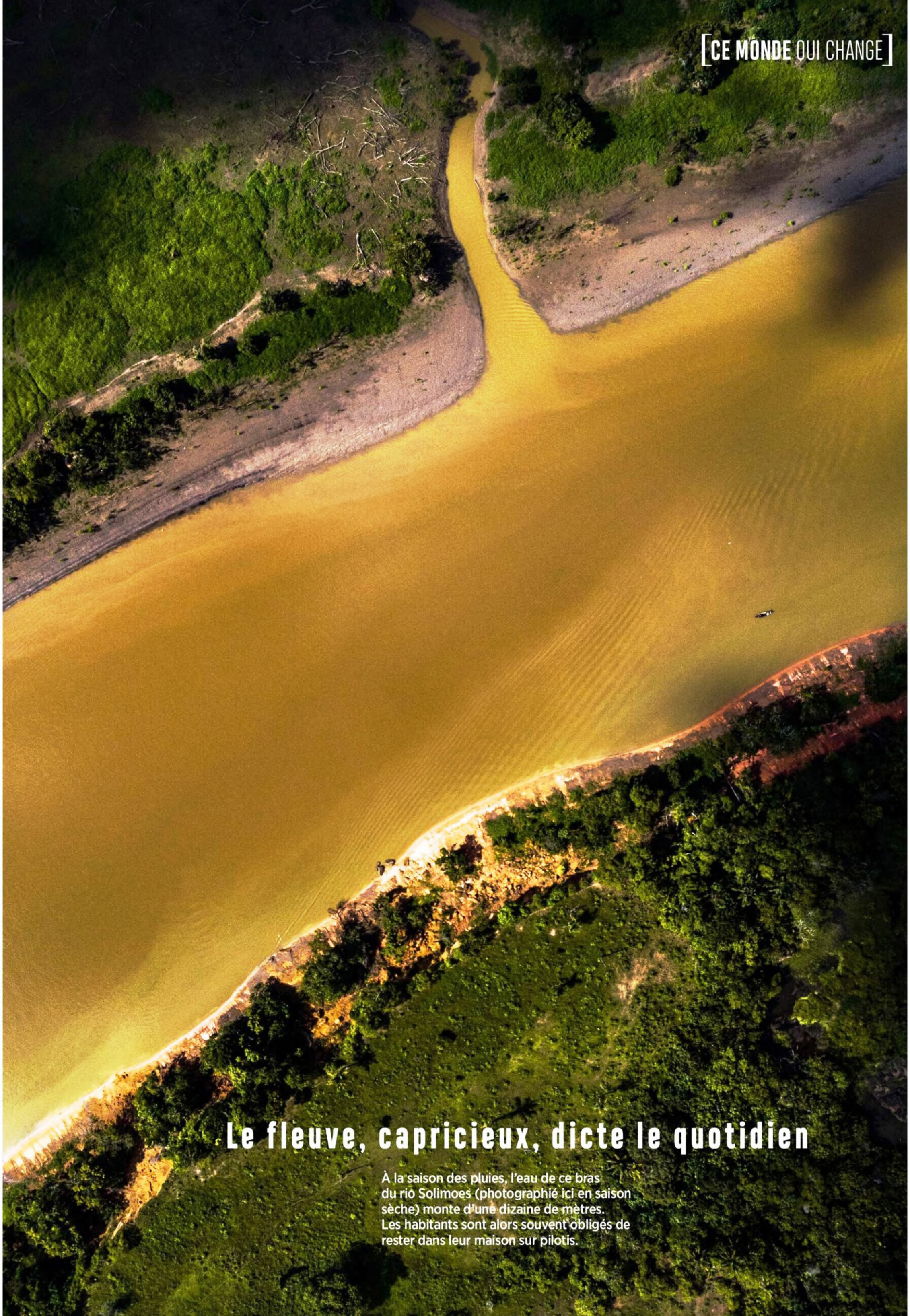
Comme ce pêcheur, sur le rio Japura, un affluent de l'Amazone, les *ribeirinhos* ne prélèvent dans leurs filets que les poissons dont ils ont besoin pour subsister.

AMAZONIE

Avec le peuple de l'eau

Sur les rives des cours d'eau irriguant l'Amazonie brésilienne, la population, regroupée sous le terme de *ribeirinhos,* vit de peu, dans un milieu à la fois fertile et hostile. Un savoir-faire qui intéresse les chercheurs.

Coiffe à plumes, collier en dents de caïman et carapaces de scarabées, Manuel, 71 ans, porte sa parure de *cacique* (chef de communauté). Il a occupé cette fonction pendant 39 ans, jusqu'en 2021.



Le fleuve, capricieux, dicte le quotidien

À la saison des pluies, l'eau de ce bras du rio Solimoes (photographié ici en saison sèche) monte d'une dizaine de mètres. Les habitants sont alors souvent obligés de rester dans leur maison sur pilotis.

La pirogue glisse lentement, moteur éteint. À la proue, Renato Oliveira. D'un geste ample et assuré, il jette son *tahafa*, un filet lesté de petites billes de plomb, en direction d'un *matupa*, un amas d'herbes flottantes. Là-dessous, ce pêcheur de 33 ans le sait d'expérience, il trouvera des bancs de poissons aux reflets argentés venus s'agglutiner pour échapper à la chaleur étouffante. Protégé par son chapeau à larges bords en fibres végétales tressées, il remonte de l'eau luisante des *pacus*, des «cousins» des piranhas, inoffensifs, car essentiellement herbivores. Il en conserve une dizaine, une quantité suffisante pour nourrir sa famille durant une semaine, voire inviter quelques amis, et relâche les autres. Renato habite à sept kilomètres en amont, sur les rives du rio Solimoes, le nom que l'on donne à l'Amazone ici, dans l'État d'Amazonas, le plus vaste du Brésil. Caburini, son village d'une soixantaine d'habitants, n'est accessible qu'en pirogue. En ce mois d'octobre, on accoste encore sur une plage de sable gris foncé, mais bientôt, à partir de décembre, celle-ci sera engloutie par l'eau et ce jusqu'en juin quand se terminera la saison des pluies. Cachées par la végétation, les maisons sur pilotis se dévoilent peu à peu : toits de tôle, façades de bois grisâtres, délavées par les intempéries. Autour, quelques rangées de plants de maïs, de haricots, de pastèques, de manioc et les hautes tiges de cannes à sucre. Un chien joue à courser des poules... Ici, on vit de la pêche, de la chasse, mais aussi de l'agriculture, grâce aux berges fertiles amendées par le riche limon déposé par le fleuve. Caburini fait partie de la réserve de Mamiraua, 11420 kilomètres carrés protégés, situés sur une varzea, une plaine forestière inondable, où les communautés locales ont obtenu d'exploiter seules la nature.

Renato, comme presque tout le monde ici, est ce qu'on appelle au Brésil un *ribeirinho* («habitant de la rivière»). Chez lui, lorsque l'on se retrouve le soir entre voisins sur une des terrasses du village, on aime évoquer en plaisantant la légende selon laquelle les *ribeirinhos* sont un peuple issu des amours entre des femmes et des *botos* (*Inia geoffrensis*), des dauphins roses de l'Amazone métamorphosés en séduisants jeunes hommes. Une façon de dire que leur destin est irrémédiablement lié à celui du fleuve tentaculaire serpentant dans la forêt. Les *ribeirinhos* sont, en effet, en grande majorité, implantés le long des cours d'eau des deux États du Para et de l'Amazonas, et certains se sont même installés à Manaus, la mégapole qui s'étend au milieu de la jungle, à 550 kilomètres de Caburini. La plupart vivent de ce que la nature leur procure. Et leur connaissance intime de cet écosystème hostile et fertile qu'est la forêt amazonienne est, à l'heure où celle-ci est en danger, un bien universel précieux.

Les *ribeirinhos* viennent ici, à Manaus, pour vendre ce qu'ils ont chassé, pêché, cueilli ou cultivé dans la jungle. Certains préfèrent s'y replier à la saison des pluies.

À Caburini, l'isolement est total. Pas de téléphone, pas d'internet, pas d'électricité, sauf quelques heures le soir lorsque le groupe électrogène fonctionne pour permettre aux habitants de regarder la télévision. Pas d'école non plus. Un garçonnet jaillit de la forêt brandissant fièrement, enroulé autour d'un bâton, un petit tamandou, un fourmilier aux griffes crochues. L'enfant a environ 6 ans, pieds et torse nus. Pour étudier, les écoliers comme lui doivent se rendre à Alvaraes, sur la rive opposée, à une vingtaine de minutes en pirogue. C'est là-bas aussi qu'il faut aller pour trouver du réseau, ou se faire soigner, sauf en cas de coup dur. Une maladie qui dégénère ? Une mauvaise morsure d'animal ? Il faut alors naviguer deux longues heures jusqu'à Tefé, 30000 habitants.

Une étude de 2015 sur la municipalité de Coari (180 kilomètres à l'est de Tefé) donne une idée des conditions de vie des *ribeirinhos* en milieu rural : 22 % des personnes interrogées étaient analphabètes, 89 % devaient faire plus d'une heure de trajet pour accéder à un centre de soins et 42 % vivaient avec des revenus inférieurs au salaire minimum national, soit 998 reais par mois (190 euros). Pour couronner le tout, dans les communautés très isolées comme Caburini, la longue saison des pluies, pendant laquelle l'eau monte d'une dizaine de mètres, réduit les activités quotidiennes au strict minimum, chacun restant confiné dans sa maison sur pilotis. Mais pour Raimundo Oliveira, 78 ans, père de Renato et chef du village, tout ceci importe peu. «J'ai une maison à Alvaraes, mais là-bas, je n'arrive pas à dormir, alors qu'ici, c'est le paradis», dit-il avant de s'interrompre pour observer le couple d'aras chloroptères au plumage flamboyant qui survole avec fracas le toit de son voisin. En bon *ribeirinho*, il sent le fleuve nourricier couler dans ses veines.

Pourtant, le destin de son peuple n'est que depuis récemment lié à l'Amazonie. Sa courte histoire a commencé au milieu du XIX^e^ siècle, en pleine révolution industrielle, époque où la découverte de la vulcanisation permit de fabriquer du caoutchouc à partir de la sève d'un arbre endémique de l'Amazonie : l'hévéa. Et alors que bottes, vêtements, bouchons et pneus en caoutchouc déferlaient sur l'Europe, de nombreux paysans pauvres du nord-est du Brésil migrèrent en Amazonie pour devenir *seringueiros* (saigneurs). Leur travail : entailler l'écorce des hévéas à coups de machette pour extraire le latex. Mais cette fièvre ne dura pas. Les habitants de la région en tiennent pour responsable un explorateur anglais, Henry Alexander Wickham, qui, en 1876, aurait fait sortir clandestinement du pays 74000 graines d'hévéa pour les planter ensuite en Asie du Sud-Est. En quelques décennies, le Brésil fit face à une concurrence venue principalement de Malaisie et la filière locale s'effondra. Les barons du caoutchouc quittèrent alors la région, abandonnant les *seringueiros* à leur sort.

UNE POPULATION OÙ SE MÊLENT DESCENDANTS DE PAYSANS, D'INDIGÈNES ET D'OCCIDENTAUX

Pour survivre, ces anciens ouvriers agricoles s'installèrent sur les berges des cours d'eau. «Ils s'adaptèrent à ce que la nature amazonienne avait à offrir. Leur mode de vie, qu'on qualifierait aujourd'hui de durable, était fait de pêche, de chasse et d'agriculture de subsistance», retrace Brunna Crespi, anthropologue et ethnogéographe au musée du quai Branly-Jacques Chirac et ancienne chercheuse au sein de l'Institut de développement durable de Mamiraua. Et c'est cette gestion économe de la nature qui les définit et les unit encore aujourd'hui. Nombre d'entre eux, par exemple, s'opposent fermement au braconnage et à la surpêche pratiqués dans la région. Aujourd'hui, ils forment une population hétérogène où se mélangent descendants de *seringueiros*, d'indigènes d'Amazonie et de colons occidentaux, dont le seul point commun est d'avoir construit leur vie au bord de l'eau. Alors que les peuples indigènes ont été inscrits dans la Constitution brésilienne en 1988, les *ribeirinhos* n'ont été, eux, officiellement ➳

La nature reste une source d'émerveillement

Même si elle vit en pleine jungle, la population locale aime s'entourer de plantes ornementales, comme cette *Calathea marathaceae*, très souvent plantée aux abords des habitations.

Certains *ribeirinhos* appartiennent à des ethnies indigènes d'Amazonie, comme ici, Miza, 25 ans, qui est une Kokama. Mais d'autres descendent de paysans arrivés ici jadis du nord-est du Brésil.

La jungle donne beaucoup… à qui sait se servir

Au premier plan, ce *murumuru* (*Astrocaryum murumuru*) est un palmier endémique, dont les fibres servent à fabriquer des hamacs, les fruits se mangent et les graines broyées donnent une huile hydratante.

reconnus qu'en 2007 par un décret présidentiel qui les définit comme un «peuple traditionnel», ce qui leur a permis de faire valoir des droits de propriété sur leurs terres. Selon une enquête du ministère public fédéral de 2019, sur les quelque 650000 familles brésiliennes déclarant appartenir à l'un de ces fameux peuples traditionnels, environ 10 % se définissent comme *ribeirinhos*.

Dans la réserve de Mamiraua, il n'est pas rare de remarquer, accrochés dans les hauteurs des arbres, de gros amas ovoïdes de terre séchée : des nids de termites. Dans un autre écosystème, ils seraient ancrés au sol. «À terre, aucun insecte ne pourrait survivre à la saison des pluies, car 95 % de la superficie de la réserve est inondée», explique Aldenil Coelho. Ce guide naturaliste de 32 ans mène plusieurs activités, alternant entre pêche, agriculture et accueil de touristes (ils sont à peine 600 par an à visiter la réserve). Comme lui, 11000 personnes, pour la majorité des *ribeirinhos*, vivent dans ce périmètre protégé et en exploitent les ressources naturelles.

Une tolérance relativement récente. En 1985, lorsqu'une première station écologique y fut créée pour protéger le *uakari*, un singe endémique à poils longs et face rouge, tout était interdit. Les gens qui y habitaient n'avaient plus le droit de couper des arbres, ramasser des plantes médicinales ou pêcher. Il leur fallait tout acheter ailleurs. «C'est lorsque le Brésil est passé d'une dictature militaire à une démocratie, en 1988, que les peuples indigènes, ou traditionnels comme les *ribeirinhos*, même s'ils n'étaient pas encore officiellement admis comme tels, ont commencé à être pris en compte dans le débat public», explique Marcius Vinicius Coutinho, chercheur en sciences politiques à l'université d'État de Campinas (État de Sao Paulo). Signe que leur rôle vis-à-vis des écosystèmes commençait à être reconnu, Mamiraua devint en 1996 la première «réserve de développement durable» du pays : un espace naturel abritant des populations qui l'exploitent de façon durable. «Elle est divisée en trois zones : dans la première, toute activité humaine est prohibée, dans la deuxième, l'écotourisme est autorisé et dans la troisième, les populations ont le droit d'extraire des ressources, confirme Tabatha Benitz, ➳

Agnaldo, 63 ans

Ethnie : Kokama

Profession : agriculteur

Scolarité : est allé à l'école de 6 à 12 ans

Sur un petit lopin de terre, à l'arrière de sa maison, Agnaldo cultive concombres, tomates, pastèques et autres fruits. Ce qu'il ne consomme pas, il le vend dans la ville de Tefé, à 500 km de Manaus et une heure en pirogue de Boara, son village. Quant au manioc, base de son alimentation — ce qui est le cas chez la plupart des peuples d'Amazonie — il pousse sur un terrain communautaire. À Boara, comme dans les autres bourgs indigènes, la culture et la transformation en farine de ce précieux tubercule est l'affaire de tous.

Maria, 69 ans

Ethnie : Ticuna

Profession : guérisseuse

Scolarité : n'a jamais été scolarisée

Maria, qui pose ici avec son costume traditionnel ticuna, est une figure très respectée de Barreira do Missao, près de Tefé. Pour elle, les vertus médicinales de la jungle sont infinies. Avec son mari, elle fabrique des potions à partir de plantes sauvages, qu'elle vend dans des bouteilles de verre, jusque sur le marché indigène de Manaus, à plusieurs jours de bateau. Elle assure avoir concocté une infusion à base de feuilles de *jambu* (*Acmella oleracea*) qui réduirait les symptômes de la Covid-19 !

➳ analyste en innovation et recherche à l'Institut de développement durable de Mamiraua, basée dans la ville de Tefé. Cela aurait été injuste de les en priver. Par ailleurs, inclure les *ribeirinhos* permet de bénéficier de leurs savoirs traditionnels.»

Le guide Aldenil Coelho connaît ainsi tous les secrets des grands arbres. S'enfonçant toujours plus loin sous les frondaisons, il désigne les essences remarquables et en explique le rôle dans la culture locale. L'écorce d'*acapurana* (*Campsiandra laurifolia*) est utilisée en tisane contre la diarrhée. L'*açacu* (*Hura crepitans*), le bois dont on fait des pirogues, possède une très bonne flottabilité. Aldenil s'arrête devant un vieil *urucurana* (*Croton urucurana*) plus haut que ses voisins, âgé d'au moins 90 ans, et célèbre ici. En saison sèche, comme tous les arbres de son espèce, il fait office d'outil naturel de géolocalisation : on tape sur son tronc, aux extraordinaires capacités de résonance, pour signaler que l'on est dans les parages. À la saison des pluies, quand l'eau monte autour de lui de plusieurs mètres, il devient un spot de pêche, attirant les poissons friands de ses fruits. Les vieux arbres sont rares dans l'impitoyable varzea, la forêt inondable amazonienne, car beaucoup finissent par céder face aux intempéries. À quelques encablures de l'*urucurana*, un tronc est d'ailleurs couché, arraché par une tempête. «Les gens du coin sont au courant, ils vont attendre la prochaine montée des eaux pour le sortir de la forêt sans trop d'effort», indique Aldenil. S'adapter au rythme de la nature, toujours.

Pourtant, ces dernières années, Raimundo Oliveira, le vieil agriculteur, voit la quiétude de son paradis troublée. D'habitude, il suit le cycle des humeurs du fleuve. Dès que l'eau se retire, en juillet ou en août, il se lance dans ses semis et plantations. Le maïs se récolte au bout de trois mois, le manioc six mois. Le sol fertile demande peu d'efforts, si bien que l'on laisse souvent tranquilles les quelques oiseaux et singes qui viennent piocher dans le potager. Mais désormais, le dérèglement climatique change la donne. «En 2020, les pluies ont été très abondantes, raconte Raimundo. L'année suivante, on s'attendait à un temps plus sec, car normalement ça alterne une année sur deux, mais les pluies ont ➳

Keitome, 18 ans

Ethnie : Ticuna

Profession : garde civile

Scolarité : n'a pas terminé le lycée

Barreira do Missao, le village où vit Keitome, se trouve à une heure en bateau de l'hôpital le plus proche. Alors ici, au plus fort de la crise sanitaire, on s'est débrouillés comme on pouvait, entre remèdes traditionnels et auto-isolement. Depuis la pandémie, c'est Keitome et un autre jeune, qui, armés de bâtons et campés derrière des barbelés, contrôlent que n'entrent dans le village que les visiteurs masqués. Le soir, sa tâche terminée, elle enfourche une moto avec des amis et part contempler le coucher de soleil sur l'Amazone.

Cleidson, 18 ans

Ethnie : sans

Profession : agriculteur

Scolarité : a arrêté l'école depuis quatre ans

Quand il était petit, comme tous les enfants de Vila Valente, un hameau de Tefé, Cleidson adorait grimper aux cacaotiers pour décrocher les cabosses regorgeant de fèves fraîches qu'il suçait telles des bonbons. Aujourd'hui, il sait manier le fusil et son activité favorite est la chasse. Mais il refuse de tuer des singes, qui «ressemblent trop aux humains». Le reste du temps, il dégage les sentiers, sans cesse mangés par la jungle, autour de son village et il aide ses parents aux champs et à la pêche.

Le singe ? Un voisin espiègle avec qui on partage

Le singe-écureuil (*Saimiri sciureus*) est une espèce fructivore-insectivore qui chaparde souvent dans les cultures des villageois. La nature étant généreuse, les *ribeirinhos* les laissent faire.

➳ débuté avec deux mois d'avance et sont restées importantes. Le climat devient imprévisible et provoque des pertes dans nos récoltes.»

Autre source d'inquiétude pour les *ribeirinhos* : la pression grandissante sur leurs terres. À Abaetetuba, un village sur l'estuaire des fleuves Para et Tocantins, le projet de construction d'un port par le céréalier américain Cargill menace l'accès de la population locale à une partie de son territoire. Et sur la rivière Tapajos, un affluent de l'Amazone, les gens luttent depuis 2014 contre la construction d'un barrage hydroélectrique qui inondera une partie de leurs terres. Depuis l'élection du président Jair Bolsonaro, qui encourage l'exploitation massive de l'Amazonie, les assassinats liés à des conflits fonciers se multiplient et les expropriations sont facilitées en vue de projets miniers ou industriels. «Ces exploitations, les *ribeirinhos* n'en veulent pas sur leur territoire et elles ne peuvent être des sources de revenus pour eux, car ils refusent d'y être embauchés», précise le politologue Marcius Vinicius Coutinho.

À bord de sa pirogue, Juan Revilla suit derrière ses lunettes rectangulaires les vagues venant frapper les berges. À 72 ans, il sillonne ce bras de l'Amazone depuis plus de vingt ans. D'origine péruvienne, médecin et chercheur en flore amazonienne à l'Institut national de recherche sur l'Amazonie (INPA), il fait partie de ceux qui tentent d'instaurer une «bioéconomie» amazonienne, vertueuse pour ses habitants et son écosystème. Depuis 1980, il est à la tête d'un dispensaire près de la petite ville de Manaquiri, et possède surtout un cabinet à Manaus. Dans ce dernier, il s'est mis à prescrire des préparations de son cru fabriquées à base de plantes médicinales amazoniennes. Son idée est de tester, auprès des populations citadines brésiliennes, le potentiel commercial des végétaux que les *ribeirinhos* utilisent spontanément en forêt. Son regard grave scrute la végétation impénétrable, puis s'arrête sur une maison isolée. «On va accoster ici», ordonne-t-il. Le piroguier s'exécute, et une fois la proue enfoncée dans la grève boueuse, Juan Revilla et ses trois assistants posent le pied à terre. Le maître des lieux, un agriculteur, s'est tout juste réveillé de sa sieste. Depuis la fenêtre de sa maison surélevée, il lance un sourire timide aux visiteurs. Chaque année, l'équipe lui demande le droit de venir récolter sur son terrain de l'*artemisia* ou ambroisie péruvienne, une plante invasive qui pousse spontanément entre ses plants de canne à sucre. À l'époque inca, cette aromatique était utilisée pour embaumer les souverains. Aujourd'hui, Juan la recommande pour ses

DES PLANTES SOUS HAUTE SURVEILLANCE

De nombreux végétaux sauvages que les *ribeirinhos* utilisent au jour le jour pour se soigner sont étudiés par des équipes scientifiques. Leurs propriétés biochimiques intéressent les industries agroalimentaire, pharmaceutique et cosmétique. En voici quatre exemples.

1. Le *cubiu*

(*Solanum sessiliflorum dunal*)

Ce fruit sauvage de la famille de la tomate est consommé ici pour lutter contre l'anémie, le diabète ou le cholestérol. Son étude biochimique ayant révélé nombre d'antioxydants (acides ascorbique et caféïque, flavonoïdes...), des essais sont en cours pour le cultiver à grande échelle dans l'espoir d'en faire un de ces «superaliments» prisés des citadins.

2. L'*acapurana*

(*Campsiandra laurifolia*)

Selon des biologistes de l'université de Pelotas (Rio Grande do Sul), cette légumineuse, dont la population fait des tisanes antidiarrhéiques, est efficace contre les coliques ulcéreuses.

3. Le *pariri*

(*Arrabidaea chica*)

Une étude de l'université du Maranhao, dans le Nord-Est, a conclu à un très bon potentiel analgésique (antidouleur) sur les articulations de ce végétal, dont l'écorce est utilisée traditionnellement en infusion contre les rhumatismes. Son action contre les leishmanioses (maladies qui provoquant des lésions cutanées, voire une défiguration sévère) a aussi été déclarée satisfaisante. La cosmétique occidentale le vend sous forme d'extrait pur pour son effet astringent sur la peau.

4. L'*artemisia*

(*Ambrosia peruviana*)

Utilisée par les *ribeirinhos* pour ses propriétés anti-infectieuses et antiparasitaires, cette plante invasive riche en alcaloïdes et tanins est très étudiée. L'université d'Antioquia, en Colombie, a démontré son efficacité contre les larves d'*Aedes aegypti* (un moustique vecteur de la dengue et de l'infection à virus Zika) et le *Bacillus cereus*, responsable d'intoxications alimentaires.

L'équipe de Juan Revilla, médecin à Manaquiri, vient demander à un agriculteur l'autorisation de récolter des plantes médicinales sauvages sur son terrain.

propriétés antiseptiques. En une heure à peine, plusieurs dizaines de kilos d'ambroisie sont réunis dans des ballots, prêts à l'embarquement. Mais le médecin a repéré au loin la cime d'un *pariri* (*Arrabidaea chica*). Il a étudié les propriétés de son écorce, qu'il prescrit en infusion à ses malades du dispensaire pour apaiser leurs douleurs rhumatismales. L'équipe s'enfonce dans la jungle en progressant sur un sol meuble, parmi des nuées de moustiques géants. L'enfer vert recèle des trésors insoupçonnés... Arrivé au pied du *pariri*, l'universitaire a la bonne surprise de découvrir, juste à côté, un *piranheira* (*Piranhea trifoliolata*). En infusion, l'écorce de cet arbre traite les douleurs musculaires. «On n'en prélève qu'un peu pour que l'arbre puisse cicatriser, et comme ça nous en aurons pour l'an prochain», précise-t-il, tout en incisant l'écorce à la machette.

Plus grande herboristerie du monde, l'Amazonie, qui représente 10 à 25 % de la biodiversité terrestre selon les sources, réserve encore des surprises. «Les plantes et les invertébrés sont particulièrement mal connus, précise Jorge Porto, coordinateur de recherche à l'INPA. En moyenne, 80 espèces sont découvertes chaque année.» Cet immense réservoir présente à la fois des intérêts biologiques et économiques. «Le Brésil est le quatrième importateur mondial de composés bioactifs (molécules aux vertus thérapeutiques d'origine 100 % naturelle), affirme Flavio Freitas, chercheur au Centre de biotechnologies d'Amazonie, à Manaus. Or on pourrait très bien en extraire nous-mêmes des plantes de l'Amazonie.» Une source de revenu potentielle pour la population locale qui pourrait être chargée de la collecte des végétaux concernés. En attendant, Juan Revilla, lui, est déjà à pied d'œuvre dans son dispensaire à Manaquiri. Une salle de classe vient d'être aménagée. Bientôt, on enseignera ici aux *ribeirinhos* des techniques pour transformer les plantes médicinales (en tisanes, en huiles essentielles...), les empaqueter et les commercialiser. Dans une autre salle, des broyeurs et un séchoir électrique sont déjà installés. Peu à peu, espère le chercheur, une filière de plantes médicinales pourrait voir le jour et apporter au peuple des rivières des revenus tout en préservant son environnement de vie. La valorisation de la pharmacopée amazonienne n'a en effet pas vocation à transformer la forêt en exploitation agricole. La monoculture n'est pas de mise : les plantes médicinales ont besoin d'interactions avec les autres espèces pour prospérer. «Elles ne sécrètent de substances actives que si elles subissent une attaque de nuisibles ou l'invasion d'autres végétaux, explique Juan. Cultiver des plantes médicinales en déforestant l'Amazonie n'aurait aucun sens !»

LE SOIR VENU, DEUX SPECTACLES S'ENCHAÎNENT : LES SINGES-ÉCUREUILS D'ABORD, PUIS LES *TELENOVELAS*

L'idée d'une bioéconomie vertueuse fait son chemin. À Mamiraua, sur une zone d'étude de 2600 kilomètres carrés, des chercheurs de la réserve ont estimé que les activités des *ribeirinhos* – pêche, agriculture et récolte de produits forestiers et végétaux – pourraient générer deux millions de dollars par an. Une somme qui, selon eux, permettrait d'installer des panneaux solaires, un système d'assainissement des eaux usées, des dispositifs de purification de l'eau de pluie ou de la rivière.

À 25 kilomètres de là, en aval sur le rio Solimoes, le crépuscule enveloppe peu à peu la petite communauté de Missao. Les habitants entament leur rituel quotidien : leur journée de travail terminée, leur douche prise, ils s'assoient à l'orée de la forêt. C'est l'heure où de petits singes-écureuils traversent leur village de palmier en palmier. Un spectacle amusant qu'il ne faut surtout pas interrompre et dont chacun veut profiter. Et ce n'est qu'une fois le dernier primate passé que chacun rentre chez soi, où l'attendent les *telenovelas*. ■

ZHU WEILIAN

Ce reportage a été réalisé en 2021 avec le soutien de l'Université de Paris-Saclay, du CNRS et de la Fondation Yves Rocher.

En librairie et en kiosque

HERGÉ-PLANTU, DESSINS CROISÉS

Un dialogue entre Hergé et Plantu par-delà les époques, alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés, voici à quoi invite ce hors-série de la revue *Tintin, c'est l'aventure*. Le numéro commence par un entretien exclusif avec Plantu et fait le parallèle entre son œuvre et celle d'Hergé, les deux se voulant témoins de leur époque, de l'évolution de la société et du monde qui les entoure. Plantu a été influencé par le dessinateur belge et cela se ressent dans ses nombreux hommages dessinés à ce dernier, à retrouver dans ce hors-série. L'ouverture sur le monde, le goût de l'exploration et des personnages d'animaux, sont autant de passerelles entre les deux artistes, esprits chroniqueurs de leur temps qui ont su donner leurs lettres de noblesse à des genres considérés comme mineurs, même si l'un a choisi la voie du neuvième art et l'autre le dessin de presse.

Hors-série *Tintin c'est l'aventure, Plantu, Hergé,* éd. GEO/Moulinsart, en librairie, chez le marchand de journaux et sur *prismashop.fr*, 14,99 €.

À LIRE DANS GEO ADO

Ce mois-ci, GEO Ado s'intéresse aux sorcières, longtemps vues comme des créatures maléfiques jetant des sorts alors qu'il s'agissait souvent de guérisseuses, qui cherchaient à soigner grâce aux plantes. Une situation inacceptable pour l'Église qui voyait les femmes comme des êtres inférieurs et soumis. Aujourd'hui, retournement de situation, elles symbolisent la force, la sagesse et le féminisme. Également au sommaire, entre autres, le maquillage des ados, le travail de la Nasa, et le témoignage de Manon, 13 ans, qui a soigné des guépards en Namibie.

GEO Ado n° 234, octobre 2022, 5,60 €.

LA GRANDE HISTOIRE DU PORTUGAL

GEO Histoire, *Le Portugal, un petit pays au destin mondial,* 7,50 €.

Ce rectangle de terre dans le sud-ouest de l'Europe a connu un destin mondial. Dans ce numéro, riche en documents rares, GEO Histoire se tourne vers le Portugal, puissance commerciale et coloniale du XVe au XIXe siècle. Avec ses moments de gloire – les grandes découvertes –, mais aussi ses heures sombres – l'esclavagisme. Un empire perdu que Salazar, le plus inclassable des dictateurs du XXe siècle, n'aura de cesse de vouloir faire renaître jusqu'à la chute de son régime, en 1974 et l'intégration du Portugal au sein des nations modernes.

Exposition

EN IMMERSION DANS LA SÉRÉNISSIME

L'invention de Venise tient du miracle. Miracle d'ingénierie, d'architecture et miracle artistique, cette ville incomparable, construite de toutes pièces sur une lagune, lutte depuis plusieurs siècles contre la mer qui fait aussi sa richesse. Percer ses mystères, découvrir ses trésors, mesurer l'étendue de sa splendeur : c'est ce que permet l'exposition *Venise révélée*, au moyen d'images inédites et surprenantes, de projections géantes et immersives et de dispositifs interactifs ludiques et innovants. Le Grand Palais immersif est un nouveau lieu dédié à la programmation d'expositions immersives qui ouvrira ses portes en septembre, dans le 12e arrondissement de Paris.

Venise révélée, au Grand Palais immersif, à Paris, du 21 septembre 2022 au 19 février 2023.

À la télé

GEO *Reportage*, votre rendez-vous sur Arte

À 9h25

Mardi 4 octobre. Curaçao, des dauphins thérapeutes (52'). *Inédit.* Sur l'île-État de Curaçao, dans les Caraïbes, un centre de delphinothérapie permet à des adultes et enfants handicapés de retrouver espoir. Kinésithérapeutes et entraîneurs tirent parti de l'entrain des cétacés pour susciter des émotions positives chez les patients, et les faire progresser.

Lundi 10 octobre. L'Alsace, terre de cigognes (52'). *Rediffusion.* Emblème et fierté de l'Alsace, les cigognes blanches y avaient presque disparu des toits... Un programme de réintroduction a permis à l'espèce d'être sauvée et de prospérer. Peut-être trop ? Les nids sont désormais si nombreux que les beaux échassiers sont parfois considérés comme des nuisances...

Lundi 17 octobre. Brice, un vacher à l'assaut des Pyrénées (52'). *Rediffusion.* Gardien de troupeaux dans les Pyrénées, Brice accepte de payer le prix d'une liberté sans limites, un quotidien parfois difficile sur des pentes rocailleuses et inhospitalières.

MedienKontor / Sandrine Mörch

Lundi 24 octobre. Chine, les ruches de Maître Xing (52'). *Rediffusion.* Depuis des temps immémoriaux, des apiculteurs itinérants sillonnent les terres rouges du Yunnan, une vaste province montagneuse du sud de la Chine, près du fleuve Rouge. Ils posent leurs ruches là où fleurissent des plantes qui confèrent au miel saveur – et, dit-on, vertus thérapeutiques – exceptionnelles.

Lundi 31 octobre. Le béhourd, l'art du combat médiéval (52'). *Inédit.* En Espagne, la région de Castille-La Manche, berceau de Don Quichotte, perpétue la tradition du combat médiéval. Lors de tournois de béhourd, hommes et femmes vêtus d'armures et de heaumes s'affrontent dans des luttes où tous les coups sont permis. Lames et pointes ancestrales sont seulement émoussées !

Sur Internet

GEONIMAUX, LE PROGRAMME VIDÉO *FEEL GOOD* DE GEO REVIENT POUR UNE SAISON 2

Un chien qui communique ses besoins à son maître en utilisant des buzzers. Un chat sourd qui adore partir en balade à vélo avec son maître ou encore une amitié improbable entre une oie et un bull-terrier. Ces histoires surprenantes ont rencontré un beau succès auprès des internautes. C'est donc parti pour une saison 2 avec notamment des bêtes à plumes qui vont vraiment vous surprendre. ***GEOnimaux*** est disponible sur GEO.fr, Facebook et Snapchat. Prenez une dose de bonne humeur en vidéo sur geo.fr/tag/geonimaux

LA NOUVELLE APPLI GEO POUR AVOIR LE MONDE DANS SA POCHE

La nouvelle application GEO Le Mag réunit tous les articles, vidéos, diaporamas ou podcasts disponibles sur GEO.fr et ainsi que vos magazines en version numérique (GEO, GEO Histoire et Hors-séries). Plus besoin de jongler entre votre ordinateur et vos journaux, désormais, tout l'univers GEO est rassemblé au même endroit. L'appli permet aussi de sauvegarder les articles les plus intéressants, d'acheter un numéro de GEO ou de s'abonner. Disponible sur les stores Android et Apple. Bonne lecture !

À NOS LECTEURS

Dans notre hors-série *La France à vélo* (avril-mai 2022), nous avons publié une image montrant un VTT sur le GR34 en bordure de falaise au-dessus du site naturel de l'île Vierge, à Crozon (Finistère), alors que ce sentier est interdit au passage des vélos, pour des raisons de sécurité et de protection du lieu. Nous présentons nos sincères excuses à nos lecteurs pour ce choix peu opportun.

Dans le numéro de novembre

EN VENTE LE 26 OCTOBRE 2022

Canada
De Vancouver au Yukon

Nos reporters ont mis le cap sur l'Ouest canadien ! Une échappée à Vancouver, ville pionnière verte, dans les étendues vierges du Yukon, aux portes de l'Arctique, ainsi que dans la forêt pluviale de Great Bear, qui abrite un ours unique au monde, le mystérieux kermode, appelé «ours esprit» par les tribus indiennes alentour.

Emmanuel Juppeaux / Naturagency

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO,
62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM :
0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur prismashop.fr/geo

Anciens numéros :
prismashop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 78 €

Editions étrangères :
Allemagne : Tél. 00 49 40 5555 7809 -
e-mail : abo-service@guj.de

ARPP autorité de régulation professionnelle de la publicité

Notre publication adhère à et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin -75008 Paris

ACPM

FR

PEFC
PEFC/04-31-1033

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Éric Meyer
Secrétariat : Dounia Hadri (**6061**)
Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal
Directrice artistique : Delphine Denis (**4873**)
Chef de service photo : Valerio Vincenzo
Chefs de service : Anne Cantin (**4617**), Cyril Guinet (**6055**), Aline Maume-Petrović (**6070**), Nadège Monschau (**4713**), Mathilde Saljougui (**6089**)
Directeur éditorial numérique Prisma Premium : Gilles Tanguy
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (**5365**) ; Thibault Cealic (**5027**), responsable vidéo ; Camille Moreau, chef de rubrique ; Émeline Férard (**5306**), Chloé Gurdjian (**4930**), rédactrice. Élodie Montréer, cadreuse-monteuse (**6536**) ; Marianne Cousseran, social media manager (**4594**) ; Claire Brossillon, community manager (**6079**)
Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (**6062**), Fay Torres-Yap / Bluedot (É-U)
Maquette : Thibaut Deschamps (**4795**), Béatrice Gaulier (**6059**), Christelle Martin (**6059**), chefs de studio ; Patricia Lavaquerie, première maquettiste (**4740**)
Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bizien (**5844**)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (**6110**)
Comptabilité : Carole Clément (**4531**)
Fabrication : Stéphane Roussies, chef de groupe (**6340**), Mélanie Moitié, chef de fabrication (**4759**), Jeanne Mercadante, photogravure (**4962**)
Ont collaboré à ce numéro : Marion Fontaine, Delphine Le Feuvre, Juliette Martin, Hugues Piolet, Lola Talik.

Magazine mensuel édité par PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société par actions simplifiée au capital de 3 000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son associé unique est : la société d'investissements et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost
Directrice exécutive : Pascale Socquet
Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger
Global marketing manager : Hélène Coin **Brand manager :** Noémie Robyns
Directrice des Événements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

PUBLICITÉ
Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (**5188**)
Directeurs exécutifs adjoints PMS : David Folgueira (**5055**), Virginie Lubot (**6448**)
Directrice Déléguée : Maria Isabelle de Saint Bauzel (**4676**)
Lead marque : Diane Mazau
Industry director Automobile : Dominique Bellanger (**4528**)
Directrice déléguée Creative room : Viviane Rouvier (**5110**)
Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (**4679**)
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (**5328**)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (**5338**)
Directeur marketing client : Laurent Grolée (**6025**)
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

MARKETING DIFFUSION
Direction des ventes : Bruno Recurt (**5676**). Secrétariat : (**5674**)

IMPRESSION
MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.
Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.
Eutrophisation : Ptot 0,003 kg/t de papier.

© Prisma Media 2022. Dépôt légal : septembre 2022, ISSN 0220-8245
Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

ACTUALITÉS COMMERCIALES

RESTOS DU CŒUR

Radio Restos est de retour. Le temps d'un week-end, les plus grandes voix des radios françaises se mobilisent pour un véritable défi, animer une webradio. Au programme, des émissions d'humour, des émissions mythiques revisitées mais aussi des émissions thématiques sur la cuisine, la musique, le sport, l'environnement et d'autres sujets de société seront proposées dans un esprit festif. L'objectif est une levée de fonds pour financer l'achat de camions, indispensables aux missions des Restos du Cœur.

Rendez-vous donc du vendredi 30 septembre au dimanche 2 octobre 2022 sur : www.radio.restosducoeur.org

APNÉE

Apnée revisite le pull marin dans une version plus moderne et élégante. La grande poche en néoprène zippée et sa couleur vert émeraude change du classique bleu marine. Le choix d'une laine 100% mérinos en provenance d'Italie, apporte douceur, confort et des propriétés naturellement thermorégulatrices.

PPC : 185 €. Disponible également en bleu pétrole, en vente exclusivement sur le site : www.apneeswimwear.com

STELLANTIS

Le Peugeot 3008 au design inspiré dessine les codes d'une nouvelle ère de modernité avec une face avant redessinée et des feux arrière Full LED. Disponible en motorisations hybrides rechargeables et thermiques, sans compromis sur les technologies intelligentes, il propose des aides à la conduite dernière génération.

Toutes les gammes sont à découvrir sur : www.peugeot.fr

SEIKO

Seiko accueille dans sa collection Prospex une réinterprétation moderne de sa montre de plongée légendaire de 1968. Son design s'inspire des glaciers longtemps parcourus par les pionniers en expédition aux pôles Nord et Sud. Leur puissance et leur beauté sont parfaitement représentées dans son cadran texturé bleu clair réhaussé d'une lunette bleue plus foncée. Avec son programme Save the Ocean Seiko vient soutenir différentes organisations caritatives marines.

Modèle présenté, Prospex Diver's édition spéciale Save the Ocean SPB299 Calibre automatique 6535 - étanchéité 200 m - Diamètre. 42 mm : PPC : 1 300 €
Toutes les collections sont disponibles sur : www.seikoboutique.fr

OFFICE FRANÇAIS DE LA BIODIVERSITÉ

Depuis 2015 la marque Esprit parc national porte une ambition commune aux parcs nationaux de France : valoriser les lieux, les activités, les produits qui font la richesse de leurs territoires et rencontrer celles et ceux qui s'engagent avec passion dans une démarche de partage, d'authenticité et de préservation de la biodiversité.

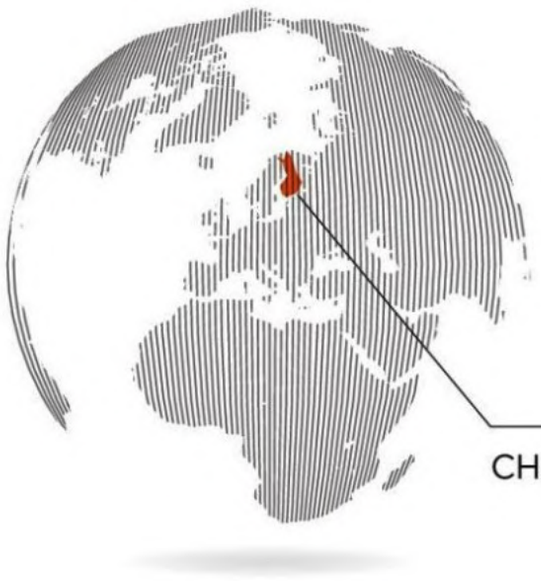
Pour préparer votre séjour, vivre des moments privilégiés rendez-nous sur le site : www.espritparcnational.com

© Entre le col de Salidès et Aire de Côte - Olivier Prohin – Parc national des Cévennes

NORTH FACE

Depuis sa création, The North Face vous aide à repousser vos propres limites et frayer votre chemin de vie. La veste Phlego DryVent™ est la meilleure alliée pour les aventures en pleine nature ou en ville. Dotée d'une technologie exclusive imperméable et respirante, elle permet de conserver la chaleur et rester au sec en cas d'averses. Légère, elle est conçue entièrement en nylon recyclé.

Modèle présenté, veste Phlego Dryvent™ deux épaisseurs, collection NSE.
PPC : 300 €. Découvrez toutes les collections sur le site : www.thenorthface.fr



Usages du monde

CHAQUE MOIS, UNE PLONGÉE DANS CES PETITS RIENS QUI RENDENT L'AILLEURS SI FASCINANT.

EN FINLANDE, CE DRÔLE DE JOUR OÙ L'ÉCHEC EST MATÉ

Les ratés font partie de la vie. Il faut bien l'accepter si l'on veut continuer sa route. Les Finlandais font de ces évidences philosophiques une drôle de célébration, convoquant l'autodérision autant que l'autocritique. Cela se passe chaque année le 13 octobre, alors que le soleil est déjà en berne et que les froidures du Grand Nord s'installent pour plusieurs mois. Bref, pas vraiment le moment où le moral est au beau fixe... Pourtant, chez eux, la très sérieuse Journée nationale de l'échec est cet instant où chacun s'arrête pour regarder à quel point il s'est planté. Instaurée en 2010 à l'initiative d'étudiants et d'entrepreneurs liés à l'université Aalto, près d'Helsinki, cette célébration consiste à remettre le nez dans le bourbier de ses choix ineptes et à compter le nombre de bâtons dans les roues que l'existence s'est employée à mettre dans ses élans. Pas de quoi plonger dans la déprime en regardant les premières neiges tomber pourtant. Dans ce pays de 5,5 millions d'habitants qui a encore décroché en 2022 la première place au World Happiness Report, étude mondiale annuelle sur le bonheur (la France occupe la 20e place), la manifestation sert en réalité à dédramatiser ses échecs et à exorciser la peur paralysante d'en vivre d'autres. Un grand ménage introspectif, en quelque sorte. De quoi briser la glace de ses blocages pour repartir à l'assaut de la toundra.

En famille, entre amis, entre collègues, l'exercice est très sérieusement accompli. Il s'agit de dire ses défaites tout en constatant qu'on n'en est pas mort. Pas question de ruminer seul dans son coin. Au contraire ! Plus le récit est partagé, truculent, théâtral, mieux on cicatrise. De même qu'on dégouline dans le sauna, qu'on s'y fouette le dos avec des branches de bouleau pour évacuer les toxines avant de sauter dans un lac gelé, on exsude de son cerveau ce qui mine l'esprit d'aventure, la peur de perdre à nouveau la face. Ce jour-là, nombreux sont ceux qui se mettent en scène sur les réseaux sociaux pour raconter, par exemple, le mémorable râteau pris un jour ou publier des photos d'une recette de cuisine tournant au fiasco. Pour André Noël Chaker, Canadien installé en Finlande depuis trente ans et auteur du best-seller *The Finnish Miracle* («Le Miracle finlandais», éd. Alma Talent, en anglais), «cette journée en dit beaucoup sur l'âme finlandaise, un mélange d'austérité et de hardiesse, toujours d'une lucidité extrême sur la fragilité des choses mais sans cesse prête à créer les conditions du rebond». Selon lui, «la géographie n'est pas étrangère à cette façon de penser : ne jamais oublier que dans les pays nordiques, la vie ressembla longtemps à de la survie». Aussi l'autochtone avance-t-il encore en sachant que ce sont d'abord les éléments qui décident. Souplesse, humilité et opiniâtreté forment le vademecum de l'homme du nord qui, entre la Baltique et l'Arctique, n'est jamais à l'abri d'un mauvais blizzard. ■

SÉBASTIEN DESURMONT

Aalto University Wood Workshop 2022 / Mikko Raskinen

Ces étudiants finlandais de l'université Aalto en sont certains : accepter l'échec est une force.

COUPS DE CŒUR
GEOGUIDE

Voir l'essentiel, *vivre le meilleur*

LE GUIDE COUPS DE CŒUR CONVIVIAL ET ILLUSTRÉ

PLUS DE **50 DESTINATIONS** DISPONIBLES EN LIBRAIRIE

L'ÉLECTRIQUE SELON PEUGEOT

PEUGEOT RECOMMANDE TotalEnergies

Peugeot a choisi Free2move eSolutions pour vous accompagner dans le choix et l'installation de la solution de recharge la plus adaptée à vos besoins. Plus d'informations sur https://www.peugeot.fr/electrique-et-hybride/rouler-en-electrique/F2M-eSolutions.html. OPEn – Automobiles PEUGEOT 552 144 503 RCS Versailles

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo. #SeDéplacerMoinsPolluer